





681



•

•

G. 3. A, 5

L'ÉQUATEUR

SCÈNES

DE LA

VIE SUD-AMÉRICAINE

②

PAR

ALEXANDRE HOLINSKI

PARIS

AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, rue de la Paix

MDCCCLXI



Race. De Marini A 681

L'ÉQUATEUR

SCÈNES DE LA VIE SUD-AMÉRICAINES

DU MÊME AUTEUR :

Le Chili.....	1 vol.
Le Pérou.....	1 vol.

L'ÉQUATEUR

SCÈNES

DE LA

VIE SUD-AMÉRICAINE

PAR

ALEXANDRE HOLINSKI



PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, RUE DE LA PAIX

MDCCCLXI

INTRODUCTION

I

Comme une locomotive lancée à toute vapeur, la confédération Anglo-Saxonne de l'Amérique dévore l'espace sur la voie du progrès. Chemin faisant, le génie actif qui l'entraîne et la dirige, transforme les déserts en campagnes fertiles, sème les villages et les villes, et produit, avec une incroyable rapidité, des agglomérations d'hommes civilisés là où erraient naguère quelques sauvages, au milieu des troupeaux de buffles.

Décrire une telle contrée, dont l'aspect change du jour au lendemain, est une tâche ingrate. Vos études seraient-elles consciencieuses et savantes, comme celles de Tocqueville ou de Michel Chevalier, elles n'en deviendraient pas moins surannées, après un court sommeil dans votre portefeuille.

*

Un trait d'expérience personnelle donnera une idée des métamorphoses qui s'opèrent dans les États-Unis.

En 1847, je revenais d'une visite aux Mormons de Nauvoo. Chicago, sur le lac Michigan, m'offrit une halte de quelques jours. Cette ville, construite en bois, se souvenait encore d'avoir été incendiée par les Indiens du voisinage. Sa population s'élevait à quatorze mille âmes. Bien que très à l'aise dans l'étendue qu'elle occupait, cette population s'était plu à projeter de tous les côtés des rues d'une largeur immense, où personne ne songeait à construire des maisons. On me proposa d'acheter une de ces rues pour quelques milliers de dollars. Cette offre me fit sourire et je crus qu'on voulait abuser indigne-ment de mon ignorance d'étranger.

De Chicago j'allai à Détroit, vieille bourgade bâtie par les coureurs de bois canadiens et renfermant huit mille habitants. Là des brocanteurs vinrent également m'assiéger et voulurent, en échange de quelques centaines de dollars, me rendre propriétaire de plusieurs maisons pourries, qu'il s'agissait d'a-

battre, afin de faire place à des édifices nouveaux. Cette fois je tournai le dos à une proposition qui me sembla plus absurde que la première et me hâtai de prendre passage sur un steamer, afin d'échapper à de nouvelles obsessions.

Sept ans après, je retournai à Nauvoo, dans le but d'étudier l'organisation des Icariens, vivant en communauté sous le contrôle de ce brave et bon Cabet, qui, quinze cents ans plus tôt se serait appelé saint Antoine ou saint Pacôme.

La veuve du prophète Joe Smith, dans l'auberge de laquelle je logeais, me parla de l'accroissement merveilleux des principales localités des lacs. Je résolus de revoir Chicago et Détroit. Ni l'une ni l'autre de ces villes n'étaient à reconnaître. Chicago présentait une population de cent mille âmes environ. Détroit avait quadruplé la sienne. J'eus la curiosité de m'informer du résultat qu'auraient produit les spéculations que j'avais dédaigneusement repoussées. La première m'eût rendu dix fois millionnaire; la seconde m'aurait permis d'acheter un ma-

gnifique hôtel dans les Champs-Élysées.

Au milieu de la permanence des institutions démocratiques, les États-Unis engendrent sans cesse de nouveaux partis politiques pour exprimer des tendances nouvelles.

Lors de mon premier séjour à New-York, en 1845, les Démocrates et les Whigs se disputaient le suffrage populaire. Les uns prêchaient le libre échange, les autres défendaient le tarif protecteur. La question des douanes passionnait par-dessus tout les débats parlementaires. Puis vint à surgir, sous mes yeux, un troisième parti appelé : les Américains Natifs. Ceux-ci tâchèrent de rendre plus difficile la naturalisation des émigrants d'Europe. Après quelques déclamations oratoires, ils s'éclipsèrent, pour renaître, dix ans plus tard, sous le nom de *Know Nothing* les « Je ne sais rien », nom admirablement appliqué, car il était impossible de surpasser leur ignorance sincère ou feinte du caractère cosmopolite de la grande république Américaine, glorieux refuge des proscrits du vieux monde.

Les *Know Nothing* durèrent un court es-

pace de temps. La mort de Clay et de Webster amena aussi la disparition des Whigs, avec lesquels Tocqueville avait sympathisé. Aujourd'hui, la lutte politique est engagée entre les Démocrates et les Républicains. Les premiers, malgré leur dénomination, sont les partisans avoués de l'esclavage. Les seconds, fidèles à leur titre, veulent affranchir le gouvernement fédéral de l'influence malfaisante de l'oligarchie des planteurs, qui fausse la liberté américaine.

Les mœurs et les usages gardent comparativement, parmi les Nord-Américains, une certaine persistance. Les grotesques esquisses de madame Trollope, n'ont malheureusement presque rien perdu de leur fraîcheur. Les jambes en l'air, la chique à la bouche, les expectorations formant des mares dans les vestibules des hôtels, les revolvers ou les bâtons employés en guise d'arguments : toutes ces habitudes peu élégantes sont restées immuables, à côté de la mobilité de la géographie et de la politique.

Le président Polk me reçut la première fois dans son cabinet, avec la joue gonflée

par une tablette de tabac, dont la mastication l'obligeait à tout moment d'interrompre notre causerie, pour se débarrasser d'un liquide jaunâtre. Je ne sais si Buchanan cultive la même habitude, mais les voyageurs futurs la retrouveront probablement chez quelque président Démocrate, si le Sud doit encore donner des magistrats suprêmes à l'Union fédérale,

II

Ce n'est pas avec la vitesse de la vapeur que l'Amérique espagnole avance dans la voie du progrès. Sa marche, quand elle se meut, ressemble au pas haletant des mules, qui gravissent la Cordillère des Andes.

Du golfe du Mexique au Cap Horn on ne voit pas les forêts se défricher comme par enchantement, des villages et des villes surgir tout à coup, les bêtes sauvages reculer devant le pionnier civilisateur, armé de sa hache.

Les grandes capitales, telles que Mexico,

Lima, Quito portent l'empreinte du seizième siècle et non celle de l'époque où nous vivons. Leur population n'augmente point. Leurs rues conservent un air de vétusté, jurant avec la jeunesse des républiques, âgées de quarante ans à peine.

— Qu'est-ce qui vous frappe à Rome ? — demandai-je un jour au poète russe Tepliakoff. — Ce qui me frappe le plus, me répondit-il, c'est que rien n'y change : je retrouve à la même place chaque mouche de l'année dernière.

Rome semble avoir imprimé aux cités espagnoles du Nouveau-Monde, son cachet d'immobilité, en leur infiltrant ses doctrines.

Par exception, l'accroissement de Valparaiso a été prompt, et Rosario, dans la république Argentine, grandit à vue d'œil. Mais en revanche, des villes importantes comme Cusco, tombent en ruines.

Le meilleur résultat des institutions libres c'est de créer la vie publique, qui, en intéressant chaque citoyen aux choses de l'Etat, moralise et élève les masses.

Comme un accord parfait d'opinion ne sau-

rait régner entre les hommes, l'existence des partis politiques est désirable, car elle fait prédominer sur les ambitions personnelles les principes d'intérêt général.

Les partis politiques, largement organisés, empêchent, au lieu de provoquer, comme on le pense quelque part, les haines profondes et les luttes sanglantes. La salubre agitation qu'ils créent virilise les intelligences. L'Angleterre et les Etats-Unis sont là pour le prouver.

Rarement les factions dans l'Amérique du Sud, savent s'élever à la dignité de partis. Si on cherche le mobile de la plupart des bouleversements des républiques créées par Bolivar, on le trouvera dans le fameux : *Ote toi de là que je m'y mette*. La curée des places lucratives : voilà ce qui trouble sans cesse la paix publique au Mexique, comme au Pérou, dans l'Équateur comme dans le Vénézuéla.

On a pu croire un moment que le Chili et la Nouvelle-Grenade, frayant la route à la réforme des mœurs politiques, imposeraient la franche et calme discussion entre les pro-

gressistes et les conservateurs, mais cette espérance ne s'est pas réalisée.

Au Chili les deux partis en sont venus aux mains, toutes les fois qu'ils se sont senti de force égale, et la dictature de l'un ou de l'autre a toujours étouffé l'opposition vaincue.

Dans la Nouvelle-Grenade, les libéraux et les rétrogrades se sont proscrits tour à tour, les uns livrant le pays à la domination suprême des jésuites, les autres substituant aux jésuites la permanence turbulente des clubs.

Au milieu d'un désordre incessant, le commerce languit, l'industrie reste dans les langes, l'éducation populaire, confiée au clergé, demeure nulle. L'émigration étrangère pourrait, par son affluence, vivifier le commerce, développer l'industrie, donner l'essor à l'éducation de la multitude ignorante; mais cette émigration est arrêtée par une clause spéciale de la constitution des principales républiques.

Au Mexique, au Pérou, au Chili, l'intolérance, vainement combattue par Bolivar, est inscrite dans le pacte social, qui défend

l'exercice de tout autre culte que celui de la religion catholique, apostolique et romaine.

Elle est réellement Romaine cette théologie, dont le souffle flétrit toute civilisation naissante. Papale, mais non chrétienne, elle proteste contre toute indépendance de la pensée, abomine les découvertes de la science, déplore l'invention de l'imprimerie, accepte les chemins de fer à son corps défendant, et regarde l'ignorance superstitieuse du moyen-âge comme l'idéal du bonheur des peuples.

Ce n'est pas tout : tournant sa vue avec regret vers le passé, elle se lamente de ne plus vivre sous le régime de l'époque absolutiste, qui prohibait sévèrement l'importation aux colonies de la Bible et des romans, pieusement confondus dans le même ostracisme, et venait, de temps en temps, édifier les habitants de Mexico ou de Lima, par de brillants Auto-da-fé, où figuraient des hérétiques, des femmes juives et des sorciers.

Lorsque Rome cessera d'être l'emblème d'une autorité en guerre avec toutes les tendances généreuses de notre siècle, l'Italie ne sera pas la seule contrée à respirer librement.

L'Espagne et ses filles de l'Amérique du Sud ouvriront les yeux à la lumière de la vérité, dès qu'elles verront prévaloir la raison contre la citadelle des abus. Alors disparaîtra le fétichisme qui énerve une noble et généreuse race.

La question Romaine, si bien résolue en France par Voltaire, est encore à l'ordre du jour dans les républiques espagnoles.

Voilà, si l'on veut le savoir, la cause principale du malaise, des tiraillements, de l'état de marasme de ces régions, envers lesquelles la nature a été si prodigue de ses bienfaits.

Voilà la cause d'une stagnation qui me permet de présenter comme une actualité des impressions de voyage déjà vieilles de quelques années.

L'Équateur, forme la première partie d'une trilogie qui doit comprendre le Pérou et le Chili.

J'acheverai ma tâche si le public donne son approbation à ces pages librement pensées et librement écrites.

Paris, 20 novembre.

ERRATA

Page 1, ligne 2, au lieu de *Misère*, lisez : *Rivière*.

— 11, ligne 21, au lieu de *Prudhon*, lisez : *Proudhon*.

— 20, ligne 4, au lieu de *Confienza*, lisez : *Conflanzen*.

— 22, ligne 13, au lieu de *Famacueca*, lisez : *Samacueca*,
ligne 14, au lieu de *Sopiunpa*, lisez : *Sopimpa*.

— 29, ligne 2 de la note, au lieu de 1555, lisez : 1535.

(D'après une autre opinion, la fondation de Lima serait
antérieure d'une année à celle de Guayaquil.)

Page 69, ligne 15, au lieu de *Elizade*, lisez : *Elizalde*.

— 73, ligne 6, au lieu de *sont d'une humeur*, lisez : *sont
habituellement d'une humeur*.

— 77, ligne 18, au lieu de *Aiza-Agua*, lisez : *Piza-Agua*.

— 80, ligne 24, au lieu de *Gouvernement*, lisez : *Gouver-
neur*.

— 134, ligne 3, au lieu de *Manta-Planea*, lisez : *Manta-
Blanca*.

— 140, ligne 13, au lieu de *voie*, lisez : *voix*.

— 172, ligne 3, page 173, ligne 8, au lieu de *Mondeville*,
lisez : *Mandeville*.

— 181, ligne 10, au lieu de *industrie française*, lisez : *in-
dustrie curieuse*.

— 198, lignes 17 et 27; page 214, ligne 16; page 242,
ligne 18; au lieu de *Riobomba*, lisez : *Riobumba*.

— 214, ligne 7, au lieu de *romerillo*, lisez : *Romerillo*.

— 216, ligne 26, au lieu de *Vicensita*, lisez : *Vicentita*.

— 243, ligne 4, au lieu de *Ponchos*, lisez *Poncho*.

L'ÉQUATEUR

SCÈNES DE LA VIE SUD-AMÉRICAINE

I

GUAYAQUIL

Navigation de Panama à Guayaquil. — El muerto. — Sainte-Claire. — Le phare et ses gardiens. — Puna. — Misère de Guayaquil — Etude sur la propriété. — Grecs et Romains. — Moyen-âge. — Islamisme. — Création d'un ministère d'hygiène publique. — Rues de Guayaquil. — Architecture. — Hamacs. — Chapeaux de paille. — Caeno. — Ananas. — Beauté des femmes. — Couleur ouf d'autruche. — Education et société. — Amour et plaisir. — Chronologie du cœur et des sens. — Guitare et piano. — Danses. — Hospitalité. — Aventure d'un peintre. — Nécessité de l'émigration. — Effets d'un beau ciel sur l'âme. — Fièvre jaune. — Mortalité. — Fécondité des femmes. — Population. — Avenir de Guayaquil.

Une mer toujours calme, un ciel d'une pureté sans tache, une atmosphère chaude mais rafraîchie par les brises du soir, une côte émaillée de verdure, les cimes neigeuses des Andes dans le

lointain ; tel est le spectacle que présente la navigation entre Panama et Guayaquil.

Les steamers anglais font en cinq ou six jours un trajet qui demandait autrefois un temps fort long aux galions de l'Espagne. La placidité de l'air, favorable à la vapeur, laisse trop fréquemment dormir les voiles. Qu'ils étaient à plaindre, les navigateurs des temps passés dans les solitudes de l'Océan pacifique, n'ayant que les vagues pour tout horizon ! Cependant quand je songe aux riants parages de l'Amérique du Sud, je suis tenté de leur porter envie. Ils pouvaient contempler à loisir les contours gracieux de la terre, s'étendant devant eux comme une courtisane nonchalante ; ils pouvaient savourer lentement l'haleine parfumée des nuits tropicales, et s'ils étaient d'humeur méditative, oublier dans de longues rêveries la vie et ses misères. Leur voyage éveillait dans leur mémoire, journée par journée, comme des chants d'une odyssée intime, qu'ils seraient fiers de répéter à leur retour, à leurs enfants ou à leurs amis. Maintenant, tout cela est changé ; l'invention de Fulton ne permet guère d'arrêter les yeux de la pensée sur le rivage qui fuit. Impossible à la mémoire d'en rapporter des tableaux où la précision des détails fasse saisir d'un seul coup toutes les réa-

lités de l'ensemble. Tout au plus en reste-t-il, une esquisse vague, indécise, vaporeuse, telle que l'impression fragmentaire d'un songe. L'insuffisance des souvenirs personnels, porte alors trop souvent le narrateur à y substituer des fantaisies de son invention ou à exhumer des vieux livres quelques pages oubliées. Ne voulant pas encourir un tel reproche dès le début, je quitterai brusquement la mer et ses rivages, pour amener le lecteur à l'embouchure de la rivière de Guayaquil.

Deux îles doivent y être signalées. La première, rocher aride; les marins l'appellent *el Muerto*, le Mort, parce qu'elle simule assez bien le cadavre d'un géant humain, catholiquement revêtu d'une robe de moine. Quelques géographes lui conservent, néanmoins, le nom de *Santa Clara*, qui lui fut donné par les compagnons de Pizarro. Ces conquérants avaient en hâte, en effet, de la placer sous une protection céleste; c'était là, d'ailleurs, l'esprit de l'époque, qui se plaisait à faire des localités du Nouveau-Monde autant d'apanages pour les élus de l'Ancien. L'Espagne des quinzième et seizième siècles, voulait, par ses conquêtes, tout en s'enrichissant sur terre, gagner les faveurs du ciel. Elle croyait, comme Louis XIV,

faire du bien à Dieu, et pour mieux s'assurer sa bienveillance spéciale, elle distribuait des étrennes aux favoris et aux favorites de la Cour divine. Etrennes honorifiques placées à gros intérêts !

Le cadeau que reçut sainte Claire, avait encore un autre motif ; il s'agissait avec l'aide de la puissante vierge ou matrone, de purger la petite île de l'influence longuement établie du Diable. Du temps des Incas, les Indiens venaient sur ce rocher battu par la mer, sacrifier aux idoles subalternes de leur mythologie. Or, toute cette mythologie, comme le savait chaque bon catholique, n'était autre chose que l'adoration déguisée de la puissance infernale. Puissance tenace de sa nature et se cramponnant surtout aux lieux où de fréquents hommages lui avaient été rendus. Reconnaissance oblige, sinon parmi les hommes, au moins parmi les anges rebelles et cornus. Déjouer les effets désastreux qu'elle exerçait sur les galions espagnols à l'entrée du port, telle fut la tâche pieusement confiée à la vertu thaumaturgique de sainte Claire.

Comme surcroît de précaution, *el Muerto*, se couronne aujourd'hui d'un phare ; mais ce phare ne prend que très-irrégulièrement l'atti-

tude de cyclope nocturne, les autorités fournissant le combustible nécessaire avec une négligente parcimonie. Un couple solitaire, a été établi sur l'îlot stérile afin d'éclairer parfois la route des navigateurs. La nourriture et l'eau lui viennent de la terre ferme. Un jour on oublia les deux pauvres créatures; n'ayant pas de barque à leur disposition, l'homme et la femme, après avoir vainement attendu, abattirent leur hutte et s'en firent un radeau. Poussés au large, ils étaient sur le point de périr par la faim et par les flots, quand au milieu d'inexprimables angoisses, ils furent recueillis sur un bâtiment de commerce. Triste exemple des désordres d'une administration dont les employés détournent à leur profit, même la chétive pitance des plus humbles serviteurs de l'État.

L'autre île, plus rapprochée de Guayaquil, s'appelle la Puña. Le père Juan de Velasco, historiographe du royaume de Quito, lui attribue la forme d'une peau de quadrupède qui aurait conservé les pieds et la tête : illusion d'optique que mes yeux se refusèrent à justifier.

Puña était jadis aussi renommée par la fertilité de son sol, qui produisait les fruits les plus variés, que par le caractère belliqueux de ses habitants, dont les Espagnols eurent si souvent

à repousser les attaques. Inculte maintenant, cette île n'est plus que le lugubre réceptacle de quelques lépreux. Chacun de ces Job se construit une cabane de ses propres mains ; la charité publique leur alloue des provisions qu'ils vont chercher sur le rivage ; et quand l'un d'eux meurt, de maladie ou d'abandon, on brûle son cadavre, avec sa demeure et tous les objets dont il s'est servi.

La ville de Guayaquil repose à 15 lieues de la mer, au bord de la rivière qui porte le même nom, et qui à cette distance est encore large d'un kilomètre. Les navires de guerre y trouvent assez de profondeur pour y jeter l'ancre contre le quai sans s'alléger de leurs canons. Belle rivière sans doute pour les militaires ou les commerçants, mais fort laide aux yeux du touriste. Saturée de détritux végétaux, elle est excessivement fangeuse. Sa couleur est d'un rouge livide, ce qui lui donne une certaine ressemblance avec le Tibre, ce fleuve dont Horace a si injustement célébré les teintes soit disant dorées. Si l'œuvre de la création pouvait être refaite, je demanderais que les ondes du Guayaquil fussent clarifiées dans leur lit comme on les clarifie dans des jarres de terre poreuse.

On se sert pour cette opération du même

procédé qu'en Egypte, et grâce à lui, l'onde du Guayaquil devient non-seulement potable, mais encore salubre et agréable au goût.

Les bains pris dans la rivière, exubérante d'immondices, souillent le corps au lieu de le purifier ; et comme la ville ne possède aucun établissement où l'on puisse rencontrer des bains d'eau filtrée, on s'en contente généralement. Du reste, les dames de Guayaquil ne sont pas d'une délicatesse plus recherchée que cette fille des Pharaons, de biblique mémoire, qui découvrit un jour en se baignant dans la vase du Nil, le berceau perdu de Moïse. La belle princesse croyait, sans doute purifier son corps dans ce liquide bourbeux ; ainsi font les dames dont nous parlons : illusion moins surprenante toutefois, dans ce coin de l'Amérique du Sud, qu'au milieu du luxe de la cour d'Egypte.

L'histoire de la propreté, formerait une curieuse étude. Combien cette vertu de l'hygiène privée et sociale n'a-t-elle pas subi l'influence des religions et des idées politiques ? Le polythéisme des Grecs adopté par les Romains était surtout le culte du beau ; à ce titre il érigeait la propreté en devoir. Ce devoir était généralisé par l'esprit démocratique des deux peuples les plus civilisés de l'antiquité ; chez eux, l'état

fournissait à tous les citoyens, sans distinction, les moyens d'avoir le corps propre. L'entrée des bains publics était presque gratuite. L'usage continu des ablutions complètes, joint aux exercices gymnastiques, contribua à rendre les habitants de la Grèce et de l'Italie anciennes, souples, sains et vigoureux. Sous leur forte virilité, l'intelligence se manifestait avec force. Ainsi s'explique la prépondérance civilisatrice d'Athènes et de Rome.

Le christianisme prit trop à la lettre cette déclaration de son fondateur : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il souleva une réaction violente contre la matière, et transforma en péché, les soins qu'on lui donnait. La mortification de la chair fit de la malpropreté un mérite ; c'était renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. On canonisa la vermine des anachorètes ; les papes renversèrent les thermes et se servirent de leurs matériaux pour construire des églises. Isabelle la catholique, s'attira l'admiration de son siècle, par la promesse qu'elle tint, de ne pas changer de chemise tout le temps que durerait le siège de Grenade. L'usage du linge est de date moderne. Au moyen-âge, c'était le luxe de la puissance et de la richesse. Une princesse devait être fort opu-

lente pour apporter en dot à son royal époux, une demi-douzaine de chemises. Le brocard des châtelaines, garni de perles et de pierres précieuses, cachait une négligence intérieure, dont rougirait aujourd'hui la plus humble grisette. L'organisation oligarchique de la société, abandonnait les classes inférieures à la malpropreté, comme à la misère et à la servitude. Dans les villes, les bourgs et les villages, il y avait oubli ou ignorance des règles les plus élémentaires de l'hygiène. La lèpre étendit partout ses ravages.

L'Europe chrétienne eut besoin de revenir au polythéisme par la Renaissance, et à une philosophie plus pratique par le protestantisme, afin de rappeler la propreté, depuis longtemps bannie du sein des masses.

La religion musulmane, moins exclusive que la rivale qu'elle voulait détrôner, comprit mieux les exigences de la nature humaine. Elle fit de la propreté un dogme fondamental ; d'une part, elle défendit les viandes immondes et nuisibles, de l'autre elle prescrivit de fréquentes ablutions. Le Coran, c'est là sa gloire, releva partout où il pénétra les thermes du monde ancien. Mais le despotisme et l'esclavage empêchèrent, au milieu de la civilisation mahométane, la gé-

néralisation de la propreté et son développement dans ses branches multiples. Le principe resta personnel et ne s'étendit pas aux agglomérations d'hommes. Aussi, les cités d'Orient, ont-elles toujours été d'infectes cloaques.

Il appartenait au dix-neuvième siècle, appliquant les enseignements féconds du siècle précédent, d'inaugurer enfin l'ère de la propreté largement comprise ; aidé de la science, dégagé des préjugés, poussé par ses tendances démocratiques et libérales, il a pu travailler à la purification de l'existence matérielle sous toutes ses formes. L'Amérique Anglo-Saxonne, est entrée généreusement dans cette voie. Depuis le règne de Napoléon III, la France y a fait des progrès sérieux. Dans ce pays d'expériences utiles au genre humain, ces progrès deviendraient évidemment plus rapides si la propreté au lieu de relever d'un simple bureau de préfecture formait sous le nom de ministère de l'hygiène publique et privée, un département spécial. Puisse cette idée être comprise de ceux qui ont l'autorité nécessaire pour la mettre en pratique !

Il serait intéressant de rechercher les influences favorables ou contraires sous lesquelles la propreté avance ou ralentit sa marche. Les nations protestantes ont, sous ce rapport une su-

priorité incontestable sur les nations catholiques. Qu'on compare l'Angleterre avec l'Irlande, la Hollande avec l'Allemagne papale, les États-Unis du Nord avec les États-Unis du Sud. La liberté propage aussi la propreté, tandis que le despotisme en fait le privilège du petit nombre. Les exemples sautent aux yeux, et quelques exceptions n'ébranlent pas la règle. Si l'on voit, chez des peuples émancipés, se produire des adeptes de Diogène ou de saint Antoine, faisant d'une tenue sordide, le synonyme de démocratie, c'est par une étrange aberration d'idées. La démocratie ne vise-t-elle pas au bien-être de tous ? Or, la propreté est la première condition de ce bien-être. Le fanatique Marat affectait de s'habiller malproprement, mais la toilette de Robespierre était sans reproche. La propreté c'est le respect de soi-même, la démocratie, c'est le respect de l'humanité ; l'un de ces respects ne va pas sans l'autre.

Prudhon, toujours déceimment vêtu, me disait en 1848, au sujet de Pierre Leroux : « Il a tort, même au point de vue démocratique, de négliger sa chevelure, comme il le fait. » Dans cette chevelure ébouriffée du moderne Platon, le Charivari plaçait spirituellement tout un nid d'hirondelles.

Quelle est l'influence du climat sur la propreté ? Tout en sens inverse de ce qu'elle devrait être. Parcourez l'Europe, du nord au midi, vous y verrez partout une diminution graduelle de la propreté, à mesure que la chaleur va augmentant; comparez l'Espagne et l'Italie à la France ; celle-ci à la Grande-Bretagne. Par une contradiction, cependant, qu'explique une infériorité relative de civilisation, la Russie offre dans les hommes et dans les habitations, dans la vie intime et dans la vie extérieure, un mépris de la propreté dont un Napolitain rougirait.

Revenons à Guayaquil. Toutes les rues de cette ville débouchent au *Molecon*, ou Môle. Elles sont très-larges ; mais sans pavés, sans gaz, sans voitures d'aucune espèce. L'herbe y croît en abondance, et des troupeaux de chèvres la broutent du matin au soir. C'est ainsi que les vaches paissent en liberté dans les rues spacieuses de Washington, la capitale des États-Unis ; que les porcs flânaient naguère dans plusieurs quartiers de New-York, et que les *galinazos*, espèce de vautours hideux, s'abattent toutes les nuits sur la ville de Lima comme sur un champ de bataille jonché de cadavres. Les *galinazos* et les porcs sont d'excellents vidangeurs ; mais en

revanche, ils choquent la vue et souillent l'atmosphère. Les vaches et les chèvres n'ont ni la même utilité, ni les mêmes inconvénients. Leur présence donne aux cités une apparence agreste ; les chèvres ont de plus, à Guayaquil, le mérite d'animer un peu des rues si désertes, qu'on les croirait inhabitées pendant les heures ardentes de la journée.

L'architecture aisée et commode des maisons s'harmonise avec l'expansion des rues. Construites en bois, avec de gros roseaux en guise de poutres, ces habitations suivent, sans s'écrouler, les ondulations des tremblements de terre ; elles se composent la plupart, de deux étages, dont le plus haut soutenu par des colonnes, avance de manière à former une toiture pour les piétons. On marche ainsi d'arcade en arcade comme à Bologne ou à Turin, à l'abri du soleil à la fois si splendide et si redoutable, du beau ciel des tropiques. Les maisons sont garnies, au dehors et au dedans, de spacieux balcons ; leurs cours ressemblent à celles de Séville, moins les jets d'eau, le plus bel ornement de ces dernières.

Les chambres avec leurs plafonds élevés et leurs nombreuses portes toujours ouvertes livrent passage à un air abondant et sans cesse re-

nouvelé ; l'ameublement, conforme au climat, consiste en chaises de paille et en sofas de crin ; la soie et le velours absorberaient trop de chaleur et deviendraient le réceptacle d'une foule d'insectes. On couche sur des lits sans matelas, ou sur des hamacs, pour éviter cette désagréable compagnie. Les hamacs de Guayaquil, fabriqués en paille très-flexible mais très-solide, ont une réputation bien méritée. Leur prix varie de 25 à 200 francs. Ils durent, lorsqu'ils sont confectionnés avec soin, quinze ans et davantage. Toutes les classes, et tous les âges de la population se servent de ces hamacs, les enfants n'ont pas d'autre berceau, et ne sauraient en avoir de meilleur. C'est le meuble favori des femmes, qui croient prendre de l'exercice, en se laissant balancer mollement ; elles peuvent alors, comme par hasard, révéler le contour arrondi de leur jambe et la forme mignonne de leur pied. Quand une belle guayaquilienne est ainsi en même temps en repos et en mouvement, pleine de douces langueurs et d'électriques attractions, elle réalise, aux yeux des visiteurs étrangers, la fille des tropiques, telle qu'ils l'avaient rêvée. La femme associée au hamac, voilà la poésie de l'Équateur. Mais cette poésie attend son V. Hugo ; les poètes indigè-

nes de l'Amérique, n'ont pas saisi la richesse de ce thème; l'un d'eux, le classique Olmedo qui a chanté, en vers harmonieux, le charme du hamac, laisse le lecteur froid à la fin de sa pièce lyrique, qu'il termine par l'éloge de sa légitime moitié. Conclusion fort morale, sans doute, mais par trop prosaïque.

Les matelas sont inusités à Guayaquil ainsi qu'à la Havane : ce seraient des nids à vermine. Les hamacs produisent et hébergent un seul animalcule, espèce de mite, qui finirait par dévorer toute la paille si on ne l'en débarrassait en secouant le hamac.

Une autre industrie florit encore aux environs de Guayaquil : celle des chapeaux de paille dits de Panama. Les meilleurs se confectionnent dans le village de Monte-Christo. On les fabrique à la main. Pour un seul chapeau de paille extra-fine le travail de toute une famille d'Indiens est à peine suffisant. Cette marchandise se voit maintenant sur toute la surface du globe. On rencontre à la Havane des élégants auxquels leur panama, d'origine équatorienne, a coûté cinq cents francs. Un chapeau de cette qualité se payerait, dans le pays, moitié moins, mais il faudrait le commander exprès. Un chapeau ordinaire vaut de dix à quinze francs.

Quant aux porte-cigares, dits également de Panama, on ne les fait pas à Guayaquil : c'est une spécialité des Indiens du Pérou.

Dans le voisinage de la ville et sur toute la surface de la terre chaude — *tierra caliente*, — on rencontre de nombreuses plantations de cacao. Ce cacao procure un chocolat assez bon, inférieur cependant au chocolat de Caracas, dans le Venezuela, de Socunusco, dans l'Amérique centrale, et de Cusco, dans le Pérou. Ce dernier est le meilleur de tous. Cuit à l'eau, il est d'une blancheur telle qu'on le croirait mêlé de beaucoup de lait.

Aucune contrée du monde ne peut se vanter de produire des ananas comparables à ceux de Guayaquil. Avant d'en avoir goûté, je ne rendais pas pleine justice à la saveur de ce fruit. Entassés en pyramides sur le marché du Molecon, il réjouit le promeneur de son agréable parfum et de sa forme splendide. « La nature l'a surmonté d'une couronne, afin de le proclamer le roi des fruits, » dit un poète portugais. Mais ce n'est pas par cette couronne seulement, comme tant de souverains dynastiques, qu'il est roi, c'est par une supériorité intrinsèque que l'Équateur m'a fait reconnaître.

L'ananas doit être mangé de préférence à

jeun, autrement il produit des effets fébriles. On lui applique le dicton espagnol au sujet de l'orange :

Por la manana oro,
Por la media dia plata,
Y por la noche mata.

« Or, le matin, argent, après-midi, il tue le soir. »

Puisque je parle des choses exquises, j'arrive, sans transition, aux femmes de Guayaquil. Dans la classe opulente, et bien que sous le deuxième degré de latitude, elles sont d'une blancheur merveilleuse. Ainsi que les Liméniennes, elles ont le regard plein de feu, les traits réguliers et un pied miraculeusement petit. Sveltes de taille avec des hanches fortement prononcées, elles ont, dans leur démarche, une ondulation voluptueuse qu'elles partagent avec les femmes de l'Orient arabe et de l'Andalousie. Savantes à faire valoir les magnificences de leur riche nature, elles laissent volontiers flotter sur leurs épaules les tresses noires d'une abondante chevelure.

Les femmes de la classe intermédiaire sont moins blanches. Leur peau trahit la présence du sang africain ou indien. On dirait qu'un rayon de soleil s'est plu à les dorer. Mahomet

rêvait à des créatures semblables en dépeignant les houris promises aux fidèles croyants : « Auprès d'eux coucheront les vierges du paradis qui n'auront d'attentions que pour leurs époux, vierges aux grands yeux noirs, et ressemblant aux œufs d'autruche, qu'on couvre de plumes pour les préserver de la poussière. »

Si une *Zambita* (1) de Guayaquil eut posé devant un autre Arabe, le poète Imralkaïs, par exemple, il ne l'eût pas mieux dépeinte que dans ces lignes : « mince était sa taille ; bien proportionné son corps. Son sein était comme un miroir ou comme un œuf d'autruche, d'une nuance jaunâtre fondue dans le blanc. »

Une peau de lis et de rose est peut-être plus agréable à la vue, mais une peau d'œuf d'autruche ou couleur café au lait, éveille des sensations plus vives. Un proverbe égyptien dit : « Prends une blanche pour les yeux, mais pour le plaisir prends une Égyptienne. »

Toutes ces comparaisons orientales se présentent sous ma plume, car le sexe féminin, dans l'Amérique du Sud, où les Espagnols ont apporté tant de sang arabe, reproduit plutôt la beauté

1. Diminutif de Zamba, féminin de Zambo, nom sous lequel on désigne, dans l'Amérique du Sud, le produit mixte de la race blanche et de la race indienne avec la race africaine.

des harems de Damas et du Caire que celle de Londres ou de Paris.

L'éducation des Guayaquilliennes est fort négligée, même dans la meilleure société, mais l'esprit naturel leur tient lieu de talents acquis. Avec elles, la conversation ne languit jamais. A l'enjouement et à la spontanéité des pensées, elles unissent, comme les Liméniennes, beaucoup de pénétration et un tact parfait. Causant sur des riens, elles savent leur prêter une tournure charmante. La coquetterie, c'est-à-dire, le désir de plaire, de séduire, d'enivrer, ne les quitte jamais, et cette aimable coquetterie les rend adorables. Tout parle en elles : quand elles se taisent, on lit un poème dans leur regard, et un autre poème dans leur sourire.

Le voyageur ne saurait trouver sur sa route un délassement plus doux que la société de Guayaquil. Cette société est d'une affabilité extrême. Il suffit, pour un étranger, d'avoir un ou deux amis dans la ville ; les premières dames lui enverront immédiatement et sans attendre une présentation, leurs cartes de visite. Dès qu'il s'est rendu à l'une de ces invitations, il est introduit de famille en famille. Partout la maîtresse du logis l'accueille, en disant : « *la casa esta a la disposicion de Usted.* » C'est-à-dire,

vous pouvez regarder cette maison comme la vôtre. Il se sentira de suite à l'aise et sera traité avec cette gracieuse familiarité que les espagnols appellent *confianza*. Au bout de huit jours, on ne lui dira plus señor ou monsieur ; on prononcera son nom tout court et il pourra interpeller les demoiselles et les dames par le diminutif de leur nom de baptême : Mercedita, Dolorita, Panchita, etc.

L'étranger n'est pas astreint aux visites cérémonieuses ni à des heures fixes. Il se présente quand il veut ; il n'en est que mieux reçu s'il vient chaque jour. Les *tertulias*, réunions où l'on danse au clavecin, sont d'ordinaire improvisées. Le jour de la fête de quelque membre de la famille, ces *tertulias* sont très-animées. Il n'y a de vrais bals que dans les grandes occasions telles que l'arrivée d'un navire de guerre. Alors les dames envoient, suivant l'usage, leurs cartes au capitaine et aux officiers ; la connaissance faite, un bal est organisé dans quelque salle publique, ou bien accepté à bord du vaisseau. Le plus souvent la courtoisie est mutuelle. Le souvenir de ces nuits brillantes reste gravé dans la mémoire des Guayaquilliennes, et beaucoup d'entre elles marquent les époques de leur heureuse existence par les arrivages des na-

vires de guerre. Le plaisir et l'amour se confondent tellement sous les tropiques, qu'on ne saurait décider si c'est là une chronologie du cœur, ou une chronologie des sens. Cœur et sens ! Comment les démêler la plupart du temps ?

La guitare, symbole de la vieille galanterie espagnole, a été bannie des cercles fashionables. Chaque maison un peu élégante est ornée d'un piano. Il est étonnant d'entendre tant de jeunes personnes jouer fort bien de cet instrument, quand on sait, qu'à défaut de professeur, l'une transmet à l'autre un savoir primitivement acquis dans quelque voyage au Pérou.

Si l'Amérique espagnole est si lente à se mettre au niveau des pays policés, c'est souvent faute de moyens et non de bonne volonté. Avec une population de 25,000 âmes, Guayaquil n'avait ni maître de musique, ni horloger. A Lima, qui compte 70,000 habitants, l'unique maître de danse était, de mon temps, un nègre indigène. Dans telle autre cité on ne trouvera ni médecin, ni apothicaire. Combien serait utile

- une société générale d'émigration établie à Londres ou à Paris, en correspondance avec toutes les régions du globe et fournissant à chaque localité les états ou les métiers qui lui manquent !

Solidarité ! universelle et sympathique fusion des peuples, quand éclaireras-tu le monde ? Hélas ! nous en sommes encore aux sottes haines de nationalités et à l'étroit patriotisme du sol natal !

Les danses indigènes ont suivi la guitare dans sa proscription. La polka, la valse, le quadrille, remplacent le piquant *amor fino* et le voluptueux *alzo che te han visto*. La dernière de ces danses, autrefois à la mode, s'exécute un mouchoir à la main, avec accompagnement de paroles chantées. Si le voyageur désire rencontrer cette proscrire, sœur de la *Famacucca* de Lima et de la *Sopuinpo* de la Havane, il doit la chercher dans le cercle, libre et nullement aristocratique où règnent les houris couleur œuf d'autruche.

Sans l'hospitalité qui distingue les négociants de Guayaquil, il m'aurait été impossible d'y séjourner, car il n'y a pas une seule auberge. Heureusement pour moi, j'étais venu sur le steamer avec M. J.-M. Gutierrez (1), homme

1. J'ai rencontré peu d'hommes que je puisse mettre, pour la variété encyclopédique des connaissances, au niveau de cet illustre citoyen de la république argentine. Poète et écrivain politique, il se signala de bonne heure par une énergique opposition contre Rosas. Obligé de s'exiler, il rédigeait à Santiago un des meilleurs journaux du Chili, pendant mon séjour

d'un mérite rare, avec lequel je m'étais lié au Pérou et au Chili. Il me logea chez son digne frère, consignataire des steamers anglais et consul du Chili. Là, j'eus la jouissance d'une des plus belles maisons de la ville, avec une excellente table et une bibliothèque choisie. J'y étais installé depuis plusieurs jours, lorsque M. Elvers, négociant allemand, auquel j'étais recommandé, vint m'arracher à ma demeure et m'offrit les mêmes avantages chez lui. Je vécus ainsi près d'un mois, hébergé par mes hôtes, qui savaient combattre et subjuguer les scrupules de ma délicatesse. Cette existence de pytanée me fut d'autant plus agréable qu'elle me révéla une libéralité de caractère entièrement disparue d'une partie de l'Europe. La franche hospitalité, fraternelle vertu du foyer domestique, se chercherait vainement aujourd'hui en France ou en Angleterre. La réception, dans les châteaux, n'est qu'une rare et vaniteuse ostentation. Elle impose de plus, surtout en Angleterre, un lourd tribut prélevé par une bande

dans cette capitale, en 1851. Trois ans plus tard, il devenait, après la chute de Rosas, ministre des affaires étrangères dans son pays natal. La littérature lui doit une foule de publications remarquables, entr'autres : *la America poetica*, collection de poètes hispano-américains, accompagnée de judicieuses notices biographiques.

de laquais mendiants et rapaces. Il en coûte plus cher de jouir de cette existence censée gratuite, que d'habiter un hôtel de premier ordre. Ce n'est pas ainsi qu'entendaient l'hospitalité les seigneurs de la Pologne et de la Hongrie; ce n'est pas ainsi que la pratiquent encore les Bédouins sous leurs tentes. Cette hospitalité là se règle d'après le principe : faites aux autres ce que vous voudriez que les autres vous fissent. Elle découle de l'unique désir d'obliger son semblable et seule elle est de bon aloi. En veut-on un exemple?

M. C....., peintre français, se rendait de Panama à Callao sur un petit navire que le vent poussa vers la côte des îles Gallapagos. Comme le calme devint complet, il accepta la proposition du capitaine d'aller chasser à terre. L'équipage profita de leur absence pour s'emparer du navire. Abandonnés en vrais Robinson, sur une plage déserte, M. C..... et le capitaine vécurent pendant quatre-vingt-cinq jours du produit de leurs chasses. Cette ressource allait leur manquer faute de poudre, lorsqu'un navire se présentant d'une manière fort opportune les recueillit et les amena à Guayaquil. A peine débarqués, les deux compagnons se séparèrent. Sans amis, sans connaissances, le peintre errait

le soir dans les rues se voyant réduit à cette alternative de demander l'aumône ou de mourir de faim. Passent deux promeneurs ; ils s'approchent de l'artiste pensif et soucieux, l'interrogent avec intérêt et le conduisent chez eux. Le lendemain M. C... se réveillait dans une excellente chambre ; à la place de ses vêtements en lambeaux, il trouvait un habillement complet avec du linge propre, et en plongeant les mains au fond de ses poches, il en retirait plusieurs onces d'or. Ces nouveaux amis déployèrent envers lui l'hospitalité la plus cordiale, et ne le laissèrent partir qu'au bout de trois mois.

Ces deux hôtes si généreux dans leurs procédés furent les miens. Ce sont ces mêmes frères Gutierrez qui commencèrent par me loger à Guayaquil, y multiplièrent les agréments de mon séjour et me facilitèrent, par de bonnes lettres de recommandation, le voyage de Quito.

Qu'ils reçoivent ici mes remerciements !

Trouver une prévenance désintéressée chez les hommes, une amabilité toujours croissante chez les femmes, n'éprouver d'une température tropicale que ses effets salutaires, et ne goûter que les charmes d'une région nouvelle : n'est-ce pas là le bonheur, surtout si le passé se pré-

sente dégagé de remords et l'avenir libre de craintes? Ce bonheur, je l'ai possédé à Guayaquil où je vivais, au jour le jour, comme vit le sage, laissant couler les heures fugitives au milieu d'un courant de sensations limpides comme les ondes d'un clair ruisseau.

Avec une conscience tranquille et une bonne santé, au sein d'une campagne toujours verte et d'un climat toujours beau, on sent une exubérance de vitalité qui suffit pour rendre heureux. Mais à la longue, les forces s'usent par cette exubérance. Plus l'air semble délicieux à aspirer, plus il recèle de maladies. Plus une région est riante, plus ses miasmes sont délétères. Au moins, tel est le cas sous les tropiques.

Guayaquil n'est pas une ville malsaine, si on la compare à la Havane ou à Vera-Cruz. Le terrible *romito-negro* n'y est pas en permanence et ses retours ne sont pas annuels et périodiques comme à la Nouvelle-Orléans; depuis neuf ans, ce fléau avait épargné Guayaquil, mais les habitants gardaient le souvenir des ravages de 1842. Les fièvres tierces, les dyssenteries, les affections du foie, telles sont les principales maladies de cette localité. La température très-chaude pendant sept mois (de décembre jusqu'en juin) y est fort supportable le reste l'année. Au

mois de juillet, le thermomètre variait de 20 à 23° Réaumur. Dans le même mois cependant, et sans épidémie d'aucune espèce, il y avait eu, d'après les registres officiels, sur 113 naissances 225 décès. Le nombre des décès double de celui des naissances ! quel triste parallèle avec Londres dont le ciel est si laid et le climat si déplaisant ! dans cette immense Babylone, où il y a tant de misère, le chiffre des naissances dépasse d'un tiers le chiffre des décès. Le rapprochement est d'autant plus désavantageux pour Guayaquil, que la fécondité des femmes y est extraordinaire. D'un seul couple, on voit naître souvent une quantité merveilleuse d'enfants. Une des plus aimables et des plus belles dames de la ville, avait donné à son mari, sept filles et dix garçons ; elle n'avait que trente-quatre ans. Toutes ses filles, dont on l'aurait cru la sœur, étaient vivantes, mais de ses fils, il n'en restait que deux ; ce fait que je pourrais appuyer de beaucoup d'autres semblables, explique comment la population de l'Amérique du Sud compte plus de femmes que d'hommes. La fréquence des guerres contribue à cette disproportion, mais la cause principale d'un tel phénomène est qu'il meurt en bas-âge beaucoup moins de filles que de garçons. A quoi cela tient-il ? Doit-on en

conclure que le climat, favorable à un sexe, ne l'est pas à l'autre?

Guayaquil deviendrait une cité déserte si elle était réduite, malgré la fécondité de ses femmes, à ses ressources naturelles. La population se maintient, depuis une vingtaine d'années, à un chiffre qui varie de 20 à 25,000 âmes par l'immigration de l'intérieur du pays. Le consul de France, M. Girardot, m'apprend qu'il y a trente-trois Français dans ce port de l'Équateur, et qu'en y ajoutant les Anglais, les Allemands, etc., on arriverait à un total de cent individus provenant d'Europe. Ce résultat ne dénote pas une grande activité commerciale. Le port de Guayaquil est pourtant l'unique débouché d'une contrée fertile par son sol, abondante en richesses minérales et vaste comme la péninsule espagnole. Mais cette contrée compte seulement 700,000 habitants; elle est dépourvue de voies de communication et échappée naguères à la vie sauvage, c'est à peine si elle commence à s'initier aux principes de la civilisation contemporaine.

La position avantageuse de Guayaquil, lui promet un bel avenir. Si son premier fondateur, Don Sébastien de Belalcazar, et son fondateur définitif, Don Francisco de Orellana sortaient

de leur tombe¹, ils ne pourraient nullement se féliciter de l'éclat actuel de leur ville, après plus de trois siècles d'existence. Mais ils se consoleraient en pensant que notre âge transforme rapidement les chétifs villages en magnifiques cités. Le navigateur Américain Wilkes trouvait en 1834, une population de huit mille âmes à Valparaiso. En 1850, j'y rencontrais 50,000 habitants ; le gaz éclairait ses rues, et des chemins de fer, en voie d'exécution, ne devaient pas tarder à relier le port avec la capitale du Chili.

Une fortune semblable attend Guayaquil. Quito, séquestrée au milieu des montagnes pendant six mois de l'année, voudra avoir une com-

1. Belalcazar, envoyé par Pizarro pour conquérir le royaume de Quito, érigea, en 1555 (la même année que son chef fondait Lima), une ville dans la baie Charapoto, auprès du village actuel de Monte-Christo, et l'appela Santiago de Guayaquil. Les Indiens la détruisirent de fond en comble. Le capitaine Zuera releva les maisons sur le même emplacement. La nouvelle ville disparut au milieu des ravages de la guerre civile entre les conquérants. Alors Orellana, qui devait plus tard devenir le premier explorateur du fleuve des Amazones, bâtit Guayaquil au bout d'une marécageuse savane et au bord de la rivière, comme on la voit aujourd'hui. Les tremblements de terre, les incendies et les sibilustiers ont détruit souvent ses édifices ; la petite vérole, la fièvre jaune ont décimé sa population, mais la cité s'est toujours relevée de ses ruines et a gardé un emplacement heureusement choisi. Guayaquil a perdu son nom primitif de Santiago ; trop d'endroits déjà portent le nom du patron de l'Espagne et mettent de la confusion dans la géographie.

munication régulière et sûre avec la mer. La science tournera ou percera le Chimborazo. Le travail tirera, d'une terre féconde et riche, des trésors jusqu'à présent négligés à cause des difficultés du transport. Les productions végétales et minérales s'échangeront contre les aïssances de la vie policée et contre quelque chose de plus précieux : ces idées d'amélioration physique et morale qui tendent à relever et à perfectionner la nature humaine.

L'immigration, repoussée longtemps par une intolérance stupide, sera appelée et encouragée. Les colons apporteront, avec leurs bras et leur intelligence l'initiation à ce sentiment fraternel par lequel tous les peuples du globe, affranchis des entraves religieuses, politiques et commerciales, sont destinés à s'unir un jour comme les enfants d'une même famille.

Les ports, rapprochés de plus en plus par la vapeur, deviendront au milieu d'une ère rénovatrice, comme les mains d'une nation tendue vers l'autre. Ne sont-ils pas déjà les points de contact et d'alliance par où pénètre et s'établit la civilisation ? C'est ce qui fait leur importance et met parfois à leur remorque des régions immenses. Il en est ainsi de l'Équateur, relativement à Guayaquil. Sept cent mille habitants subissent

l'influence politique d'une simple localité maritime. De là partent, en attendant, les pacifiques changements, les révolutions militaires toujours triomphantes.

II

UNE RÉVOLUTION DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

Instabilité des gouvernements sud américains. — Florès et son administration. — Ses partisans. — Sa chute. — Concours de la reine régente d'Espagne. — Roca. — Noboa. — Renaissance du floréanisme. — Wright. — Un fanatique des Pyramides. — Soulèvement de Guayaquil. — Le général Urbina. — Proclamation. — Noboa arrêté. — Meeting des pères de famille. — Abolition de l'esclavage. — Washington et Bolívar. — Libéralisme des colonies émancipées. — Bandos. — Appel aux armes.

Je me trouvais à Guayaquil au mois de juillet 1854. On s'y occupait de la prochaine arrivée du président de la république Diego de Noboa, attendu sans impatience, mais non sans de brillants préparatifs. A défaut de palais spécial, on décorait la plus belle maison de la ville. Des arcs de triomphe en bois peint se dressaient sur le Molecon tout le long de la route, que devait suivre le magistrat suprême. Les dames s'entretenaient beaucoup d'un bal public destiné à fêter cette visite. Quelques-unes, des plus jo-

lies, se plaisaient à décrire leurs attrayantes toilettes, et je me félicitais d'avance de les admirer dans tout l'éclat de leur luxe.

Pourquoi Diego de Noboa quittait-il son doux fauteuil de Quito ? A cette demande, les uns répondaient qu'il allait à Guayaquil chercher ses enfants afin de les ramener lui-même dans la capitale. D'autres, mieux renseignés, m'apprenaient qu'il se rendait aux instances répétées du général Urbina, commandant militaire du port et de la province maritime. Ce chef avait engagé le président à venir, par sa présence, calmer les esprits mécontents des symptômes de guerre qui s'élevaient contre la Nouvelle-Grenade. La première version indiquait le prétexte, la seconde la cause véritable du voyage. Mais aucune d'elles ne laissait pressentir le résultat prémédité. D'une part, il y avait ignorance absolue, de l'autre admirable discrétion. Aussi jamais, sur aucun théâtre, ne vit-on s'opérer plus promptement un changement à vue que celui dont je fus témoin le 17 juillet.

J'appris dès le matin que le président avait laissé à Bodegas ses mules et ses chevaux ; qu'il descendait la rivière de Guayaquil en chaloupe et qu'il arriverait au coucher du soleil. Je me promis d'aller le voir passer sous les arcs de

triomphe. En attendant ce spectacle, je laissai écouler les heures chaudes de la journée, respirant sur le balcon les brises rafraîchissantes. Ni l'aspect des rues, ni celui des passants, n'auraient pu me faire soupçonner qu'une révolution venait d'éclater. Mon aimable hôte, M. Elvers, me l'annonça au retour de son comptoir.

— Eh bien, vous n'espérez pas être témoin d'un pronunciamiento ?

— Quel pronunciamiento ?

— Celui de la garnison qui a déclaré Noboa déchu du pouvoir et le général Urbina chef suprême. Comment ! vous l'ignorez encore ! La chose a eu lieu à midi, et il est cinq heures !

— Si je l'ignore, c'est la faute de la population et non la mienne. Du haut de ce balcon, je n'ai vu aucun promeneur plus ému que les autres jours. Ni cris, ni groupes, ni gamins, courant ça et là : rien de ce qui se passe dans de pareilles circonstances à Paris.

— Ni barricades, ni coups de fusil ! ajouta M. Elvers. Les pronunciamientos se font sans effusion de sang ; ils se composent d'un petit nombre d'acteurs ; ils n'excitent aucun enthousiasme et rencontrent rarement une opposition sérieuse. Le mouvement une fois accompli, le parti tombé et le parti triomphant commencent la guerre ci-

vile, s'ils se sentent à peu près de force égale ; dans le cas contraire, le plus faible cède au plus fort sans dégainer l'épée. Les bourgeois laissent les troupes décider la question, leur règle de conduite est de garder une attitude expectante, l'expérience les a rendus prudents. Personne ici n'est novice en fait de pronunciamento ; chacun, hormis les promoteurs et les soldats insurgés, attend le développement de la crise pour exprimer son approbation ou cacher ses regrets. Pourquoi se compromettre inutilement ?

Telle est, en effet, la tactique de la grande majorité des populations au milieu de ces périétés révolutionnaires qui constituent, en quelque sorte, l'état normal de l'Amérique du Sud. Cette réserve ou cette apathie est cause de l'instabilité des gouvernements ; elle permet aux ambitieux de se jouer de la tranquillité publique, en gagnant une portion de la force armée ; elle explique comment des tyrannies odieuses ont pu s'imposer aux républiques naissantes. Mais à côté du mal, il y a place pour le bien. Par suite de cette réserve ou de cette apathie, on ne voit pas, comme en Europe, de ces combats acharnés entre le peuple et l'armée, où tombent tant de victimes ; la lutte se réduit à de minimes proportions ; la perturbation reste à la surface

et ne suscite pas la haine durable d'une moitié des citoyens envers l'autre moitié. Quant à la position précaire du pouvoir, elle est regrettable, sans doute, lorsque le dépositaire de ce pouvoir est digne de sa place par son dévouement à l'intérêt de tous. Mais s'il travaille à renverser les institutions librement établies, n'est-il pas heureux que le système des pronunciamentos puisse faire avorter de pareils desseins sans soulèvement général, quelquefois sans guerre fratricide ?

Odieux sont les soldats qui, semblables aux prétoriens de Rome, foulent aux pieds les lois pour substituer à l'autorité régulière, la licence effrénée des casernes. Mais ils méritent bien de la patrie si, vengeurs de la bonne foi publique abusée, ils ramènent le cours interrompu de la justice, en renversant des usurpateurs tels que Santa-Anna, Rosas ou Florès.

Une pareille intervention est également opportune lorsqu'elle démasque la trahison et prévient, par là, le retour de la tyrannie ouverte ou déguisée. Ce fut le vrai caractère du pronunciamiento de Guayaquil.

Noboa s'était fait le prête-nom de Florès. Président légalement élu, il avait eu la faiblesse de tremper dans une conspiration au profit d'un

homme convaincu de trahison envers son pays et l'Amérique du Sud tout entière. Afin d'expliquer avec clarté comment cet homme est haï d'un bout du Nouveau-Monde à l'autre, et comment il y trouve aussi des partisans chaleureux, il nous semble nécessaire de remonter jusqu'à la formation de l'Indépendance de l'Équateur.

Sous le beau nom de Colombie, les trois départements-unis de Bogota, de Caracas et de Quito, après avoir été gouvernés par Bolivar, se constituèrent, après sa mort (1830), en trois républiques séparées. Cette division était inévitable : la jalousie provinciale et l'ambition des trois vice-présidents l'avaient préparée de longue date. Un de ces lieutenants de Bolivar était Florès, qui avait déployé de la bravoure et une certaine capacité militaire dans la guerre de l'indépendance. Il réussit à devenir président de l'Équateur. Ayant pris un goût extrême à l'exercice du pouvoir, il éluda par un ingénieux subterfuge, la clause de la constitution, qui fixe à quatre ans la durée de la présidence et ne rend rééligible son dépositaire qu'après quatre ans d'intervalle. Il s'entendit pour cela avec Vicente-Roca-Fuerte, qu'il se donna pour successeur, à condition que celui-ci lui rendrait le même service. Pour mieux amener cette réélec-

tion périodique, le gouvernement militaire de Guayaquil devait toujours appartenir au magistrat en vacance, et lui assurait, au moment venu, l'appui de l'armée. Cette singulière convention s'exécuta à la lettre. On vit pendant nombre d'années Florès et Roca-Fuerte échanger les deux places les plus importantes de la république, corrompre le suffrage populaire l'un au profit de l'autre, et se transmettre mutuellement une autorité despotique. Si du moins la pensée du bien public avait éclairé les ténèbres de leur longue administration ! Il n'en fut rien. Égoïstes, froids et calculateurs, ils songèrent seulement à s'inféoder les familles riches du pays qu'ils perpétuaient dans les hauts emplois, comme eux-mêmes se perpétuaient au timon des affaires. Ceci leur valut une clientèle peu nombreuse mais puissante, dont le dévouement fut d'autant mieux assuré qu'elle s'habitua à regarder ses intérêts comme solidaires de la fortune de Florès et de son substitut Roca Fuerte.

Ainsi se forma le parti des Floreanos. Tous les instincts conservateurs se rallièrent autour d'un chef qui promettait de maintenir intacts : à la propriété, ses privilèges abusifs sur les nègres esclaves et les Indiens opprimés ; à l'Eglise,

son règne sur les âmes se traduisant en opulence terrestre ; à la bureaucratie, les gains illégitimes prélevés sur les revenus de l'Etat. 'Si l'on songe que ce chef avait gagné l'armée par un mélange d'indulgence et de fermeté, qu'il usait plus souvent de la ruse que de la force, qu'il possédait enfin cette affabilité courtoise à laquelle le vulgaire se laisse prendre et qui lui valait l'admiration des femmes, on s'étonnera moins de la longue durée de son gouvernement que de sa chute soudaine.

L'esprit de progrès est vivace de sa nature ; son travail sait, quand il le faut, devenir latent ; on le croit endormi du sommeil éternel : Gare au lion ! il se réveillera à l'improviste.

Comment en serait-il autrement ? Le mot de conservation, comme le conçoivent les partis intéressés, désigne la plus folle des chimères. Le temps, qui produit et développe l'existence de l'humanité, n'est-il pas la métamorphose incessante des choses ? La création, quoiqu'en dise la légende, n'a point été achevée en six jours : elle poursuit son œuvre continuelle par la destruction et la reproduction. Conservation dit immobilité ; or, n'est-il pas absurde de vouloir immobiliser là où tout est mis en mouvement par la volonté de la nature ? Conserva-

teurs ! oh ! esprits naïfs ! ils veulent s'arrêter et marcher, se momifier et vivre. Leur tendance implique une bizarre et présomptueuse contradiction : ils désirent, comme Josué, arrêter le soleil et continuer à jouir du bénéfice des heures !

Mais les conservateurs eux-mêmes ne sont pas aussi conservateurs qu'ils le proclament. Ce besoin d'amélioration, dont ils voudraient dépouiller la société, ils l'éprouvent pour eux-mêmes ; le désir du changement les agite au milieu du cercle étroit de l'individualisme ; l'esprit de progrès se glisse sous cet esprit de mutation et l'amène bon gré mal gré à ses propres fins.

La trop longue domination d'un seul homme finit souvent par lasser son entourage intime. Dans le camp des Floreanos, on commença à se demander si l'Équateur était l'apanage privé de Florès. Des généraux, envieux de l'élévation de leur égal en grade, se mirent à conspirer ; ils alimentèrent les mécontentements longtemps contenus par les baïonnettes ; les murmures prirent de la consistance et déterminèrent un pronunciamiento le 6 mars 1845. Le général Elizalde, à la tête des troupes insurgées, marcha contre Florès, qui l'attendait, avec le reste

de l'armée, dans sa ferme d'Elvira, sur la rivière Guayaquil. La fortune de la guerre se prononça contre le dictateur. Il capitula et s'engagea à quitter le pays pour les deux ans que devait durer encore sa présidence.

Ce traité de pacification fut signé le 22 juin 1845. Une Convention réunie ensuite, déclara qu'Élizalde avait outrepassé ses pouvoirs et rendit définitif l'exil de Florès. L'ex-président protesta contre cet arrêt. Il se déclara dégagé de toute espèce de promesse et décidé à revenir achever sa période légale de pouvoir. Dans ce but, il allait en Europe, préparer une expédition de flibustiers; avec les valeurs qu'il avait emportées, il achetait des steamers et des armes en Angleterre, et recrutait des soldats en Espagne. Ces préparatifs parurent d'autant plus formidables, que la Reine-régente d'Espagne, Christine, y apportait un concours chaleureux. Florès, on le croyait et on le croit encore, avait promis à la veuve de Ferdinand VII, de changer l'Équateur en royaume pour le premier fils qu'elle avait eu de Muñoz. La province d'Esmeraldas, abondante en richesses minérales, tentait surtout la cupidité d'une femme, prête à entreprendre toute affaire qui lui promettait des bénéfices avantageux. On sait la participation

qu'elle a prise dans la traite des nègres, amenés des côtes d'Afrique aux rivages de l'île de Cuba; et la rumeur populaire en Espagne, va jusqu'à l'accuser d'avoir dépouillé la madone d'Atocha, en substituant des pierres fausses aux pierres précieuses qui ornaient cette Vierge vénérée.

S'il faut en croire les amis du général Florès, jamais il n'avait songé à remettre sous le régime monarchique la république entière de l'Équateur, mais il consentait à vendre, contre une forte somme d'argent la province d'Esmeraldas, dont la reine Christine aurait probablement fait une principauté. Quoiqu'il en soit, c'était porter la hache sur l'œuvre de Bolivar. Laisser reprendre pied à la vieille métropole, ne fût-ce qu'en un coin de l'Amérique émancipée, c'était compromettre la sécurité de toutes les républiques sorties de la guerre de l'indépendance. Le Libérateur n'avait-il donc pas agi d'après le principe d'une garantie mutuelle, lorsqu'il se donna pour tâche d'affranchir les colonies espagnoles, depuis le golfe du Mexique jusqu'au cap Horn? Serait-il permis à l'ambition d'un homme, de battre en brèche cette politique solidaire, à la fois généreuse et prudente?

Une clameur d'indignation s'éleva contre le traître qui osait vendre une terre libre à une

puissance européenne. De toutes les républiques arrivèrent des protestations auprès des cabinets de Londres et de Madrid. L'Angleterre prévint le départ des steamers armés pour Guayaquil ; l'Espagne déclina toute complicité avec la reine douairière et fit cesser les enrôlements.

Florès déçu dans ses projets, revint d'Europe à New-York ; c'est là que nous eûmes occasion de le voir et d'apprécier toute l'urbanité de ses manières ; il passa ensuite à Costa-Rica. Là en 1848 et 1849, il se concerta avec le général Ballivian, autre ambitieux également déchu ; à eux deux ils équipèrent une expédition pour reprendre chacun le pouvoir dans leur pays respectif. L'Équateur et la Bolivie soutenus par l'énergique sympathie du général Castilla, président du Pérou, déjouèrent leur coupable entreprise.

Pendant ces menées de Florès, sa succession était échue au général Roca, (qu'il ne faut pas confondre avec Roca-Fuerte). Sous cette administration, la république, malgré les inquiétudes du dehors, resta tranquille et entra dans la voie des réformes. Les quatre ans de la présidence de Roca, finirent au mois d'octobre 1849.

La nouvelle élection amena une crise nou-

velle. Deux candidats se trouvèrent en présence : le général Élizalde, le vainqueur d'Elvirá et Diego de Noboa, homme sans portée politique, mis en avant comme un de ces manequins que chaque parti compte faire mouvoir à sa guise. Ni l'un ni l'autre ne réunit les deux tiers de voix exigées pour la nomination. Le congrès qui devait conférer le pouvoir exécutif, fit jusqu'à cent scrutins ; il y eut constamment partage presque égal de voix. La constitution mettait le pays dans une impasse ; elle avait produit un nœud gordien qu'elle ne pouvait délier. Un pronunciamiento le trancha. Guayaquil, soulevé le 20 février 1850, prit pour drapeau la convocation d'une Convention nationale, investie de la faculté de nommer le premier magistrat. Le général Urbina, élu chef du mouvement, fit admettre à sa place Noboa. On se demande pourquoi l'honorable général élevait ainsi l'homme qu'il devait renverser quelques mois plus tard. C'est que, d'une part, il éprouvait moins de répulsion personnelle contre l'incapacité de ce candidat, que contre l'esprit d'intrigue d'Élizalde ; d'autre part, calculant ses propres chances, il ne croyait pas le moment venu, d'aspirer lui-même au premier rang. Les événements devaient justifier cette tactique ha-

bile et donner raison au proverbe : « Tout vient à point à qui sait attendre. »

La Convention, réunie à Quito le 8 décembre 1850, donna une majorité considérable au protégé d'Urbina. Devenu président, Noboa tomba dans la dépendance absolue des Floreanos. La faiblesse de son caractère le rendit l'instrument servile de leurs machinations. Inspiré par eux, il fit rayer des cadres militaires 164 généraux-commandants et officiers connus par leurs sentiments d'hostilité contre Florès. Il sanctionna le retour des jésuites dans l'Équateur, au moment où la Nouvelle-Grenade les renvoyait. Ces révérends pères, maîtres de la conscience des femmes, par la prédication et la confession, et agissant indirectement sur les amants, les maris et les pères, usèrent de toute leur influence en faveur de Florès. Noboa se hâtait de les récompenser ; il fournissait de l'argent et des armes à leurs partisans de la république voisine, où il espérait réintégrer leur ordre au moyen d'une guerre civile. Une division équatorienne fut envoyée à la frontière du nord pour attendre l'occasion opportune de se joindre aux révoltés. Le gouvernement de Bogota, indigné de tant de malveillance, demanda des explications péremptoires. La guerre pa-

raissait imminente. Les Floreanos y poussaient avec ardeur pour détourner l'attention au dehors, et permettre à leur chef d'opérer son débarquement à l'improviste.

Florès, que le général Castilla avait repoussé comme un homme mis au ban de l'Amérique indépendante, trouvait plus d'indulgence auprès du général Echenique, le nouveau président du Pérou. Accueilli à Lima, il arma, avec l'aide de quelques capitalistes, une troisième expédition de flibustiers. Cette fois, son succès paraissait certain. Les Floreanos ne cachaient plus leur contentement ; ils portaient la tête haute ; ils encensaient publiquement leur idole. A les entendre, un étranger mal initié à l'histoire de l'Équateur aurait cru que ce Florès, dont il était tant question, n'était rien moins que le père, l'ange gardien, le Dieu sauveur du pays.

Autour principal du malaise public, il était représenté comme seul capable d'y mettre fin. On vantait sa fermeté, son courage, même sa probité. Despote et soldat, il était en effet courageux et ferme ; mais cette probité qu'on lui prêtait n'était qu'un masque dont on cherchait à couvrir la malhonnête envie qui le dévorait de reprendre l'autorité par tous les moyens pos-

sibles. Cette envie était donnée encore comme une preuve d'abnégation patriotique.

L'amour du bien public avait été le seul mobile de la vie de ce grand citoyen, au dire de ses flagorneurs. Or de ce noble sentiment, on ne voyait trace nulle part : ni dans le commerce languissant, ni dans l'agriculture négligée, ni dans l'éducation populaire absente. Pendant dix-sept ans de règne, l'homme d'état n'avait pas même songé à rendre praticable toute l'année la route entre Guayaquil et Quito. Mais l'esprit de parti a-t-il jamais tenu compte de l'évidence ?

Beaucoup d'hommes deviennent dupes de leurs propres mensonges. Un faquin auquel ils érigent un piédestal, se transforme à leurs yeux éblouis en véritable héros. Hallucination étrange, dont l'Europe comme l'Amérique fournit d'éclatants exemples !

J'ai connu des Fioreanos de bonne foi ; entre autres, il me serait difficile d'oublier le général Wright, Anglais qui avait combattu dans l'armée de Bolivar et achevait sa carrière au service de l'Équateur. Avec une conviction inébranlable, il dépeignait Florès comme le génie le plus remarquable des deux mondes. Il n'avait que son nom à la bouche, et ramenait toutes les conversations à l'objet de son culte.

La politique, selon Wright, se résumait tout entière dans Florès ; la guerre lui rappelait les batailles où il avait figuré à côté de Florès ; la température tropicale lui portait à constater que l'énergie des âmes comme celle de Florès est à l'épreuve des climats. Rien ne pouvait distraire Wright de son unique préoccupation. Pendant une traversée de quatre jours que nous fîmes ensemble, sur l'Océan Pacifique, il nous entretenait sans cesse de Florès. Au nombre des passagers, se trouvait le pianiste Henri Hertz, qui parlait de ses concerts. Survient Wright. « Quel dommage, » dit-il, « que vous n'arriviez pas dans l'Équateur sous la présidence de Florès. Il aime les beaux-arts, sait apprécier les talents, et se serait vivement intéressé à votre succès. » — Après ce préambule, le général prenait l'artiste dans un coin et le forçait d'écouter un interminable panégyrique de Florès.

De ce déluge de phrases, Henri Hertz retira la conviction qu'il aurait pu donner un concert brillant sous le gouvernement de Florès. Il me dit : « Cette République a eu grand tort de renvoyer un chef amateur de musique ! » Ainsi, Wright peut se vanter d'avoir gagné au moins un pianiste à la cause de son héros.

J'ai rencontré en Égypte un savant italien

épris des pyramides comme le vétéran anglais de son général Florès. Il s'appelait Caviglia. A toutes vos interpellations, il répondait : Pyramides ! — Belle journée ! M. Caviglia. — Les pyramides apparaissent dans toute leur magnificence. — Il fait bien chaud, pourtant. — Une agréable fraîcheur règne dans les chambres sépulcrales de la grande pyramide. — Aurons-nous la guerre avec la Porte-Ottomane ? — Je ne sais, mais je désire la guerre. Elle absorberait Méhémet-Ali et lui ferait abandonner la sacrilège intention d'abattre la seconde pyramide pour en employer les matériaux au barrage du Nil. — Et ainsi de suite.

L'amour exclusif et monomaniacque d'un homme ou d'une chose dénote une certaine étroitesse d'intelligence. Pourtant, cette tension continuelle du cerveau, ramenant tout au même objet, et faisant concourir toutes les facultés de l'âme à un but unique, est féconde en résultats. Elle crée les religions, opère les changements politiques, produit les découvertes dans les sciences et dans les arts. Folie si l'on veut, mais folie qui excite l'humanité à se mouvoir et à élaborer l'histoire.

Noboa s'appréciait à sa juste valeur lorsqu'il se contentait du rôle de Monck dans une cons-

piration ourdie au profit de Florès. Timide à l'excès, il se réfugiait sous l'égide d'une stricte légalité. Il arrangeait sa conduite de manière à ce qu'elle parût conforme à la constitution. S'il congédiait les officiers généraux et rappelait les jésuites, c'était avec le concours de la Convention nationale. S'il dirigeait des troupes sur la frontière, c'était pour répondre aux menaces de la Nouvelle-Grenade. S'il livrait les emplois aux Floreanos, c'est qu'il usait de la prérogative inhérente à ses fonctions de président.

Quant à l'entente cordiale avec les amis des jésuites dans la Nouvelle-Grenade, et les secrets pourparlers avec Florès, Noboa croyait devoir nier encore ces deux faits compromettants. C'est pour s'en justifier qu'il se rendait à Guayaquil. Il devint la victime de sa propre duplicité. Urbina s'était entendu avec les trois généraux les plus populaires de l'armée : Villamil, Robles et Franco. Ceux-ci, au jour fixé, entrent dans les casernes, exposent aux soldats la trahison de Noboa, leur parlent de liberté et d'indépendance, et les engagent à conserver l'une et l'autre, en confiant le sort de la patrie au gouvernement de Guayaquil. L'acte d'insurrection rédigé dans ce sens, se couvre des signatures des officiers de tout grade. L'élu de la garnison ac-

cepte son mandat et publie la proclamation suivante :

« Soldats !

« La trahison la plus perfide et la plus inique,
« dirigée contre la sainte cause de notre nationalité, était déjà consommée. Vous venez de
« sauver pour la troisième fois cette nationalité.
« Gloire mille fois aux incorruptibles et vaillants libérateurs de la patrie !

« Soldats ! la volonté nationale repousse
« avec indignation et horreur, le rétablissement
« du pouvoir tyrannique qu'elle a vaincu à
« Elvira, au prix du sang versé à flots de nos
« frères, de nos parents et de nos amis. La
« cité héroïque de Guayaquil est encore rouge
« de ce sang précieux. La présence de Florès
« dans le Pérou, la réinstallation scandaleuse
« de tous ses sectaires, leur retour aux ministères, au conseil-d'état, à la cour suprême,
« aux gouvernements des provinces, au commandement des corps d'armée, etc. etc.,
« conjointement avec le décret liberticide par
« lequel sont exclus de vos rangs, 164 de vos
« généraux, chefs et officiers ; telles sont les
« preuves évidentes de l'insigne trahison trahison
« mée contre la république, pour la prosterner

« humiliée aux pieds de l'ennemi de l'Améri-
« que. Il vous était impossible de rester indif-
« férents à l'esclavage de votre patrie, et vous
« avez répété le cri redoutable qui l'a sauvée en
« 1845 ; elle vous en doit une reconnaissance
« éternelle. Soldats ! vous avez donné de fré-
« quentes et fortes preuves de dévouement à la
« cause de la liberté , de votre valeur dans les
« combats, de votre moralité et de votre disci-
« pline au milieu de la paix. Continuez à être
« toujours les mêmes et aucun tyran , aucun
« ambitieux, aucun traître ne détruira la natio-
« nalité Équatorienne, ne rendra esclaves nos
« compatriotes et ne déchirera le bel étendard
« de notre liberté.

« Vive la Nationalité de la république ! »

En même temps, le général Urbina, envoyait un détachement de cinquante soldats au devant de Noboa. Celui-ci descendait tranquillement la rivière, dans un bateau à rames, avec quelques amis. Une escorte de quarante hommes le suivait de près. Il ne se doutait de rien, quand l'officier de Guayaquil, l'aborda en lui disant : — Président , je vous arrête. — Au nom de qui ? — Au nom du chef suprême, le général Urbina. — Oh ! j'aurais dû m'en douter. — Noboa ne

songea nullement à opposer une résistance d'ailleurs inutile, et son escorte fraternisa avec le détachement des insurgés. A la tombée de la nuit, il passa comme prisonnier, sous les mêmes arcs-de-triomphe qu'il s'attendait à traverser comme premier magistrat de la république. Au lieu des discours officiels et des acclamations de la foule, il ne rencontra qu'une froide indifférence et un mépris silencieux. On le relégua ensuite à bord d'un petit navire de guerre, qui fit voile, avec des instructions tenues secrètes, pour une terre lointaine où le prisonnier devait être rendu à la liberté, mais condamné à l'exil.

L'exil, un exil souvent de peu de durée : telle est la peine qu'inflige dans l'Amérique du Sud, le parti vainqueur au parti vaincu. Et encore cet exil, n'atteint-il qu'un très-petit nombre d'individus. La révolution du 17 juillet 1851, se borna à expulser Noboa. Quatre ou cinq personnes reçurent, en outre, l'ordre de garder les arrêts dans leur propre maison. De ce nombre fut mon ami, le général Wright, chez qui se réunissait tous les soirs assez de monde pour former une tertulia dansante. Les filles du militaire anglais, européennes par leur éducation, guayaquilliennes par leurs grâces,

n'auraient pas laissé deviner aux visiteurs non prévenu qu'il se trouvait chez un prisonnier. Mais le pauvre général, malgré sa bonne contenance, semblait avoir perdu le don de la parole. Il avait promis de ne plus s'occuper de Florès ; par conséquent il ne trouvait plus rien à dire.

L'acte du pronunciamiento, conférant l'autorité provisoire au général Urbina, avec le titre de chef suprême, lui enjoignait en même temps de convoquer les citoyens sincèrement patriotes et d'agir avec leur concours.

Ainsi, ces mouvements militaires ne sont pas, comme on le croit, empreints de l'idée de l'omnipotence de la caserne. Ils demandent à l'opinion publique leur consécration suprême. Tel est, du moins, le caractère décidé des pronunciamientos accomplis dans le sens libéral. Il y a ignorance ou mauvaise foi à les assimiler aux brutales levées de boucliers de Rome, ou aux violents renversements de casseroles de Stamboul. Les soldats de l'Amérique ne se changent en prétoriens ou en janissaires, que lorsqu'ils se font les instruments de quelque ambition égoïste et perverse. Généralement, ils ne sont que l'avant-garde armée du peuple.

Suivant les vœux de la garnison, une réunion populaire, dite des pères de famille, eut lieu le

24 juillet à l'hôtel-de-ville. C'était un meeting général et omnicolore, auquel toutes les classes et toutes les races avaient droit de prendre part. Il était présidé par un citoyen estimé qui fit l'énumération des griefs reprochés à l'administration de Noboa et conclut en proposant d'annuler tous les actes émanés d'elle et de revenir à la constitution de 1845. Un document rédigé dans ce sens fut soumis à l'assemblée, article par article. Personne n'y fit d'objection : on l'approuva au milieu d'applaudissements universels.

« — Maintenant, citoyens, reprit le président, il s'agit de nommer un chef suprême. »

« — Le général Urbina ! » — s'écrie une voix ; et cette voix trouve un bruyant écho dans la salle et dans la rue. Le général est acclamé. Une commission va le chercher... Il arrive ; son apparition soulève d'unanimes vivats. Harangué par le président du meeting, il prête, sur l'évangile, serment de fidélité à la nation, et prononce un discours. On installe ensuite un suppléant au chef suprême. Le public se sépare en bon ordre ; et vingt et un coups de canon saluent l'inauguration du gouvernement provisoire.

Afin d'arriver à un ordre de choses définitif, le meeting des pères de famille chargea le général Urbina d'inviter le pays à élire une assem-

blée constituante, c'est ainsi, que graduellement devait se débrouiller et se légaliser une révolution partie des casernes.

Le chef suprême inaugura dignement sa dictature provisoire. L'Equateur possédait encore des esclaves en petit nombre, il est vrai, mais suffisant pour constater la honteuse connivence des lois avec la vile cupidité de quelques hommes. Huit jours après le pronunciamiento, paraissait un décret qui consacrait le revenu provenant de l'importation de la poudre, à la délivrance de ces ilotes ; le préambule de cet acte devrait être lu et médité par ces Américains du nord qui ravalent leurs semblables au niveau des brutes, et se prétendent démocrates. « Considérant : — « y était-il dit — que le petit nombre d'HOMMES « ESCLAVES qui existent sur cette terre de ci- « toyens libres, présente une flagrante contra- « diction avec les institutions républicaines que « nous avons conquises et adoptées dès l'an- « née 1820 ; une attaque à la religion, à la mo- « rale, à la civilisation ; un opprobre pour la « république, et un reproche sévère pour ses « législateurs et ses gouvernants ; etc., etc. » — Suivaient les articles, dont l'un instituait dans la capitale de chaque province « une *junte provisoire de la liberté des esclaves*, » composée

du gouverneur, des conseillers municipaux, et de quatre citoyens connus par leurs sentiments philanthropiques.

Arrêtons-nous ici, et rendons hommage au sentiment de justice, et à la saine logique, qui distinguent avantageusement les républiques espagnoles de la république anglo-saxonne. Proclamer que tous les hommes naissent libres et égaux, reconnaître des droits inhérents à leur nature, et après cela river les fers d'une portion de la société au profit de l'autre, changer en une chasse d'hommes une immense contrée située entre deux océans, et aspirer à de nouvelles conquêtes pour propager et étendre l'esclavage : voilà ce qui se concilie parfaitement dans l'intelligence des Nord-Américains avec leur propre liberté. L'orgueilleux égoïsme, trait distinctif du caractère anglo-saxon, adopte deux poids et deux mesures ; sous l'aristocratie anglaise, comme sous la démocratie américaine, il lui faut toujours des privilégiés et des parias. Les nations d'origine latine ne savent pas ériger la liberté en monopole ; elles sont plus expansives et plus fraternelles.

Ce contraste générique se manifeste chez les deux hommes illustres, dont l'un arracha à l'Europe le nord et l'autre le sud du Nouveau-

Monde. L'esprit droit de Washington lui faisait sentir l'anomalie produite par l'esclavage au sein des colonies émancipées; il désapprouva cette institution, témoigna le désir de la voir abolie, et néanmoins, tant qu'il vécut, il jouit du travail non rétribué de ses nègres. Héritier d'une plantation, Bolivar se prépara, au contraire, à mériter le titre de libérateur d'un continent par la libération de ceux que le hasard avait jetés sous sa dépendance immédiate. Appuyés sur la pratique, combien ses anathèmes contre l'appropriation de l'homme par l'homme n'ont-ils pas de force et d'énergie ! Jamais il ne perdait l'occasion de témoigner de son horreur pour l'esclavage. Dans le projet de constitution qu'il présenta à la Bolivie, il exprimait ainsi ses généreuses pensées :

« L'esclavage est l'infraction de toutes les
« lois ; sacrilège serait celle qui le conserverait.
« Quand j'examine ce crime, sous quelque as-
« pect que ce-soit, je ne puis me persuader qu'il
« existe un Bolivien, un seul, assez dépravé
« pour prétendre légitimer la plus insigne vio-
« lation de la dignité humaine. Un homme pos-
« sédé par un autre homme ! un homme devenu
« propriété ! l'image de Dieu subjuguée comme
« la brute ! Qu'on me montre les titres des usur-

« pateurs de l'homme!... Transmettre, proro-
« ger, éterniser ce crime aggravé de supplices,
« c'est l'outrage le plus sanglant. Sans renver-
« ser les éléments du droit, sans pervertir les
« premières notions du devoir, il n'est pas pos-
« sible de faire un principe de propriété de la
« plus féroce de toutes les licences (1). »

L'une après l'autre, les républiques espagnoles déclarent inconciliables la liberté et l'esclavage. La première à s'affranchir du joug de la métropole, la province de Buenos-Ayres fut aussi la première à briser les chaînes des nègres. Un jeune dictateur de vingt ans, Alvéar, marqua, par cet acte d'équité, son passage au pouvoir. Le Chili suivit cet exemple. Au Mexique, l'émancipation s'accomplit brusquement et sans indemnité aux propriétaires. La pentarchie de l'Amérique centrale agit de même. Malgré l'exemple et les efforts de Bolivar, l'esclavage se maintint dans l'ancienne Colombie ; mais la nouvelle Grenade, l'Equateur (par l'intermédiaire d'Urbina), enfin le Vénézuëla, se sont

1. Je traduis ce passage chaleureux des *Mémoires* du général Miller. C'est un livre des plus curieux et des mieux écrits sur la guerre de l'Indépendance. Miller, volontaire anglais, obtint un commandement dans le Pérou qu'il contribua à délivrer des Espagnols.

lavés de la tâche héréditaire. Dans le Pérou, bien qu'un Congrès constituant eût aboli toute servitude involontaire, les confréries religieuses et quelques planteurs n'en continuaient pas moins à acheter, à vendre et à exploiter les nègres et les mulâtres. Le général Castilla a fait cesser cet abus scandaleux. A l'heure où nous écrivons, l'Amérique espagnole, répartie en quatorze ou quinze républiques, est, on peut le dire, purgée de cette iniquité dont le Brésil commence à rougir et dont les Etats-Unis seuls se font les apologistes et les propagateurs. La Bolivie, qui possède encore quelques esclaves, ne tardera pas à effacer ce vestige de la barbarie coloniale.

La délivrance des nègres de l'Équateur eut été lente, si elle n'eût dépendu que du droit prélevé sur l'importation de la poudre, mais ce n'était là qu'une mesure momentanée, en attendant que le gouvernement se fût procuré les fonds nécessaires pour indemniser les propriétaires.

Les actes administratifs paraissaient en feuillets détachés. Ces imprimés constituaient toute la presse périodique de Guayaquil, où il n'existait aucun journal régulier. En outre, toutes les fois qu'il s'agissait d'une mesure importante, un dé-

tachement de troupes la publiait à haute voix en parcourant la ville et en s'arrêtant à l'embranchement des rues. C'est ce que l'on appelle des *Bandos*. La population se livrait à ses occupations habituelles comme si rien de nouveau ne s'était passé. Une illumination prolongée pendant trois nuits consécutives ; une réception générale, chez le chef suprême, sous le nom suranné de baise-main, (quoique bien entendu elle n'offrit rien qui ressemblât à cette cérémonie ridicule) ; des promenades militaires, avec accompagnement de musique et de gamins ; les cris des sentinelles après la chute du jour, interpellant chacun par un *quien viva ?* A quoi il fallait répondre : *la Patria* ; tels furent les seuls signes extérieurs de la révolution.

Le pronunciamento se propagea de ville en ville, de village en village, mais s'arrêta devant l'épaisse muraille du Chimborazo. Le général Urbina ramassait des soldats, réorganisait l'armée, et mettait en mouvement une avant-garde de quelques centaines d'hommes.

De leur côté, les conservateurs de Quito, à la nouvelle de la capture de Noboa, rappelèrent leurs troupes des confins de la Nouvelle-Grenade et expédièrent un détachement vers la province maritime.

III

TIERRA CALIENTE

Moyens de transport sur le Guayaquil. — Canots et steamers. — Pirates d'eau douce. — Attirail de voyage. — Samborondon. — Juanita Roca. — Ses confidences poétiques. — Bodegas. — Inondations périodiques. — Habitations flottantes. — Comment se logent les voyageurs. — Bataille d'Elvira. — Sabaneta. — *Tierra caliente*. — Les oiseaux d'Amérique chantent-ils. — Punta-Playa. — Une hôteesse aimable. — Caractère des caïmans. — Manta-Blanca. — Fausse alerte de José María. — Aliza Agua. — Montagne des Hanches. — Heureux privilège de l'Équateur.

Il existe sur la rivière de Guayaquil deux moyens de transport : l'un par canots suivant la mode du vieux temps ; l'autre par un petit steamer qui remonte jusqu'à Bodegas, une fois par semaine. La première manière de voyager me parut d'abord préférable : elle me permettait de voguer au gré de mes caprices, en m'arrêtant où cela me convenait. A cet avantage s'ajoutait l'absence presque complète des moustiques, cette affreuse plaie du Mississipi. Mais le canot m'exposait à un autre désagrément,

l'attaque des voleurs d'eau douce. Croirait-on qu'en plein XIX^e siècle, dans une contrée à peu près civilisée, il existe encore des pirates ! Rien n'est plus certain, pourtant, et à l'époque de mon voyage, leur présence sur la rivière de Guayaquil était signalée par de récents assassinats.

Comme les *ratones* d'Espagne, ces écumeurs sont, en apparence, de paisibles habitants de la ville. Ils s'informent insidieusement des arrivées et des départs. Dès qu'un canot chargé de marchandises ou portant des voyageurs tente leur cupidité, ils se jettent dans de rapides embarcations, et vont attendre la proie qu'ils convoitent à l'embouchure de quelque ruisseau tributaire. Le canot est surpris par un brusque abordage, et les passagers tués avant d'avoir eu le temps de se reconnaître. Le massacre précède toujours le vol. Les cadavres dépouillés restent abandonnés sur quelque îlot désert comme une part de butin réservée de droit aux caïmans et aux galinazos. On demandera comment de tels méfaits peuvent se produire sans exciter la vigilance des autorités ? Les autorités, absorbées par les luttes politiques, ne s'occupent guère d'extirper les désordres sociaux. En outre, la justice est vénale et corrompt ; la police, pas-

sant de mains en mains, comme une industrie lucrative, se met de connivence avec les voleurs et les assassins, qui lui accordent une large prime sur leurs bénéfices.

Le steamer eut-il donc été préférable au canot? La chaleur y était suffocante, l'espace étroit à étouffer; et l'on y vivait dans le danger perpétuel d'une explosion imminente. En effet, sa machine à haute pression était si mauvaise, qu'au Texas, où l'on utilise les machines de rebut achetées à la Nouvelle-Orléans, on l'eût inconstablement refusée. Cette machine avait été fabriquée par un mécanicien anglais venu je ne sais comment dans l'Équateur, où ce détestable travail lui avait presque fait la réputation d'un sorcier. Merveilleux effet du déplacement! Un ignorant sorti d'une civilisation avancée passe pour un homme de génie chez un peuple novice.

Cependant, steamer ou canot, il fallait opter. Le mulâtre Jose Maria Navas, à la fois mon guide, mon écuyer et mon chef de cuisine, prenant le rôle de conseiller, me décida en faveur du steamer. Un accident funeste produit par la vapeur était, suivant lui, moins probable que l'abordage du canot par les bandits aquatiques.

Mon départ eut lieu le 3 août 1851. Dans une région comme l'Équateur, le voyageur doit

porter son confort avec lui. Un matelas, un hamac, des bottes imperméables, deux ponchons, l'un en toile rayée, l'autre en drap rouge ; un masque de soie bleue avec des yeux en verre (bouclier de la figure contre le vent du Chimborazo) ; une selle pourvue de deux pistolets, quelques livres de chocolat, deux bouteilles de cognac pour corriger la crudité de l'eau, des bougies, des tasses, des assiettes, etc. etc. ; voilà de quoi se composait mon attirail réputé indispensable.

La rivière de Guayaquil, qui va toujours se rétrécissant vers sa source, s'embellit à vue d'œil. Par le luxe de la végétation et la variété du règne animal, elle rivalise avec la rivière Chagres, dans l'isthme de Panama. La distance de Guayaquil à Bodegas, n'est que de 14 *leguas*, environ 60 kilomètres. Trajet facile, surtout avec une marée favorable ; mais le steamer poussif n'y met pas moins de huit heures.

A mi-chemin surgit le village de Samborondon. Une jeune compagne de voyage, Juanita Roca, fille de l'ex-président de la République, nous quitta en cet endroit. L'apparition de cette gracieuse Guayaquillienne de dix-sept ans, s'est gravée dans ma mémoire comme une image d'une ineffable fraîcheur. Je ne sais comment

se fit notre connaissance, mais elle devint intime en peu de temps, et je passai quatre heures à écouter la douce voix de Juanita, et à contempler ses yeux pleins de feu et d'expression. La causerie, d'abord badine, tourna ensuite à la poésie. Mon interlocutrice m'avoua qu'elle commettait le péché de composer des vers. J'obtins d'elle, à force d'instance, d'être initié à une de ses inspirations intitulée : *l'Il-lusion*. La pièce mériterait d'être citée tout entière, mais la poésie se traduit difficilement, et l'admirable langue espagnole est peu comprise des lecteurs français.

Juanita Roca m'offrait un exemple de ce précocce développement de l'intelligence, du cœur, et des sens qui caractérise le beau sexe sous les tropiques. Ce vif sentiment de la vie a transformé en muses plus d'une Équatorienne. Depuis la mort d'Olmedo, le barde national, elles seules représentent, en quelque sorte, la littérature du pays. Malheureusement cette littérature reste inédite.

Les *Bodegas de Babahoyo*, (boutiques de Babahoyo) ; ainsi s'appelle le *pueblo*,¹ qu'on

1. Pueblo désigne indifféremment un village, un bourg, une ville. L'application de ce mot est très-commode dans les pays espagnols, où l'on ne sait trop souvent à quelle catégorie rapporter certains lieux habités.

désigne par abréviation sous le nom de Bodegas. Il sert d'entrepôt pour les marchandises arrivant du Guayaquil et les denrées venant de l'intérieur. Ces denrées sont transférées par des bêtes de somme aux lieux d'embarquement ; tandis que les marchandises, au terme de la voie liquide, prennent leur chemin par terre. Cet échange réciproque donne un grand mouvement commercial à Bodegas, qui semble vivre au milieu d'une foire continuelle pendant la saison sèche de l'année. Quand arrive la saison humide, toute animation cesse ; alors l'eau s'élève dans les rues à six pieds de hauteur. Les maisons exhaussées sur de solides colonnes de bois, restent séparées les unes des autres comme autant de petites îles. Les habitants communiquent entre eux en bateaux ; quelques-uns préfèrent des demeures flottantes et les construisent sur des radeaux qu'ils ornent de fleurs et d'arbres. L'architecture aérienne est plus avantageuse que l'architecture navale. Elle garantit mieux, quand disparaît l'inondation, de la visite des serpents, des caïmans et des tigres.

Bodegas ne possède aucune espèce d'auberge ; afin d'y obtenir un gîte, je m'étais muni d'une lettre de recommandation. L'habitant auquel j'étais adressé avait sa maison encombrée de

militaires ; il me conduisit chez un de ses amis. Celui-ci se trouvant également dans l'impossibilité de m'héberger, m'introduisit dans le bâtiment de la douane chez le collecteur de l'impôt du sel.

L'employé occupait deux pièces ; il m'en céda une. Je pus y suspendre mon hamac, et dormir très-agréablement. Pour la table je n'eus pas besoin de mettre à contribution mon hôte, ni de recourir au talent culinaire de Jose Maria, mon factotum. On trouve à Bodegas un café où l'on me servit à manger.

Dès le soir de mon arrivée je me mis en devoir de louer deux chevaux de selle et deux bêtes de somme. L'arrangement, en l'absence de tout tarif, se fit à très-bon compte : 12 réaux sud-américains, soit 6 francs par animal jusqu'à Guaranda, un trajet de trois jours. Mes *arrieros* de race indienne me promirent d'être prêts le lendemain avant le lever du soleil. Mais fiez-vous donc à la parole des muletiers ! c'est à peine s'ils arrivèrent une heure avant midi.

Je me distrayai, en attendant, à parcourir Bodegas. La place du marché présente une activité extraordinaire pour une population évaluée à mille âmes. En face de la ville ou du village, comme on voudra, se trouve la ferme d'Elvira,

appartenant au général Florès. Des esclaves, qu'Urbina devait bientôt rendre libres, y cultivaient la canne à sucre pour la famille du dictateur banni. Ce lieu fut le théâtre de la bataille décisive qui renversa Florès en 1845. La rivière entre Bodegas et Elvira est fort étroite. Quelques embarcations, serrées les unes contre les autres, y forment comme un pont volant. Du côté de la plantation, la rive dépasse de 12 à 14 pieds le niveau de la rive opposée. L'inondation périodique, qui change Bodegas en lagune, arrive à peine à la moitié de cette hauteur; en sorte que la campagne d'Elvira n'en souffre aucunement. Ainsi, Florès avait l'avantage du terrain sur Elizade. Les deux généraux se valaient pour le talent, et les forces des deux armées étaient égales. Mais les soldats de la révolution, résolus de vaincre ou de mourir, déployèrent plus d'élan que leurs adversaires. Le dévouement à un homme passionne moins que l'amour de la liberté.

Parti de Bodegas, ma première halte fut au village de Sabaneta. Ce parcours de trois lieues traverse une immense savane, offrant dans la bonne saison une route ferme et dure comme celle d'un parc anglais, mais qui fait place pendant six mois de l'année à une véritable lagune

vénitienne, où l'on navigue en canots. Cette plaine n'est point déserte comme pourrait le faire supposer le nom de savane synonyme quelquefois de steppe. Des habitations d'architecture aérienne y apparaissent fréquemment, au milieu de champs cultivés. Peu à peu la *tierra caliente* déroule ses merveilles ; on tombe en pleine nature équinoxiale. Les singes grognons et criards gambadent dans des bocages de palmiers et de bananiers. Les caïmans, immobiles comme des troncs d'arbres, gissent aux bords des ruisseaux. Les bêtes fauves confondent leurs cris stridents avec le chant des oiseaux¹ et des insectes. Les oiseaux mouches, au plumage diapré, disputent les fleurs aux papillons ; les serpents, roulés sur eux-mêmes, l'œil morne,

4. Un préjugé, introduit peut-être par quelque voyageur sourd que les géographes se sont plu à copier les uns après les autres, refuse une voix musicale aux oiseaux des tropiques. Le rossignol y est inconnu, il est vrai, mais on y trouve d'autres chanteurs ailés en grand nombre. A ce sujet, on rapporte une curieuse anecdote. Un officier anglais, aide de camp de Bolivar, soutenait devant lui qu'il n'y avait pas en Colombie d'oiseau chantant. Le grand homme, surpris et même piqué, en appela aux autres officiers, qui déclarèrent tous que leur camarade étranger était dans l'erreur. Mais Bolivar n'oublia jamais cette espèce de reproche fait à sa patrie, et, au milieu de ses campagnes, toutes les fois qu'il entendait le ramage d'un oiseau, il se retournait vers son aide de camp anglais, et lui disait d'un ton ironique : — Eh bien ! qu'en dites-vous ? cet oiseau ne chante-t-il pas ?

semblent regretter de n'avoir plus d'Ève à séduire. L'Éden est là avec sa splendide ménagerie et ses somptuosités végétales. Partout, verdure, ombrages, nappes d'eau dormantes, ruisseaux murmurants ou folles cascades ; des brises embaumées au souffle attiédi, y font l'effet d'une fraîcheur délicieuse au sein d'une atmosphère brûlante. La sensation vitale y devient si forte, qu'on comprend qu'elle finisse par énerver. Un tel climat surexcite et use à l'égal de l'opium. Sous ses enivrantes voluptés se cachent en outre des miasmes délétères qui envahissent la constitution humaine. Aussi, que d'affreuses maladies inconnues en Europe, déciment les habitants du paradis tropical !

A deux lieues de Sabaneta, une file de cabanes porte le nom de Punta-Playa. La population, au milieu de la plus riche campagne, y est dévorée par les fièvres intermittentes. Une plantation de sucre nous promettait un gîte commode pour la nuit. Nous demandâmes l'hospitalité au majordome ; il nous répondit, que la ferme était à notre disposition, mais qu'il ne pourrait fournir de l'alfalfa ¹ aux chevaux. Par bonheur, une lieue plus loin José Maria connais-

¹ 1. Alfalfa, espèce de luzerne qui semble convenir aux chevaux mieux que le trèfle, l'avoine ou le maïs.

sait un nègre qui, dit-il, nous hébergerait admirablement. La cabane de cet homme s'élevait au milieu d'une forêt. Elle se composait d'une seule chambre spacieuse construite sur des troncs d'arbres. Suivant la mode de la *tierra caliente*, cette chambre, à jour, ressemblait à un balcon quadrangulaire. Des enfants de diverses couleurs, se trouvaient les seuls gardiens du logis. Le propriétaire, nègre d'un abord bienveillant et d'une physionomie intelligente, ne tarda pas à rentrer. A ma demande, s'il aurait de l'herbe pour nos animaux, il répondit qu'il irait en couper dans le verger attendant à son habitation.

— Auriez-vous aussi une potle et des œufs ?

— Demandez-le à ma femme ; c'est son affaire de servir les voyageurs.

La ménagère arriva. Grande et vigoureuse Indienne, elle avait gardé, d'une jeunesse à son déclin, le regard vif et le sourire agréable. Elle se mit à nous préparer un souper, aidée de sa demi douzaine de marmots, dont trois races humaines se partageaient la paternité. Femme très-babillarde, elle me raconta, tout en attisant le feu d'une cuisine en plein air, comment son frère, — un frère qu'elle aimait beaucoup, — était tombé par accident dans la rivière du

Guayaquil, et comment les caïmans avaient dévoré le malheureux, en présence de ses amis qui cherchaient à le repêcher.

Cette fin tragique m'a paru digne d'être rapportée, car les caïmans, comme les crocodiles d'Égypte, sont d'une humeur trop nonchalante pour attaquer l'homme. Dans toutes les eaux d'Amérique, ils resteront des mois, des années même sans donner aucune preuve de voracité antropophagique. Mais soudain ils rappelleront par une attaque sanglante qu'on ne doit pas se fier à leur placidité.

Une poule rôtie, des œufs à la coque, des pommes de terre, telle fut la carte de mon premier repas sur la route de Quito ; telle fut celle de tous les autres pendant cette partie de mon voyage à l'exception des jours, où je reçus l'hospitalité dans les villes de Guaranda, d'Ambato et de Latacunga. J'aurais pu varier mon menu si les potages et les ragoûts indigènes m'eussent tenté ; mais leur aspect seul me soulevait le cœur. Le porc et *l'aji* (piment en morceaux) en forment la base principale ; ces deux ingrédients brûlent le sang, vicient les humeurs, et disposent aux maladies cutanées.

Après avoir mangé avec appétit et bu une excellente tasse de chocolat, j'étendis mon ma-

telas sur la natte de l'unique chambre de l'habitation, où la famille du propriétaire reposait avec les voyageurs et les muletiers. Ma couche fut placée à côté d'une moustiquaire à fleur de terre. Jose Maria s'allongea sur la terre nue, à l'autre bout de la pièce, avec sa selle pour oreiller. Trois voyageurs venus après nous, firent de même ; c'étaient, je l'appris plus tard, des agens envoyés par Urbina pour propager la révolution, et hâter les pronunciamentos. Les arrieros s'arrangèrent dans les interstices vacants.

L'Indienne vint occuper toute seule la moustiquaire attendant à mon réduit.

— Et votre mari ? lui demandais-je.

— Il est obligé d'aller coucher dans les bois, car on cherche à l'enrôler comme soldat. Pendant le jour il voit de loin arriver les recruteurs, et peut s'échapper dans l'épaisseur des taillis, où personne n'oserait le suivre par crainte des serpents ; mais pendant la nuit il serait facilement surpris s'il restait auprès de moi.

— Il doit lui en coûter de s'absenter... » Mon hôtesse parut goûter le compliment. Une longue causerie s'engagea entre nous. Elle revint avec de nouveaux détails sur l'histoire de son frère, devenu la pâture des caïmans ; puis,

passant du sérieux au badin, elle me parla des plaisirs de Guayaquil et des danses : *el amor fino* et *alza que te han visto*, danses qui, hélas ! n'animent pas les lieux isolés.

Pendant qu'elle se lamentait de vivre ainsi clouée à une route où la moitié de l'année se passe sans que l'on voie personne, si ce n'est quelque rare courrier, je sentais de vives démangeaisons aux mains et aux pieds. Une agitation fiévreuse m'obligeait de me retourner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Une soif ardente me desséchait la bouche.

— Oh ! oh ! s'écria l'Indienne en s'interrompant, *la manta blanca* s'acharne après vous.

— Je me sens mordu, et je ne sais ce qui me mord.

Mes ennemis invisibles étaient, comme me l'expliqua ma voisine, de microscopiques moucheron, ou cousins, n'apparaissant qu'en masse, et formant au clair de la lune un vague et vapoureux nuage blanchâtre : de là, leur nom collectif de manteau blanc, *manta blanca*. Ils ont d'étranges caprices : dans un groupe d'individus ils en choisiront un ou deux pour victimes, et laisseront les autres tranquilles. La partie marécageuse de la *tierra caliente* est leur séjour exclusif. Ils attaquent seulement la

nuit et lorsque la lune brille de tout son éclat.

Pendant qu'elle me donnait ces notions curieuses d'histoire naturelle, l'Indienne compatissante s'était levée pour m'apporter un verre d'eau fraîche. Je bus, et mes souffrances se calmèrent. Je ne dirai pas si la conversation avait cessé ou si elle continuait encore, quand d'une voix terrifiée Jose Maria m'appela :

— Señor, señor !

— Qu'y a-t-il ?

— Un *temblor*, un tremblement de terre !

— Vous rêvez !

— Non, monsieur, j'ai senti la maison remuer.

— En ce cas, puisqu'elle est encore debout, vous n'avez plus rien à craindre.

La terre avait-elle tremblé, ou était-ce une illusion de mon guide ?

L'Indienne, rentrée sous sa moustiquaire, fit entendre un éclat de rire. Je m'endormis d'un doux sommeil. La clarté de l'aube matinale me montra sur les mains et sur les pieds les traces de la *manta blanca*, semblables aux taches de la scarlatine. Ces rougeurs, accompagnées d'un léger picotement, ne me quittèrent qu'au bout de huit jours. Leur souvenir reste attaché au nom du Guiabal, l'endroit qu'habite l'Indienne avec son mari noir. Cette femme mo-

queuse ne put s'empêcher de regarder drôlement Jose Maria occupé du départ, et de lui dire :

— Vous avez eu peur cette nuit ?

— Peur ! non !... Mais on ne peut s'empêcher d'être inquiet, quand toute la chambre s'agite comme un berceau d'enfant.

— Allez, allez ! vous n'êtes pas brave, et pour un fils du pays (*hijo del pais*), vous devriez savoir que nos maisons tremblent souvent sans qu'il y ait tremblement de terre.

Au sortir du Guiabal s'ouvre, pour deux ou trois lieues, une gorge torrentielle semée de cailloux et de grosses pierres. Cette partie de la route présente un curieux phénomène météorologique : la pluie y tombe en laverses tous les jours de l'année. Les masures semées çà et là à de longues distances l'une de l'autre, portent le nom général de *Aiza-Agua*, c'est-à-dire : marche dans l'eau. Jamais nom n'a été mieux appliqué. Mes bottes imperméables me furent très-utiles, car nous fûmes obligés de passer à gué, sept ou huit fois, une rivière où nos chevaux barbottaient jusqu'au ventre. Un chanoine qui, par économie, avait loué, pour porter son bagage, un âne au lieu d'un cheval ou d'une mule, se trouva avoir fait un mauvais calcul.

Le chétif animal se perdit, avec son fardeau, à l'un des passages de la rivière. Jose Maria me raconta cet accident arrivé sous ses yeux.

Tout en pataugeant dans l'eau, nous avions beaucoup monté. A Saiba, plantation de sucre où nous fîmes halte, la contrée participe, par son caractère, de la terre chaude et de la terre froide. On est au pied de la *Cuesta de Ancas*, montagne des hanches. C'est une ascension de quatre lieues. Les chevaux s'arrêtent à tout moment d'eux-mêmes pour respirer et arrivent essouffés au village de Camino-Réal. Leur fatigue, néanmoins, ne présente pas les symptômes de la *puna* ou du *sorroche*, espèce de mal de mer de la région montagneuse qui, dans la cordillère du Pérou, de la Bolivie et du Chili, n'épargne ni les hommes ni les animaux, et détermine quelquefois une mort soudaine. Les lieux les plus élevés de l'Équateur sont presque tous exempts de ce fléau. Heureux privilège dont aucun naturaliste n'a pu jusqu'à présent donner une explication satisfaisante.

IV

LE CHIMBORAZO

Camino Real. — *Tierra fría*. — San-Miguel. — Tambos. — Un chapitre du *Voyage sentimental*. — Pruderie des langues modernes. — Misère des campagnes. — Garanda. — Quinquina. — Ce que coûtent l'utile et l'agréable. — Don Diaz de la Pena. — Un admirateur de Florès. — David et Goliath. — Chimborazo. — Sites fameux et hommes illustres. — Arenal. — Force du vent. — Olmedo et son Pégase. — Effets du froid. — Un toast d'Anglais. — Chronique du crime. — Chuquipocyo. — Andes et Alpes. — Mes arrières et leur délicatesse.

Camino Réal sépare la terre chaude — *tierra caliente* — de la terre froide — *tierra fría*. La végétation y change brusquement d'aspect et perd toute apparence tropicale; les maisons, qu'il n'est plus nécessaire de rendre aériennes, afin de les garantir des inondations et des animaux malfaisants, sont assises sur le sol; les habitants se couvrent davantage, car la température est d'une fraîcheur sensible. Depuis la *Cuesta de Ancas*, — montagne des Hanches, — on s'élève graduellement jusqu'au plateau du Chimborazo, et dans les descentes, on ne re-

tombe jamais au niveau de la terre chaude à laquelle on a fait ses adieux.

De Camino Réal, la montée de *la Cuesta de Piscurco* conduit à San-Miguel. Cette ascension, assez douce, se fait sans fatigue.

Nous laissons de côté le village pittoresque de San-Miguel pour aller dormir dans un *tambo* sur la route. Les *tambos* sont, comme les caravansérails d'Asie, des maisons où les voyageurs trouvent un abri et rien de plus ; la nourriture, ils doivent se la procurer ou l'apporter avec leur bagage. Le mot *tambo*, lieu de repos, appartient à l'idiome *quichua* ; c'est à la civilisation des Incas que les Espagnols ont emprunté le mot et la chose.

Une agréable compagne de voyage, riche fermière de San-Miguel, charma, pendant une demi-journée, les longueurs de mon chemin. Trente printemps, un teint basané, et avec cela de beaux yeux, de belles dents et une belle chevelure noire. Elle portait une robe bien repassée en calicot, un crêpe de Chine blanc orné de fleurs brodées et un chapeau de paille, de forme masculine, d'une grande finesse. Elle montait une mule blanche élégamment harnachée, jambe de çà, jambe de là, suivant l'usage des voyageuses dans l'Amérique du sud.

Cette dame, dont la conversation vive et badine m'amusait, s'interrompit tout à coup en me disant :

— Faites-moi le plaisir de tenir ma bête.

— Señorita, y a-t-il quelque chose de dérangé à votre selle ?

— Non, mais j'ai besoin de descendre, car j'ai envie de *meur*.

Et j'eus la reproduction vivante du chapitre intitulé « *la Rose* » dans le voyage sentimental de Sterne.

Ce spectacle, dont je fus témoin involontaire, n'était point une familiarité exceptionnelle comme on pourrait le croire, c'était tout simplement un trait fréquent des habitudes des femmes de la région montagneuse. Une jolie Guayaquillienne, méchante, comme le sont toutes les habitantes de la terre chaude envers leurs sœurs de la terre froide, m'avait d'ailleurs prévenu : — Les *Serranas* (montagnardes), me dit-elle, n'ont pas l'idée de la bienséance ; vous les verrez, sans se gêner le moins du monde... devant vous.

Mon interlocutrice employait hardiment le verbe que je remplace ici par des points, et ne croyait pas, pour sa part, enfreindre les lois de la bienséance.

La langue espagnole, assez prude encore, l'est pourtant beaucoup moins que la langue française ou anglaise. Heureux les Grecs et les Romains ! Ils n'avaient pas de vocabulaires de termes proscrits. Heureux les Orientaux de nos jours ! Ils expriment nettement tous les actes de la vie physique. Une telle liberté indique-t-elle la corruption des mœurs ? Je croirais plutôt le contraire. Plus l'imagination est chaste, et moins elle s'émeut de la crudité des paroles.

Si une mode, en désaccord avec les convenances établies ailleurs, prédomine chez le beau sexe de la Sierra, il faut l'attribuer à l'influence du climat, influence qui a beaucoup d'analogie avec celle des eaux de Vichy.

De San-Miguel à Guaranda, montées et descentes, descentes et montées. Une campagne admirable de fertilité s'étend à perte de vue. Le Chimborazo se dresse magnifiquement devant vous comme un gigantesque cône de neige. Ça et là, des hameaux et des huttes isolés qu'attristent la misère et le dénuement. D'où vient une telle pauvreté au milieu d'une abondante culture ? Faut-il s'en prendre au caractère des *cholos* (Indiens ou métis), dont se compose la classe des travailleurs, ou au système administratif encore trop asservi aux traditions colo-

niales ? Sans doute, les habitants ne sont pas exempts de reproches : héritiers de la paresse de leurs ancêtres de race rouge, ils se montrent on ne peut plus insouciant à l'endroit des commodités de la vie. Mais, le tort en est principalement au gouvernement du pays, qui maintient les cultivateurs du sol dans la dégradation, les astreint à un chétif salaire et les accable d'impôts et de corvées. Libéral par la forme, ce gouvernement est oppressif par le fond. L'Amérique du Sud a fait sa révolution politique, mais elle attend encore sa révolution sociale. Je le dis à propos du Chili ; je le dis à propos du Pérou ; je le dis surtout à propos de l'Équateur. Mais, sous ce nom de révolution sociale, je n'entends pas introniser ce qu'on appelle socialisme ; mon vœu se borne à l'élévation des classes laborieuses au moyen des écoles, comme dans les États-Unis, à leur affranchissement de l'arbitraire qui pèse sur elles, et à leur participation complète aux bienfaits d'une législation uniforme et égalitaire.

Guaranda, couchée au pied du Chimborazo, est une petite ville de trois mille âmes. Bâtie d'une manière régulière, elle n'a, du reste, rien de remarquable.

Une lettre de recommandation de mes amis,

les frères Gutierrez, me valut un accueil cordial de la part de leur compatriote argentin, don Diaz de la Peña, lequel s'est fixé à Guaranda pour recueillir la *cascarilla* (le quinquina) des forêts du voisinage. Dans l'Équateur comme en Bolivie, cette écorce pharmaceutique se cache dans les lieux d'accès difficile. Les hommes employés à la chercher sont exposés à mille dangers : tantôt ils périssent sous la dent des serpents ou les griffes des bêtes féroces ; tantôt ils sont écrasés par la chute imprévue des arbres ; tantôt ils succombent de fatigue et de faim, perdus dans un labyrinthe inextricable. Ainsi, la drogue dont on célèbre la vertu salutaire pour les malades, cause la mort d'un grand nombre de créatures humaines, même avant d'être employée par les médecins ! Triste loi de la société ! l'utile, comme l'agréable, ne s'obtiennent, d'ordinaire, qu'au prix de la souffrance ou de la vie de nos semblables !

Don Diaz de la Peña me donna un excellent dîner. Trois sortes de vins rehaussèrent le mérite de sa cuisine : nous bûmes du Champagne, du Bordeaux et du Xérès. Une chambre à coucher, pourvue de tout le confort désirable, me procura un excellent sommeil.

A Guaranda, je congédie mes *arrieros* de Bo-

degas qui avaient achevé leur tâche. Au paiement convenu, j'ajoute un pour-boire [de quatre réaux (2 francs). Cette bagatelle fait épanouir la joie sur le visage de mes Indiens, déjà reconnaissants d'avoir été nourris pendant la route.

Je prends d'autres bêtes pour Quito, à raison de cinq piastres (vingt-cinq francs) par tête. Cette cherté comparative, n'est pas due seulement à la longueur du trajet, mais encore au passage regardé comme très-pénible du Chimborazo.

Le géant des Andes, dès mon entrée à Guaranda, se voila de nuages. Un dicton populaire, prétend, qu'il montre ainsi sa mauvaise humeur toutes les fois qu'un voyageur arrivant de loin se prépare à le gravir. Cette mauvaise humeur se traduit par une pluie fine, presque glaciale, quoique le thermomètre Réaumur fut à 42° au dessus de zéro.

Je quittai la maison hospitalière de don Diaz de la Peña avant cinq heures du matin. Partir de bonne heure, est le seul moyen d'éviter, sur les hauteurs du Chimborazo, le vent redoutable qui souffle journellement après midi.

J'avais un nouveau compagnon qui allait comme moi à Quito. Il s'appelait J. M. Pareja, et appartenait à une des meilleures familles de l'Equateur. Urbina l'avait renvoyé de Guayaquil,

à cause de son *floréanisme* trop expansif, en disant : — Puisqu'il désapprouve si hautement la révolution du 17 juillet, qu'il aille parmi les amis de Florès. — Je n'eus qu'à me féliciter de la société de cet aimable conservateur ; nos divergences politiques charmèrent la monotonie du voyage. Il tâchait de me convertir au parti d'un homme envers lequel son engouement allait jusqu'à l'adoration. Je tâchais de le ramener au culte du progrès. Il connaissait les moindres incidents de la vie de son héros, et se plaisait à me les raconter. Rien dans cette biographie détaillée ne révélait les qualités d'un homme d'État. En revanche, elle présentait des prouesses militaires, et le savoir-faire d'un ambitieux, habile à se créer des partisans.

Pareja vantait surtout l'intrépidité de Florès, et me cita le fait suivant :

— Lorsque Bolivar était occupé à pacifier la province de Pasto, soulevée contre les patriotes, un habitant de cette contrée guerrière proposa un combat singulier aux braves de l'armée libératrice. Personne ne voulait accepter le défi, car le montagnard était d'une vigueur athlétique, d'une taille colossale et d'une adresse reconnue. Florès, servant alors comme subalterne, entra en lice avec la lance et le sabre, para les

coups redoutables de son adversaire et l'étendit mort. Que dites-vous d'un tel exploit ?

— Qu'il pourrait figurer à côté du duel légendaire de David avec Goliath.

— Un tel homme n'est-il pas digne de gouverner le pays ?

— Peut-être, si la bravoure était la vertu essentielle dans le chef d'un État. Mais alors même Florès aurait trouvé beaucoup de rivaux dignes de lui disputer la première place.

— Où ?

— Parmi les tueurs de taureaux !

— Vous estimez bien peu la valeur individuelle ?

— Autant qu'elle vaut, la paie d'un soldat — où celle d'un matador !..

La route qui traverse le Chimborazo, affreuse dans la saison des pluies, est comparativement bonne dans la saison sèche. Nos montures, en gravissant toujours, mirent trois heures à peine à faire six lieues.

L'Arenal est le point culminant de la route qui s'élève sur ce plateau sablonneux à 14,000 pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Le Chimborazo s'élance de là en un seul pic : sa hauteur totale est de 24,420 pieds. Humboldt voulut en atteindre le sommet et parvint à une élévation de 19,300 pieds. La raréfaction de

l'air fit jaillir le sang du nez et des oreilles de l'illustre voyageur. Jamais homme avant lui ne s'était autant rapproché des astres. De toutes les créatures terrestres, le condor seul franchit cette limite. M. Bousingault, dans son ascension du Chimborazo, a distancé Humboldt de quelques pieds, et des aéronautes, en France, ont dépassé 21,000 pieds, c'est-à-dire qu'ils ont atteint au niveau même du pic de la colossale merveille des Andes.

Jusqu'au commencement de notre siècle, le Chimborazo passait pour la montagne la plus élevée du globe. Cette gloire lui a été ravie : on a reconnu que le Sorata, en Bolivie, et l'Aconcagua dans le Chili, avaient deux ou trois mille pieds de plus. Ces deux géants de la Cordillère le cèdent à leur tour en hauteur au Chimulari dans le Thibet, qui, s'il a été bien mesuré, aurait une taille de 28,200 pieds.

Déchu de sa supériorité métrique, le Chimborazo n'en reste pas moins une majestueuse et admirable œuvre de la nature. Sa célébrité est classique. La Condamine et Humboldt ont rendu familier son nom sonore ¹. J'ai toujours

1. Chimborazo est un composé de deux mots de la langue Quichua, autrement dite langue de l'Inca ; *Chimbo*, de l'autre côté de la rivière ; *razu*, grêle, menu.

associé le Chimborazo dans mes rêves de voyage aux cataractes du Nil et à la chute du Niagara. Ces trois localités m'ont procuré, l'une après l'autre, l'orgueilleuse et ineffable jouissance de me trouver en réalité là où l'imagination vagabonde me transportait par anticipation.

Il en est des sites fameux comme des hommes illustres : plus on a désiré les aborder, et plus vif est le plaisir de les rencontrer face à face. On s'élève pour ainsi dire à leur hauteur, en faisant succéder à un vague et lointain respect une appréciation exacte et familière.

C'est sur l'Arenal que sévit principalement aux mois de juillet et d'août le vent dont on m'avait raconté des choses incroyables, et qui pourtant sont d'une exacte vérité. Ce vent enlève les cavaliers de leur selle, ou les précipite avec leurs ânes, leurs mules ou leurs chevaux, à une distance déterminée par l'inclinaison plus ou moins rapide du terrain. On peut s'estimer heureux, si en roulant ainsi comme un brin de paille, on est éloigné des précipices ; on en sera quitte alors pour la peur ou pour quelque membre disloqué. Une aventure de ce genre est arrivée au poète équatorien Olmedo, qui l'a chantée en l'assimilant, suivant les règles de Boileau, à un

voyage aérien sur le dos du rétif Pégase. Un tertre surmonté d'une croix grossière recouvre les restes de victimes nombreuses du soufle impétueux du Chimborazo. Chaque année vient y ajouter de nouveaux cadavres.

Le vent n'est pas l'unique meurtrier du Chimborazo. Le froid y prend sa part des décès. Le thermomètre, à mon passage, indiquait 5° Réaumur au-dessus de zéro. Un poncho en gros drap, un pantalon d'hiver et un masque sur la figure, me garantissaient parfaitement contre une température si différente de la terre chaude, où je venais de subir une chaleur de 30° Réaumur. Comme il ne m'arrivait au visage que de légères bouffées de vent, je me débarrassai bientôt du masque sous lequel il est impossible de respirer à son aise.

Le Chimborazo se montrait très-gracieux envers moi, me dirent les arrieros. Il n'est pas toujours aussi bien disposé. Quand à la bise glaciale qui descend de son cône de neige, s'ajoutent quelques degrés de froid, la roideur envahit les membres du voyageur cheminant à pied ou à cheval, le sommeil l'opprime ; et alors si, au lieu de faire un effort énergique pour atteindre une région plus tempérée, il s'arrête et se repose, c'en est fait de lui.

Céder à l'attrait de l'ivresse, dans le but de combattre les atteintes du froid, détermine aussi des accidents funestes. Un Anglais ne put s'empêcher de porter un toast au Chimborazo, et avala une demi bouteille d'eau-de-vie. Sa mort fut instantanée, et ses dépouilles mortelles enrichissent le charnier de l'Arenal. Les Indiens se tuent de la même façon par l'abus de la *chicha*, espèce de cidre ou de kvas (4) qui, pris à forte dose, produit des effets alcooliques.

Le crime occupe aussi sa place dans la chronique funèbre du Chimborazo. Un commis anglais d'une maison de commerce de Lima, ayant voulu visiter la fameuse montagne de l'Équateur, entreprit le voyage sans domestique. Ses muletiers s'entendirent entre eux, l'emmenèrent hors des sentiers frayés, et l'assassinèrent à coups de couteau. Une cinquantaine de piastres que l'insulaire avait laissé voir inspira le meurtre à cette engeance indienne, bonne par timidité, mais cruelle par instinct. La justice, en cette occasion, déploya une activité qui ne lui est pas coutumière. Les malfaiteurs furent découverts, jugés et fusillés à Guaranda, dont ils étaient originaires. Les négociants de Guayaquil

4 La *chicha* des sud-Américains se fait avec du maïs fermenté; le *kvas* des Russes avec du seigle également fermenté.

avaient réclamé auprès du gouvernement cet exemple de répression sévère. Depuis l'événement, déjà vieux de plusieurs années, le Chimborazo n'a plus été le théâtre d'aucun crime du même genre.

L'Arenal, comme l'indique son nom, est un plateau de sable aride et désolé à l'égal des solitudes de l'Arabie-Pétrée. On y voit croître seulement des touffes d'herbe et quelques fleurs rares et chétives semblables à celles que je me rappelle avoir remarquées en Finlande et aux environs de Saint-Petersbourg.

Une descente de cinq lieues à travers des savanes, où paissaient des vaches et des brebis, nous amena au *tambo* de Chuquipocyo. C'est le premier endroit habité qu'on rencontre sur un espace de onze lieues en venant de Guaranda. De ce côté de l'Arenal le vent n'est plus à craindre. Nous eûmes, en revanche, une petite grêle qui se changea ensuite en pluie fine qu'on appelle *garua* dans le Pérou, et que les Anglais connaissent sous le nom de *drizzle*.

Les vues du Chimborazo sont grandioses, mais elles n'ont ni la variété ni la suave harmonie des paysages de la Suisse. Plus sublimes que les Alpes par leur ensemble, les Andes manquent de ces détails curieux et charmants dont

la nature a été si prodigue envers le vieux continent. Le Chimborazo présente un grand nombre de torrents qui jaillissent de ses cimes ; aucun ne réussit à prendre la forme séduisante d'une cascade. Pas de lacs non plus ; ce serait en profaner le nom que de l'appliquer à de mornes étangs.

N'ayant pris qu'une tasse de café en partant de Guaranda, nous mourions littéralement de faim. La halte à Chuquipocyo fut donc on ne peut plus opportune. Une poule, des œufs et du chocolat nous redonnèrent de la vigueur pour remonter en selle, et nos montures, également restaurées par l'alfalfa, se remirent en marche d'un pas accéléré. Le bagage resta derrière nous, mais les arrieros, connus de mon guide, nous inspiraient de la confiance. Il eut été ennuyeux de voyager au pas des bêtes de charge, qui font à peine une lieue à l'heure. Je les laissai toujours me devancer ou me suivre, chevauchant à ma guise avec quelque compagnon de rencontre et mon écuyer mulâtre. Celui-ci eut seul à se repentir de cette méthode : il apportait de Guayaquil une provision de poissons qu'il comptait vendre avec profit à Quito. Ce comestible tenta l'appétit des arrieros. Ils déclouèrent les planches de la caisse, d'où sortait l'odeur

de la marée, en mangèrent une partie, bourrèrent d'herbes sèches les interstices vides, et remirent le tout en si bon ordre que rien, en route, n'aurait pu faire soupçonner le larcin. Je ne sais à quels accès se serait portée la colère de Jose Maria, quand il découvrit, à notre arrivée dans Quito, les brèches faites à son poisson. Heureusement pour les arrieros, ils avaient déjà repris le chemin de Guaranda. Cela me fit plaisir, car, après tout, je sus gré à ces braves gens d'avoir respecté une foule d'objets en leur pouvoir, qu'ils auraient pu s'approprier, et de s'être montré seulement tant soit peu gourmands.

V

LA SIERRA DE L'ÉQUATEUR

L'ascension du Chimborazo. — Mocha. — Cimes des Andes. — Ambato. — Alarme des autorités. — Une revue de miliciens. — L'intrépide colonel Cuchibamba. — Le molle et sa curieuse propriété. — Jose Maria perdu et retrouvé. — Histoire d'un prêtre assassiné. — Chacon et Victorino. — Considérations sur le brigandage. — Métamorphose du diable en taureau. — La queue des libres penseurs. — Latacunga. — Cotopaxi. — Dona Vicenta. — Une tertulia. — Siméon Rodriguez. — Jeunesse de Bolivar. — Encore la queue. — Les proverbes de dona Vicenta. — Région des bandits. — Meurtre récent. — Impuissance de la justice. — Rencontre imprévue. — Utilité des petits mensonges. — Ignorance de la Géographie. — Aspect de Quito.

Le lecteur qui m'accompagne dans mon itinéraire à travers les Andes équinoxiales, sera peut-être désappointé de n'avoir pas gravi le sommet du Chimborazo. Ce haut fait ne lui aurait été d'aucune utilité. Qu'aurais-je pu ajouter aux savantes observations de Humboldt et de Bousingault ? Le drame social et les scènes de la vie domestique, sont l'unique objet de mes études. A d'autres la gloire de surprendre

les secrets de la création, à d'autres l'orgueil de planer avec les aigles et les condors, dans l'atmosphère élevée qui exclut l'existence collective ou isolée des hommes !

Entre Chuquipocyo et Mocha, nouveau désert de trois lieues. De ce dernier village, d'une misérable apparence, on voit se dessiner en lignes vigoureuses, quatre cimes des Andes, le Chimborazo, le Cotopaxi, le Tunguragua et — (je ne puis déchiffrer le nom de la quatrième cime effacé sur mon journal).

Le froid de Mocha est proverbial dans l'Equateur. La chétive cabane, où s'arrêtent les voyageurs, nous aurait mal abrités. Je proposai à Pareja, malgré la nuit tombante, d'aller à cinq lieues plus loin chercher un meilleur gîte. Mon camarade y consentit, et Jose Maria, à qui cette résolution ne plut point, se vit obligé de nous suivre. Quant aux bagages, ils restèrent à Mocha avec les arrieros. La providence, ou la fortune devait se charger de nous procurer quelque chose en forme de lit, à la place de nos matelas.

Onze heures sonnaient, lorsque nous fîmes notre entrée à Ambato, jolie ville, surtout au clair de lune. Le silence le plus profond régnait dans les rues ; on n'y voyait âme qui vive ; au-

cune lumière ne perçait à travers les fenêtres ou les portes, tout annonçait le sommeil des habitants. Jose Maria connaissait à peu près le quartier où vivait un vieux espagnol, auquel j'étais recommandé ; — mais il ne se rappelait point la maison. Nous frappons à tout hasard, point de réponse. Nous allons à une autre porte, même résultat. Faudrait-il donc coucher en plein air, et le mieux serait-il toujours l'ennemi du bien, même quand ce bien est un mal ? Au milieu de cette perplexité, Pareja, inspiré sans doute par la déesse de la sagesse, prend la parole et dit :

— Nous avons une ressource ; allons réclamer l'hospitalité chez le commandant militaire de la ville. Je le connais personnellement.

L'avis était des meilleurs. Le colonel Villagomez, à la vigilance duquel les conservateurs de Quito avaient confié la cité d'Ambato, s'était éveillé au bruit de notre cavalcade. Cette entrée, à une heure indue, lui parut suspecte. Se rhabiller en toute hâte, envoyer chercher le chef politique, le chef de la justice, et les autres fonctionnaires importants, tout cela avait été aussitôt conçu qu'exécuté par le gardien de la sûreté publique. Au moment où nous commençons à longer sa maison, il ouvrit avec fracas

une fenêtre, et nous cria d'une voix impérative :

— Qui êtes-vous, caballeros ?

— Je suis Pareja que vous connaissez ainsi que sa famille. Urbina m'a exilé de Guayaquil. Monsieur est un voyageur d'Europe.

— Ah ! ah ! c'est vous, amigo, je suis enchanté de vous revoir. Quelle nouveauté ? Que méditent les révolutionnaires ? Leurs troupes sont-elles en marche ? etc., etc., etc.

Pareja répondait de son mieux à cette litanie de questions. S'intéressant vivement à l'état politique du pays, le colonel avait oublié qu'il était à la fenêtre, et nous dans la rue. Il s'en aperçut après un interrogatoire de dix minutes.

— Vous arrivez de Guaranda ? Dix-neuf lieues en une journée ! bien marché ! Vous devez sentir le besoin de vous reposer. Entrez donc. J'ai deux lits à vous offrir.

Après cette invitation, il vint lui-même nous ouvrir la porte cochère, et nous introduisit dans sa chambre à coucher, transformée bientôt en salon de réception. Les grands personnages d'Ambato, ne tardèrent pas à arriver, et il s'établit entre eux un concert d'invectives contre la révolution de Guayaquil. Pareja, en floréaniste dévoué, versait de l'huile sur le feu. Il disait

que le mouvement manquait de consistance, que le désordre était au comble, et que Florès viendrait remettre les anarchistes à la raison.

On servit du café et de l'eau-de-vie. Une heure, deux heures se passèrent. L'impitoyable Villagomez et sa société ne songeaient nullement à nous laisser reposer, nos récits les intéressaient trop. Enfin, tombant de fatigue, je demandai la permission de me retirer; le colonel se leva et me montra la pièce voisine où je devais coucher seul sur un bon lit; il se réserva Pareja pour sa chambre à lui, et quoique mon compagnon de route n'eût plus la force ni de parler ni d'écouter, son bienveillant bourreau continua ses réflexions politiques longtemps après que tous les visiteurs se furent retirés. A travers ma somnolence, j'entendis un confus babillage d'une part et des monosyllabes entrecoupées de bâillements de l'autre.

Notre hôte m'avait invité la veille à une revue de la milice qu'il devait inspecter à sept heures du matin. Il m'appela; pour toute réponse, je me mis à ronfler, et il me laissa tranquille. Moins heureux que moi, Pareja ne put échapper à la parade militaire. A son retour, il me raconta qu'il avait vu vingt-cinq ou trente individus, les uns nu-pieds, les autres à peine chaussés; noirs,

Indiens et blancs. Leurs exercices, sans ensemble et sans précision, dénotaient une instruction plus qu'élémentaire ; mais le colonel n'en vantait pas moins la bonne tenue de ses élèves. — Avec de semblables gaillards, disait-il, j'attaquerai Urbina à la tête de toute son armée de rouges. — Et pour preuve de ce qu'il avançait, il demandait aux miliciens : — Pour qui êtes-vous prêts à mourir ? — Pour notre colonel, l'intrépide Villagomez, répliquait en chœur la bande bariolée et déguenillée.

Cet intrépide Villagomez, âgé de cinquante-cinq à soixante ans, était le type parfait du guerrier vantard et fanfaron, comme l'a peint Plaute dans ses comédies et comme l'a immortalisé Cervantes dans son roman. Le don-quichotisme est de toutes les dates et de toutes les nations, mais il fleurit surtout chez la race espagnole.

Ambato est une ville propre et coquette : des ruisseaux limpides arrosent ses rues régulières qui aboutissent à une place spacieuse. A l'horizon se projettent de vertes collines ; la campagne est riante et accidentée de tous côtés. La population, qu'on évalue à dix mille âmes, respire un air de bien-être. Le climat d'Ambato a la réputation d'être excessivement sain : d'une frai-

cheur agréable et uniforme, il réalise un printemps perpétuel.

Adieu Villagomez, brave paladin de l'Équateur ! — Et en route !

Tantôt nous plongeons dans des ravines, tantôt nous débouchons sur des plaines ; de loin en loin des cabanes ; puis voici Cuchibambas. Les femmes de ce chétif hameau d'Indiens pur sang assourdissent les voyageurs avec le cri : *chicha* ! Cette boisson est la principale industrie des habitants ; je la crois indigeste, mais son goût acidulé calme à l'instant la soif la plus ardente.

Au sortir d'une *quebrada*, ravine, nous nous apercevons, mon compagnon et moi, que Jose Maria n'est plus derrière nous.

— Que peut-il lui être arrivé ? demanda Pareja.

— *Quien sabe*, qui sait ? répondis-je, attendons-le à l'ombre de ce *molle*.

Le *molle*, prononcez : molié, est un arbre précieux de la terre froide. Ses branches chargées de feuilles, forment un dôme magnifique sous lequel une demi-douzaine de cavaliers trouvent un excellent abri contre le soleil ou la pluie. Cet arbre a de plus une rare propriété ; aucun insecte ne l'approche, aucune sorte de vermine ne le souille. Sa nature balsamique explique un tel privilège : la résine qui sort sans

cesse de l'écorce exhale une odeur, inoffensive pour l'homme, les quadrupèdes et les oiseaux, mais insupportable, et peut-être mortelle aux espèces inférieures et délicates de l'histoire naturelle.

Nous eûmes le temps de faire ces observations, car nous restâmes vingt minutes au moins à l'ombre du majestueux végétal. L'inquiétude s'empara ensuite de nous. J'allais retourner en arrière, lorsque Jose Maria apparut arrivant au galop. Une pâleur blafarde décolorait son tein de mulâtre.

— Qu'y-a-t-il ? pourquoi ce retard ? — lui criions-nous.

— C'est qu'on m'a demandé l'aumône, nous répondit-il d'une voix qui trahissait encore la terreur. « Un *cholo* vigoureux, probablement un soldat déserteur, sorti à l'improviste d'un taillis, est sauté à la bride de mon cheval, et en l'arrêtant m'a dit d'un ton sinistre : — *Muero de hambre*, je meurs de faim. Je lui ai donné deux réaux ; je n'avais rien de plus dans mes poches, et il m'a fallu du temps pour trouver cette monnaie qui s'était égarée au fond d'une couture.

— Voilà une aumône que vous n'avez certainement point faite par charité... Vous avez eu peur, avouez-le.

— Peur ! señor, — reprit Jose Maria piqué au vif, — avoir peur d'un simple vagabond, moi, que de vrais bandits n'ont jamais effrayé. Savez-vous que je me suis rencontré face à face avec Chacon, et je n'ai pas tremblé !

— Ce Chacon était donc bien redoutable ?

— Le plus redoutable de tous les bandits du monde. Il naquit de parents de race blanche à Latacunga où l'on s'entretient toujours de ses exploits. Seul et à pied, avec une longue lance pour toute arme, il mettait en fuite quatre ou cinq cavaliers pourvus de pistolets et d'escopettes. Vous rappelez-vous, monsieur, un tambo entre Mocha et Ambato ?

— Une maison isolée où vous me dites qu'il ne faisait pas bon de s'arrêter, parce que les chevaux manqueraient d'herbe ?

— Justement ; Chacon, a rendu l'endroit mémorable. Un prêtre, fort riche, mais, chevauchant sans domestique, afin de s'épargner la dépense d'un second cheval, vint un soir dans ce tambo. Il avait l'intention d'y coucher, et demanda à souper. On lui servit un *locro*¹. Au même moment se présenta un voyageur élégamment vêtu. De l'air le plus courtois, il demanda au prêtre

1. Plat national de l'Equateur. C'est une soupe de pommes de terre qui rappelle, moins les écrevisses, le *chupe* du Pérou.

la permission de s'attabler vis-à-vis de lui et de partager la dépense du repas, ou de la payer tout entière. Cette dernière proposition alla droit au cœur de l'avare qui prit l'inconnu pour un homme de distinction. Dans une conversation bientôt amicale, il lui dit son nom.

— Comment ! s'écria l'autre, en jouant l'étonnement, vous seriez le révérend R... Ah ! illusterrissime padre, quel heureux hasard de vous avoir rencontré ! Je sais de bonne source que le mécréant Chacon s'est promis de vous attaquer sur la route. Il croit que votre valise est pleine d'onces d'or, inutiles, suivant lui, à un ministre de l'autel. — Certainement, mon fils, les onces me seraient inutiles. Aussi, ma valise n'en renferme-t-elle aucune ; elle contient seulement des chapelets et des reliques. Je porte sur moi quelques réaux pour les frais du chemin, car on n'a pas toujours l'avantage de rencontrer un voyageur aussi aimable que vous. — Vous dites vrai, je le jurerais, mais allez donc convaincre un bandit ! Il croit avoir flairé de l'or, et, après vous avoir tué, sa déception n'arriverait-elle pas trop tard pour vous ? — Comment ! il porterait la main sur un prêtre ? — Il en est capable. Sa conscience lui permettrait de massacrer un couvent de moines, et de violer une congrégation de religieuses.

— Il a donc fait pacte avec Satan ? — On le dirait : il échappe à toutes les recherches, dépiste toutes les poursuites ; le croit-on errant dans quelque endroit, c'est à dix lieues plus loin qu'il apparaîtra. On le suppose en ce moment à Latacunga, eh bien ! il est peut-être tout près de nous... Ce tambo est isolé... Appelez-moi poltron si vous voulez, mais je n'y reposerais pas tranquille. — Le prêtre, que la peur avait gagné peu à peu, laissa éclater en s'écriant : « Que faire, Maria santissima ? » — Prenez conseil de votre sagesse et des inspirations du ciel. Quant à moi, je payerai le souper, si vous voulez bien le permettre, et je partirai pour Ambato. Endormi, on pourrait me surprendre ; éveillé, je ne crains personne, armé comme je le suis de deux bons pistolets. — Mais le soleil est couché ! — Qu'importe ? Deux petites lieues, c'est bientôt fait. — Eh bien, caballero, je me mets sous votre protection, et je vous accompagne à Ambato. — Je serai trop heureux de vous escorter et de vous défendre, au besoin, mon révérend père. — Le lendemain, à un quart d'heure du tambo, on découvrit, au fond d'une ravine, un cadavre revêtu d'une soutane. Personne ne douta que le meurtrier ne fût Chacon lui-même déguisé en cavalier élégant pour cette

occasion, et montant un cheval, contre ses habitudes. Le maître du tambo m'a assuré qu'il avait reconnu le bandit ; mais la peur, d'une part, l'avait empêché de communiquer ses soupçons au malheureux prêtre, et, d'autre part, il se souciait peu d'héberger un ladre qui marchandait le prix de l'herbe, et voulait faire circuler ses messes en guise de réaux.

— Le vaillant (valiente) Chacon, continua mon écuyer, s'est présenté une fois à mes yeux. J'étais porteur de dépêches pour M. le comte de Montholon, et je traversais seul une vaste savane auprès de Latacunga. Un homme superbe, la lance en main, se dressa à l'improviste devant moi. Il dépendait de lui d'arrêter par la bride mon cheval éreinté. Il se contenta de me saluer et de me souhaiter un heureux voyage. Je payai sa politesse d'un remerciement cordial.

— Comment sûtes-vous que c'était Chacon, demandai-je ?

— D'après son signalement d'abord, et ensuite deux voyageurs furent dévalisés le soir même dans ce même lieu.

— Et qu'est devenu ce *valiente* ?

— Il y a un an environ, il eut le malheur de se laisser entraîner dans un cabaret par de faux amis. On l'arrêta dormant. Envoyé devant la

justice, il fut accusé de dix-huit meurtres et de vols sans nombre. Néanmoins, quelques personnes influentes s'intéressèrent à lui, et parvinrent à faire commuer la peine de mort en déportation aux îles Gallapagos. Il vient de s'échapper, dit-on, et compte reprendre la campagne. S'il en est ainsi, il faut craindre qu'il ne s'associe le nègre Victorino, un autre *valiente*, actuellement en exercice. A eux deux, ils obligeraient les voyageurs de se réunir par vingtaine au moins dans le voisinage de Tiopullo, village mal famé où nous passerons demain.

— Une si grande troupe contre deux bandits?

— Ce n'est pas trop. J'ai vu dernièrement cinq voyageurs rebrousser chemin, sur le bruit que Victorino seul était près de Tiopullo. Ils attendirent d'autres compagnons, et, bien qu'au nombre de dix, ils ne se sentaient pas trop rassurés.

La peur que Jose Maria avait des voleurs de grand chemin ne l'empêchait pas de respecter leur profession. Il admirait la vie illégale des Chacon et des Victorino. Si l'on scrute bien ce sentiment, qui dans les pays espagnols ou italiens, voit l'héroïsme dans le pillage et le meurtre, on reconnaîtra, que c'est le même sentiment qui, dans d'autres pays plus avancés,

encense encore la guerre et la tyrannie. Les instincts féroces de l'état sauvage vivent au sein de notre civilisation ; la force brutale nous impose, le brigandage est toujours adoré sur une grande ou sur une petite échelle. Affreux préjugé ! C'est par lui que l'humanité retombe sans cesse dans les aberrations d'un triste et sanglant passé. C'est par lui que s'établit la lutte entre une faible minorité de penseurs désireux d'arracher le monde au crime, et les masses récalcitrantes à l'appel de leurs guides intellectuels.

Jose Maria estimait d'autant plus la carrière des bandits, qu'il se sentait incapable de l'embrasser, faute de courage. Mais il s'efforçait de me prouver l'existence de cette qualité dans sa personne. Je m'amusais à le contredire.

— Si vous êtes courageux, pourquoi hier, sur les dix heures du soir, avez-vous hésité à passer près d'un taureau ?

— Je vous le dirai, señor. Le taureau, en qualité de taureau, ne m'effrayait pas, quoique cet animal puisse, d'un coup de cornes, tuer un cheval ou un homme. Cela s'est vu, mais ce taureau était noir...

— Noir ou blanc, qu'importe !

— Comment, señor, vous ignorez donc que

le diable prend la nuit la forme d'un taureau noir, et jamais celle d'un taureau blanc ?

— Ah ! ah ! ah ! vous aviez peur du diable ?

— On peut avoir peur du diable, et ne pas être un lâche pour cela. Il est dangereux d'en rire, excusez ma liberté.

— Qu'en advient-il ? demandais-je d'un air sérieux.

— Il en advient que le diable offensé, punit les incrédules en leur faisant pousser une queue fort gênante pour s'asseoir, et fort difficile à cacher. Vous savez sans doute que les hérétiques, les juifs, et les franc-maçons ont de ces queues.

— Qui vous l'a dit ?

— Un curé, renommé pour sa science, me l'a assuré positivement, et c'est l'opinion générale du pays. Cette queue ne saurait être coupée avec un instrument tranchant. La réconciliation avec l'Église peut seule la faire disparaître.

Je me plaisais de la sorte, à laisser causer mon mulâtre. Il m'initiait aux histoires de la grande route, et aux superstitions locales. De telles conversations sont instructives : elles révèlent les idées du pays ; elles marquent le degré de l'éducation populaire ; elles permettent de sonder l'ignorance accumulée par des siècles

de mauvais gouvernement et de fanatisme stupide.

La ville de Latacunga, moins pittoresque , moins riante, moins coquette que celle d'Ambato, s'étend dans le voisinage du Cotopaxi. Toutes ses maisons sont construites avec la lave de ce géant des volcans, dont le cratère est presque toujours enflammé. L'élévation du Cotopaxi est de 18,880 pieds ; son sommet est réputé inaccessible ; sa forme est celle d'un tube pyramidal. Ce soupirail des enfers produit, malgré sa hauteur, moins d'effet que l'Etna ou le Vésuve. Latacunga n'a pas les beaux accessoires de Catane ou de Naples.

Deux systèmes d'architecture mettent autant que possible les habitations à l'épreuve des tremblements de terre ; bâtir légèrement en bois et en joncs, comme à Guayaquil, ou donner aux murs en pierre cinq à six pieds d'épaisseur, comme à Latacunga. Dans le premier cas, les maisons suivent les oscillations du sol ; dans le second, elles résistent aux secousses souterraines. Mais la fable du chêne et du roseau trouve ici son application. On a vu Guayaquil résister à des tremblements de terre qui ont abîmé Latacunga.

Les éruptions du Cotopaxi accompagnent, ou

précèdent les tremblements de terre ; les habitants de Latacunga vivent dans l'effroi perpétuel de ce double fléau. Notre siècle n'a pas encore été marqué d'un désastre comparable à celui de 1797. A cette époque l'Équateur eut à déplorer la perte soudaine de 40,000 de ses habitants.

Pareja m'avait promis une hospitalité cordiale chez une charmante dame de Latacunga. La maison où il me mena, propre et jolie, me prévint en faveur de l'hôtesse. Lorsque doña Vicenta Garzon de Alvarez se présenta elle-même, je la trouvai digne des éloges de mon compagnon. Elle jeta un cri de joie à la vue de Pareja, et l'embrassa de bon cœur. Puis, sans attendre la cérémonie de la présentation, elle se précipita dans mes bras, en me serrant et me frappant le dos de deux ou trois petits coups de sa main, suivant la mode de la Sierra. Je lui rendis cette familiarité avec empressement ; je fus même peut-être plus expansif qu'elle, car sa manière de recevoir m'avait mis tout à fait à l'aise. Avec une jeunesse, en pleine maturité, elle était ravissante ; ses traits réguliers, son doux sourire, et ses yeux expressifs me portèrent à lui déclarer, dès le début de notre conversation, qu'elle était la déesse des montagnes. Depuis Ève, on

sait que les femmes ont toujours aimé les vérités flatteuses, ou les mensonges flatteurs. Mon compliment me valut de la part de doña Vicenta l'assurance que je lui plaisais beaucoup, et que je lui ferais plaisir en demeurant chez elle le plus longtemps possible.

Le mari de la dame ne tarda pas à arriver. Il me fit aussi de son côté toutes sortes d'offres de service. En moins d'une heure il me sembla avoir connu ce couple aimable depuis des années, et je me considérai complètement *at home*, comme disent les Anglais. J'aimais mes hôtes, et je sentais qu'ils m'aimaient. Ces sympathies soudaines sont les plus doux fruits des voyages. Leur souvenir réjouit et réchauffe le cœur.

Le colonel Carreon, gouverneur de Latacunga pour le gouvernement conservateur de Quito, vint rendre visite à doña Vicenta, et m'invita à passer la soirée chez lui. J'y trouvai toutes les notabilités de la ville. La fille du gouverneur nous joua des danses sur le clavecin.

La Sierra se laisse entraîner par la révolution instrumentale qui s'opère, à mon grand regret, dans l'Amérique espagnole comme en Espagne. La guitare andalouse, aux libres allures, est délaissée chaque jour davantage là même où les

pianos doivent être apportés à dos de mulet. Singulier empire de la mode ! Avant un demi siècle, Séville aura peut-être proscrit l'instrument sur lequel Almaviva exprimait sa passion à Rosine. La sérénade du barbier paraîtra alors d'une vétusté légendaire.

Je fis la connaissance, chez le colonel Carreon, de Simon Rodriguez, le camarade, l'ami, et le guide de Bolivar, dans sa jeunesse. Agé de quatre-vingt-deux ans (1851), il avait gardé toute la vigueur d'une intelligence d'élite. J'interrogeai ses souvenirs sur les premières années du plus grand homme de l'Amérique. Quelques détails recueillis ainsi me paraissent dignes d'être conservés. Pour corroborer ces témoignages, je me servirai des *Mémoires sur la vie de Bolivar*, publiés par le général Mosquera, autre compagnon du libérateur ¹.

Simon Bolivar naquit à Caracas en 1783, d'une famille noble et riche, établie aux colonies depuis le xvi^e siècle. Élevé d'abord dans la maison paternelle, il fut à l'âge de quatorze ans envoyé en Espagne pour y achever ses études.

1. *Memorias sobre la vida del libertador Simon Bolivar*. New-York, 1854. Le général Mosquera charma les loisirs de son exil aux Etats-Unis par la publication de cette œuvre précieuse pour l'histoire de l'Amérique du Sud.

Avant de quitter sa terre natale, des créoles l'admirent, malgré son extrême jeunesse, dans une conspiration contre la métropole. Arrêté, il montra une discrétion et une fermeté qui déconcertèrent ses juges, et le sauvèrent des rigueurs du gouvernement.

A Madrid, ses relations de famille le firent admettre dans l'intimité de la cour. Il participait aux amusements du prince Ferdinand des Asturies. Un jour qu'il jouait au volant avec cet héritier présomptif d'une puissante monarchie, il le frappa, par mégarde, au front de son projectile emplumé. L'enfant royal laissa éclater sa mauvaise humeur, et se retira dans un coin pour boudier. Mais la reine-mère l'obligea, malgré sa mauvaise humeur, à reprendre la partie. « Le libérateur en merappelant cette anecdote, dit le général Mosquera, ajouta d'un air de satisfaction : Qui eût pu dire à Ferdinand que cet accident présageait que je lui arracherais un jour le plus précieux joyau de sa couronne ? »

Comme tous les hommes, dont l'influence a été grande sur les destinées du genre humain, Bolivar croyait ou affectait de croire aux présages. Napoléon I^{er} s'est aussi montré quelquefois superstitieux. Certaines prédictions ont encouragé, dit-on, l'héritier de son nom et de sa

fortune, à poursuivre des projets dont l'accomplissement paraissait impossible, d'après la logique des événements. Ainsi les hommes privilégiés par le sort, savent retremper leur force même dans une faiblesse !

Dégoûté des plaisirs frivoles de la cour, Bolivar devint amoureux et se maria, à l'âge de dix-huit ans, avec une jeune Espagnole. Une fièvre soudaine lui enleva, au bout de quelques mois, l'objet de ses chastes affections.

Il voyagea pour se distraire. Revenu en France, qu'il avait déjà visitée en 1801, au moment de la proclamation de l'empire, il s'affligea de voir le général de la République se revêtir de la pourpre ; et dès ce moment il prit en pitié les hommes, et douta de la liberté.

Ce doute fut heureusement momentané. L'idée de rendre l'Amérique libre s'empara de l'intelligence de Bolivar. Sur ces entrefaites, Humboldt arriva à Paris, de retour d'un long voyage dans les colonies espagnoles. L'opinion de cet observateur profond était importante à connaître. Bolivar, vivant dans les meilleurs termes avec l'illustre savant, lui demanda un jour ce qu'il pensait de l'affranchissement des colonies, et quels étaient les moyens de le réaliser. Humboldt répondit que l'Amérique du Sud

semblait mûre pour la liberté ; mais qu'il ne voyait pas un homme capable d'une glorieuse initiative. C'était vrai, car personne n'avait encore révélé un génie au niveau d'une semblable entreprise. « Bolivar, ajoute son biographe, ne perdit pas confiance, et resta persuadé que la révolution produirait des fils dignes d'elle. »

Simon Rodriguez habitait l'Europe depuis plusieurs années, lorsqu'il rencontra à Paris Simon Bolivar, et lui donna des leçons de français. Ces deux âmes, également imbuës de l'amour de l'humanité, se comprirent au premier abord, et rien ne devait briser leur forte amitié. Plus âgé de quatorze ans, Rodriguez devint le mentor de Bolivar. Il le consolait aux heures de découragement, nourrissait en lui la passion de la liberté, et transvasait dans son intelligence ces nobles doctrines du dix-huitième siècle, qui relèvent l'homme de sa déchéance supposée. Le philosophe savait au besoin se changer en médecin. Il vit avec anxiété décroître les forces physiques de son élève, et lui prescrivit comme remède l'exercice à pied. Tous les deux se mirent en route et visitèrent la Suisse, le sac sur le dos comme deux modestes pèlerins. La recette était des meilleures : Bolivar, faible et chétif,

rétablit sa santé ; les Alpes lui donnèrent la force de supporter plus tard ses pénibles campagnes dans les Andes. Sans cette cure opportune, le héros aurait manqué sa destinée ; il n'aurait pu tenir le serment qu'il fit en présence de son compagnon, de délivrer le Nouveau-Monde du joug de l'Espagne.

Cette scène dramatique, M. Mosquera la place à Rome sur le Mont-Sacré. Mais, d'après Rodriguez, elle s'est passée en Suisse, là où la tradition marque le serment également patriotique de Guillaume Tell. La version du témoin oculaire qui me semble préférable, ne saurait-elle se concilier néanmoins avec celle du biographe ? Plein d'un patriotisme exubérant, Bolivar a bien pu en effet renouveler dans la ville éternelle ce serment fait au milieu des montagnes de la Suisse.

Rodriguez et son disciple vécurent quelque temps ensemble en Italie. Séparés ensuite ils ne cessèrent de s'écrire. A l'apogée de sa puissance, Bolivar continua à confier ses pensées comme autrefois, au compagnon de ses jeunes années. Dans une de ses lettres que m'a montrée Rodriguez, et que je regrette de n'avoir pas copiée tout entière, le libérateur s'écrie : « Oh mon maître ! vous savez que vos convictions sont les miennes. »

Or, l'intéressant vieillard de Latacunga à toujours été l'adepte des opinions les plus hardies de Voltaire, comme les a comprises la révolution française. Il me confirma la concordance des principes du libérateur avec les siens ; ceci donna lieu aux questions et aux réponses suivantes :

— Bolivar a-t-il jamais rêvé l'établissement d'une monarchie comme quelques-uns l'en accusent ?

— Jamais ! s'il eut un moment l'idée de devenir président à vie (*vitalicio*) ce ne fut point par ambition personnelle, mais dans la pensée d'écarter les ambitions qu'il jugeait dangereuses pour la liberté.

— Les croyances de Bolivar étaient-elles catholiques ?

— Nullement ! il abhorrait le fanatisme et la superstition, (et en appuyant sur ces deux mots, Rodriguez leur donnait la même portée que le dix-huitième siècle). La liberté de conscience, il la considérait comme la base de toutes les libertés. Il eut un confesseur, cependant, pour la forme, comme Voltaire en avait un. Agir autrement, l'aurait fait appeler juif ou hérétique. Il déplorait en secret la nécessité politique d'une telle hypocrisie.

Pour ma part, continua Rodriguez, j'ai pro-

fessé franchement mon mépris des prêtres et de leur Eglise. Qu'en est-il résulté ? C'est que, malgré l'amitié sincère du libérateur, je n'ai jamais pu me maintenir longtemps dans aucun emploi public. Il y a entre les dévots une espèce de franc-maçonnerie secrète ; ils n'épargnent pas la calomnie contre leurs adversaires et les minent de toutes les façons. Pour ameuter la populace contre ma personne, ils ont répandu et accrédité le bruit que je possédais une queue, par laquelle Satan viendrait me prendre, le jour de ma mort, et m'emporter aux enfers. Parfois des gamins me poursuivent et me demandent à voir cette queue.

Là-dessus Rodriguez, dont l'imagination était juvénile, décochait une infinité de plaisanteries, qui se ressentaient du Directoire et du Consulat, époque où la liberté du langage n'eut d'égal que le décolleté des parures. Charmante époque après tout ! Oasis entre l'échafaud et la caserne, intermède entre deux drames sanglants, la société d'alors avait hâte de vivre ; le scepticisme, justifié par la veille et le lendemain, la concentrait tout entière dans le présent ; aussi fut-elle pleine d'esprit, d'entrain et de gaité. Epoque frivole si l'on veut ; mais qui avait la conscience de sa frivolité. Elle a déteint sur tous ceux qui

y ont vécu : elle leur a légué son fin sarcasme, son franc laisser-aller, et sa douce tolérance. La conversation de Rodriguez reproduisait ces précieuses qualités, mais le vieillard badin gardait, en outre, ce qu'il aurait pu perdre dans le cercle qu'il avait fréquenté, sa foi dans la liberté et son ferme espoir dans le triomphe de la justice.

Le mouvement des idées contemporaines l'intéressait beaucoup. Il me questionna sur les tendances de 1848, approuva les unes, condamna les autres ; mais reconnut dans toutes la grandeur du but définitif : l'ordre émanant de l'harmonisation universelle des tendances et des intérêts.

Par sa figure bonne et intelligente, Rodriguez me rappelait l'excellent M. Julien de Paris, fondateur de la *Revue Encyclopédique* qui resta fidèle jusqu'à la mort aux dogmes réformateurs de 1789. Il se trouva, sans que j'en fusse surpris, que ces deux hommes s'étaient connus et appréciés. L'un et l'autre portaient au front le reflet d'une brillante auréole. Julien avait approché Robespierre dont il me disait en murmurant d'un accent convaincu : — C'était un parfait honnête homme. — Rodriguez ne cessa d'exercer une influence salubre sur Bolivar qui aimait à le reconnaître. Serait-il téméraire de

supposer que Julien ait transmis sans y songer, quelques fortes pensées de l'énergique conventionnel à Rodriguez, et que celui-ci se les soit assimilées pour les inculquer ensuite au libérateur de l'Amérique du Sud ? Ainsi une parenté inconnue, mystérieuse, mais féconde se serait établie entre deux âmes fortement trempées ; ainsi Robespierre aurait peut-être indirectement développé dans Bolivar cette persévérance inébranlable, à laquelle la moitié d'un continent doit sa régénération. Ce n'est qu'une hypothèse ; mais l'histoire est pleine de ces liens magnétiques dont les fils restent cachés à la postérité et échappent même, la plupart du temps, à la perception des contemporains.

Le gouverneur Carreon voulut absolument nous offrir un déjeuner, qui eut lieu à huit heures du matin. Dans l'Équateur, on se lève à cinq heures et l'on se couche à dix. Les repas et le sommeil suivent un cadran plus conforme aux exigences de la nature que celui des grandes capitales d'Europe. Au moment du départ, doña Vicenta, assise sur les marches de son péristyle, surveillait nos préparatifs, témoignant ses regrets de ne pas nous garder des semaines ou des mois, et laissant en même temps échapper une foule de paroles folâtres. Sa mémoire, comparable à

celle de Sancho Panza, surabondait de proverbes ; elle me jeta celui-ci en guise d'adieu pendant que j'enfourchais ma mule :

Cura, mula y mujer
Si nó te la ha hecho, te la ha de hacer.

Traduction littérale :

Femme, moine ou mulet,
Te jouera mauvais tour, si ce n'est déjà fait

— Au revoir, au revoir ! criais-je à l'affec-
tueuse dame qui m'envoyait des sourires et
des saluts, en portant la main au cœur et aux
lèvres.

Je rêvais à elle, mais le Cotopaxi absorba
bientôt ma pensée. Varier les émotions, passer
des sentiments vifs à la calme contemplation,
tantôt avec les hommes, tantôt avec la nature,
c'est là vivre beaucoup en peu de temps, c'est
là voyager ; existence sans vide et sans ennui,
si l'on trouve, comme dans les régions de l'A-
mérique du sud, l'activité, quand on se repose,
par l'étude des mœurs nouvelles, et le repos,
quand on est actif, par le spectacle de beaux
sites.

Le Cotopaxi, dégagé de nuages, surgit comme
une immense cheminée noire ; d'intervalle à in-

tervalle des taches blanches tignent sa robe de cendre. Les neiges éternelles commencent sous la ligne équinoxiale, à une hauteur de 15,800 pieds ; la chaleur du volcan travaille à les fondre à mesure qu'elles se forment ; un flocon de fumée à peine perceptible sort du tube ; le feu souterrain semble endormi, mais le sommeil du Cotopaxi est celui du lion, son réveil est toujours brusque et imprévu. Rien n'annonce ses redoutables irrutions ; néanmoins, malgré les ravages qu'il fit en 1593, 1745, 1768, 1803 et 1808, on n'a pas à reprocher au vomitoire infernal des Andes l'ensevelissement d'aucune cité. Les antiquaires doivent lui en vouloir, car il ne leur a pas fourni de Pompéïa américaine à remettre au jour et à faire servir de commentaire au règne des Incas. Le Cotopaxi a prodigué jusqu'à présent plus de cendres que de lave.

Le pic majestueux disparut peu à peu sous les accidents de la contrée et nous laissa au sein d'une morne et triste campagne, longue suite de savanes monotones où croupissent de distance en distance quatre hameaux : Mololo, Tiopullo, Machacha et Tambillo.

Les quatre lieues et demie de Tiopullo à Machacha renferment la région favorite des ban-

aits. Une croix couronnant un tertre, sur le chemin même du voyageur, indique, dit-on, la sépulture de deux cents individus assassinés en ce seul endroit. Ce chiffre, donné avec assurance par Jose Maria, est sans doute aussi authentique que celui des onze mille vierges martyres de la légende. Quoi qu'il en soit, Chacon le blanc et Victorino le noir ne pouvaient choisir de théâtre plus propice à leurs exploits. On plonge d'une ravine dans l'autre ; une muraille d'arbres et d'arbrisseaux suit les sinuosités d'un sentier étroit où l'on marche un à un ; l'aspect solitaire, perdu, sinistre de cette localité si mal famée, est fait pour inspirer l'abattement et l'inquiétude.

Florès ne s'est pas soucié, au milieu des loisirs d'un long pouvoir, de garantir la sûreté publique. Cela seul prouve l'incurie administrative de cet ambitieux ; tenant le pays toujours sur le qui vive, il contribue, même absent, au maintien du brigandage. Il préoccupe ses successeurs au point de ne pas leur permettre de songer aux réformes les plus urgentes. Une patrouille de vingt soldats bien montés suffirait pour purger du vol et du meurtre le voisinage de Tiopullo. Les fréquentes guerres civiles avaient empêché de prendre une mesure si simple, et plaçaient, sous ce rapport, la république

de l'Équateur au dessous des États de l'Église et du royaume de Naples, ces deux anomalies de la civilisation européenne. Au moins il y a des carabiniers entre Fondi et Terracina. C'est parmi les habitants de ces bourgs italiens que se recrutent et se renouvellent les bandes des maraudeurs; c'est aussi la population de Tio-pullo et Machacha qui abrite et favorise les *va-lientes* comme Chacon et Victorino.

Non loin du cimetière général du meurtre s'élevaient deux petites croix faites de branches encore fraîches. Elles marquaient la place où reposaient deux courriers récemment assassinés et dépouillés d'une somme de quatre mille piâstres. Un jeune paysan les suivait; il les vit aux prises avec cinq ou six hommes masqués et se hâta de rebrousser chemin. Ceci datait de trois mois. Les recherches de la police promettaient d'être vaines, non pas parce que les coupables se trouvaient hors d'atteinte, mais parce qu'ils étaient connus et qu'ils appartenaient à une famille honorable.

Les frères *** de Latacunga passaient dans l'opinion pour les promoteurs et les exécuteurs du crime. Leurs antécédents autorisaient cette inculpation. L'un avait commis un rapt sur sa propre sœur, l'autre avait volé un ami à l'aide

d'une fausse clef. On me les montra : jeunes gens élégamment vêtus, ils se promenaient la tête haute accusant par leur assurance l'inertie de la justice. Impuissante vis-à-vis de certaines positions sociales, une telle justice est le triste héritage de la royauté espagnole. Ces mœurs qui admettent une double balance, découlent d'une éducation dirigée dans l'intérêt d'un petit nombre de privilégiés. Ce n'est pas parce que l'Amérique du Sud a changé sa forme gouvernementale qu'elle subit un état de choses si déplorable ; c'est parce qu'elle a conservé trop de vestiges de son régime colonial.

Les frères *** étaient vus de mauvais œil par la société de Latacunga ; doña Vicenta ne les recevait pas chez elle ; mais durant mon séjour dans sa maison, les deux vauriens vinrent fureter à la porte ; ils me regardèrent avec beaucoup d'attention et j'aurais pu croire, sur leur détestable renommée, qu'ils flairaient ma valeur pécuniaire pour décider s'il fallait m'attaquer ou non.

Cette supposition expliquera la vague inquiétude qui s'empara de moi quand je vis la fosse des courriers. Elle se dissipa bientôt. Les sensations du voyageur changent rapidement. Les deux victimes avérées, et les deux cents problé-

matiques martyrs de Jose Maria étaient oubliés déjà, lorsqu'une rencontre imprévue me rappela leurs funèbres images.

Un grand nombre de ravines (quebradas) sont tellement encaissées dans une double muraille de rochers, et ces rochers sont si tapissés d'arbrisseaux et de plantes parasites, qu'il ne reste parfois, pour laisser entrer le jour, que d'étroites fissures. Il arrive aussi que ces fissures elles-mêmes se trouvent bouchées; alors on est au fond d'un véritable tunnel — sans gaz. On ne peut le traverser qu'avec une extrême lenteur, car les montures glissent à chaque instant sur un terrain que l'eau, qui tombe goutte à goutte des rochers, a rendu spongieux et gras. Les pluies torrentielles de l'hiver inondent tellement ces ravines qu'elles deviennent infranchissables; aussi la communication entre Guayaquil et Quito est-elle souvent interrompue. Nous étions engagés dans un de ces sombres corridors, où il faut rebrousser chemin devant un troupeau de *llamas* et de bœufs, et où deux cavaliers, ne pouvant marcher de front, doivent, quand ils se rencontrent, choisir un endroit qui permette à l'un d'attendre que l'autre ait passé. La Quebrada était sinieuse, étroite et tout à fait obscure. Nous marchions avec insouciance : ni la voix d'aucun

arriero, ni le braiement d'aucun baudet, ni le reniflement d'aucun cheval, ne nous annonçaient une rencontre quelconque. Tout à coup apparurent plusieurs individus bien montés, couverts de ponchos en drap rouge, et pourvus chacun d'un masque en soie bleue aux yeux de verre. Un rayon de soleil perçant un voile de verdure, nous les montra attendant notre arrivée. Je marchais le premier, et je crus, cette fois, que Jose Maria, revenu seul sain et sauf, pourrait orner sa mémoire d'un récit tragique, dont il aurait été témoin. Par un mouvement spontané, je portai la main sur un de mes pistolets.

— *Buenas tardes, caballeros*, bon après-midi ! nous dirent en chœur les inconnus ¹.

La fraternelle salutation rendue avec courtoisie fit évanouir probablement, des deux côtés, toute espèce de soupçon.

— Quelles nouvelles de la révolution ?

Pareja se transforma avec empressement en gazette vivante, et reconnut dans le groupe un ami de Quito.

Ces voyageurs m'avaient inspiré de la méfiance, car ils portaient des ponchos rouges

1. Outre le bon jour et le bon soir, mis au pluriel, les peuples espagnols ont le bon après-midi, également au pluriel.

comme les frères *** de Latacunga. Ce rapprochement me fit oublier un instant que les ponchos rouges sont très à la mode dans l'Équateur, et que moi-même j'en avais un semblable. Aucune idée politique, je dirai par parenthèse, ne s'attache à une couleur à laquelle on a voulu donner en France une signification toute particulière.

A Machacha, nous apprîmes que le gouvernement de Quito avait mis ses soldats en campagne.

Dans le village de Tambillo, notre halte nocturne, bivouaquaient deux ou trois cents hommes en uniforme. Le commandant et les officiers occupaient les fermes voisines. Une chambre, proprement meublée, dans un tambo, ne nous fut heureusement disputée par personne.

Nous voici à la dernière journée du voyage. J'avais envoyé en avant, comme de coutume, les bêtes de charge. Parti moi-même, je les vis revenir, avec un de mes muletiers, sous l'escorte d'un détachement de troupes. Un peu plus loin, nos malles et nos sacs gisaient à terre, et nos deux autres muletiers étaient assis tristes et abattus.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demandai-je à Jose Maria.

— Les soldats ont l'habitude, en temps de guerre, de s'emparer, pour leur propre usage, de toutes les bêtes de somme qu'ils rencontrent. C'est une règle générale. Les consuls et les ministres étrangers sont seuls protégés contre cette corvée.

— Allez au galop, dis-je au mulâtre, vers l'officier du détachement, et dites-lui que je suis consul.

— De quel pays, señor ?

— Vous ajouterez de Pologne, si sa curiosité va aussi loin que la vôtre.

Mon ordre fut exécuté et produisit un effet magique. Sur un signe de leur chef, les soldats s'empressèrent de rendre aux arrieros nos bêtes captives, et aidèrent à recharger mon bagage. L'officier, qui était un nègre pur sang, s'avança d'une manière respectueuse et me dit :

— Monsieur le consul, veuillez excuser notre erreur. Nous ignorions que vous fussiez envoyé par le gouvernement de Pologne auprès du nôtre.

— Le mal n'est pas grand, monsieur l'officier. Je ne vous en garde aucune rancune, et, en signe d'amitié, je vous prie d'accepter une douzaine de bons cigares.

Un mensonge innocent me tira d'une difficulté

sérieuse et me prouva qu'on réussit quelquefois mieux en comptant sur l'ignorance et la sottise des hommes que sur leur savoir et leur bon sens. Espérons qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Mais en attendant, chez toutes les nations, même les plus civilisées, on ne saurait trop méditer le mot de madame de Tencin : « Les gens d'esprit font beaucoup de fautes en conduite, car ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il est. »

J'ajouterai un amendement à cette sentence. On devrait mettre après : *aussi bête* : ou aussi ignorant. L'Américain du Sud n'est pas bête, mais il est ignorant. Mon mensonge, que justifie la circonstance, me fut suggéré par l'absence des notions géographiques, dans laquelle l'enseignement exclusif du catéchisme laisse vivre la majorité des Équatoriens. L'un d'eux me demandait un jour de quelle nation j'étais.

— Européen, lui répondis-je, pour éviter les détails.

— Européen ! Européen ! vous êtes le premier Européen que je vois.

— N'avez-vous pas rencontré des Anglais, des Français, des Espagnols ?

— Oh oui ! plusieurs.

— Eh bien ! ils étaient des Européens comme moi.

— Vraiment ? Moi je croyais que l'Europe était un pays différent de l'Angleterre, de la France ou de l'Espagne.

Les armées en campagne sont une des calamités de l'Équateur ; elles répandent autour d'elles la dévastation et la famine, comme des nuées de sauterelles ; les villageois fuient à leur approche pour cacher leur avoir ou se dérober eux-mêmes à une conscription arbitraire. Sur une étendue de plusieurs lieues que venaient de traverser les soldats, toutes les habitations étaient fermées ; pour allumer un cigare, je frappai en vain à plus de dix portes ; enfin, après des coups redoublés, une masure s'entr'ouvrit timidement, et une Indienne me demanda, tremblante, ce que je voulais.

— *Candela, nina* ; du feu, ma fillette. (Elle était vieille, mais les femmes sud-Américaines aiment, quelque soit leur âge, à s'entendre appeler par des diminutifs.)

— C'est tout ce que je puis vous offrir, caballero, et un verre d'eau ; la troupe qui vient de passer m'a volé mes poules, mes œufs et mon pain ; un sergent m'a battue ensuite parce qu'il n'y avait plus rien à prendre chez moi. Je suis

heureuse d'avoir envoyé ma fille de douze ans, loin d'ici, dans la montagne. Le sergent voulait savoir où elle était, mais je me serais laissée tuer plutôt que de le lui dire ; il avait l'air si brutal !

A l'approche de Quito, la misère des habitants s'accroît à vue d'œil ; leurs cabanes sont de plus en plus mal bâties, leurs vêtements de plus en plus déguenillés, leurs physionomies de plus en plus souffreteuses.

D'après les géographes, j'avais cru que cette ville apparaît de loin comme une vaste agglomération de maisons et d'églises au milieu de onze pics de neige. Elle ne se laisse pas voir ainsi d'emblée ; les onze pics de neige ne sont pas visibles à la fois. Entre les collines d'émeraude qui l'entourent, la capitale de l'Équateur grimpe de ravines en ravines et se présente par fragments.

Une brusque descente vous amène à une rivière torrentielle ; vous la traversez sur un pont solide et vous êtes à Machangara, le faubourg de Quito.

Arrivé au but d'un voyage longtemps projeté, dont les difficultés m'avaient été exagérées, il me sembla n'avoir fait qu'une promenade agréable. La distance depuis Bodegas est de 68 lieues.

Je ne ressentais aucune fatigue ; on découvrait cependant les traces de la marche sur ma personne. Les morsures de la *Manta Planca* tachaient mes mains de quelques points rougeâtres ; la rigueur atmosphérique du Chimborazo avait pelé mon nez et mon visage. Je changeai de peau pour n'avoir pu supporter patiemment mon masque de soie aux yeux de verre.

VI

QUITO

Population de Quito. — Vanité des villes. — Vraie destination des couvents. — Un logement garni. — Maison maudite. — Rues. — Plaza Mayor. — Peinture remarquable. — L'Indien vendu au diable. — La lèpre et les lépreux. — Le docteur Echeveria. — Le marquis Larrea et sa cage. — Aspect des Lazaros. — Balsiconas. — Beauté de laitière. — Chevelure et sourcils. — Engouement des Quitte-niennes pour les Jésuites. — Rappel de l'Ordre. — Cellules échangées en boudoirs. — Dîners somptueux. — V. Aguirre. — Corps diplomatique. — Processions religieuses. — Fêtes populaires. — Les serenatos. — Maison de campagne. — Machaugara. — Chapelle du vol. — Eruptions volcaniques. — Pichincha. — Tremblements de terre. — Excursions manquées.

Quito se vante de renfermer, comme Lima et Santiago, une population de soixante-dix mille âmes.

« En 1757, dit le P. Velasco, il se fit un recensement exact, d'après l'ordre réitéré du roi Ferdinand VI à l'Audience royale. Il en résulta que Quito possédait environ quatre-vingt mille habitants de toutes les classes et de tous les âges. De ce nombre, il faut déduire aujourd'hui

près de dix mille Indiens que fit périr l'épidémie de 1759. La population actuelle doit être de soixante-dix mille individus, *plus ou moins* (1). »

Sans prendre en considération ce *plus ou moins*, ni la guerre de l'Indépendance, ni les luttes civiles, ni d'autres causes de mortalité, il est convenu d'admettre comme vraie l'évaluation donnée vaguement par Velasco, afin de ne pas rester en arrière des capitales du Pérou et du Chili. D'après mon impression personnelle, Lima est la plus peuplée des trois cités. Quito ne viendrait qu'en dernière ligne, et je crois qu'il faut rabattre au moins vingt mille âmes d'une statistique qui ne s'appuie sur aucun document officiel et contemporain.

Nulle république de l'Amérique du Sud ne possède un recensement exact de la population de ses villes et de ses campagnes. Les chiffres adoptés par les géographes sont tout à fait arbitraires, car ils ne reposent que sur l'estimation approximative donnée par les voyageurs.

Pourquoi la vanité des villes comme celle des

1. *Historia del reino de Quito* (écrite en 1789, publiée à Quito en 1842), tome III, p. 53.

hommes vit-elle de fictions ? C'est que ce vice n'est pas encore devenu une vertu, comme Fournier nous le promet. Autrement, Quito aurait cherché à égaler ses rivales par des avantages réels. A leur exemple, elle aurait voulu avoir un hôtel ou une auberge quelconque. C'était chose facile : il n'y avait qu'à donner cette attribution utilitaire à un des immenses couvents presque vides aujourd'hui, ou à engager les religieux à exercer une hospitalité lucrative pour eux et avantageuse au public. Les Bernardins et les Capucins remplissent ce rôle dans quelques endroits de l'Italie. Le couvent grec du mont Sinaï est la seule hôtellerie de l'Arabie-Pétrée ; les Pères du Saint Sépulcre, à Jérusalem, sont de véritables aubergistes, et les chanoines du mont Saint-Bernard méritent, au moins, le nom de gargotiers.

Je savais que Quito n'avait aucun établissement profane ou sacré qui pût me fournir à la fois le logement et la nourriture. Mais Jose Maria m'avait assuré que nous trouverions sans peine des chambres garnies. Je renonçai donc à l'idée de solliciter une hospitalité gratuite, en échange d'une de mes lettres de recommandation, et je pris congé de mon compagnon Pareja, pressé de revoir sa famille. Le logement

qui s'offrit à moi, après deux heures de recherches, était un rez-de-chaussée composé de trois pièces. La maîtresse de la maison les meubla sous mes yeux ; elle ajouta à mon matelas et à mes couvertures un bois de lit, un sofa, trois chaises, un tapis, une natte et un lavabo ; rien de plus ; les commodes, les armoires, les tables et les glaces sont des objets de luxe dont on se passe généralement à Quito. La chambre de Jose Maria resta nue, mais, roulé dans son poncho, le mulâtre dormait content.

Comme lui, j'aurais été satisfait de mon domicile, si, dès le second jour, une violente colique ne m'eût donné un salutaire avertissement. Un ruisseau torrentiel coulait sous mes fenêtres, et rendait très-humide mon appartement. L'indisposition dont je fus attaqué provenait de cette fraîcheur aquatique. On m'indiqua un premier étage exempt d'un tel inconvénient. J'allais le prendre, mais la gardienne de la maison me dit qu'elle devait écrire à la propriétaire, absente en ce moment, pour connaître les conditions du loyer. En attendant une réponse positive, j'annonçai à quelques personnes de ma connaissance mon déménagement projeté.

— Pour l'amour de Dieu, s'écria l'une d'elles,

n'allez pas demeurer chez doña C... Elle est attaquée du lazaro (lèpre) depuis un an. Retirée dans une campagne solitaire, elle cache au monde l'affreuse maladie qui la dévore. Personne ne veut louer son élégante habitation en ville, à quelque prix que ce soit.

— Si le lazaro est contagieux, comme on le dit, qu'aurai-je à craindre puisque la malade ne reste pas dans sa maison ?

— Avant de la quitter, elle a pu y déposer les germes de sa maladie. Vos meilleurs amis ne viendraient pas vous voir, par prudence, et l'on s'effraierait de vous recevoir.

— Doña C... n'a pas le lazaro, comme on le croit, ajouta un autre interlocuteur. Elle est atteinte du *galico*¹, je le sais positivement.

— Vous dites cela parce que vous avez eu de l'affection pour cette dame, reprit mon conseiller. Elle serait trop heureuse d'avoir ce que vous lui attribuez. Mais son apparence trahit

1. Par ce nom : le gaulois ou le gallican, les Espagnols, comme les Orientaux, attribuent aux Français l'origine d'un mal dont les Français voudraient rendre responsables les Napolitains. On prononce, dans l'Amérique du Sud, ce mot de *galico* sans nul scrupule, même en présence des dames. Preuve à ajouter à tant d'autres de ce que la bienséance du langage n'a point de règles déterminées et invariables !

les symptômes incontestables de l'horrible maladie :

Caen las cejas
Se hinchan las orejas.

Or ses sourcils sont tombés et ses oreilles sont gonflées.

— C'est un faux rapport ! s'écria le défenseur de doña C... Je soutiens, d'après de bons renseignements, qu'elle souffre du *gatico*.

— Pourquoi donc son visage a-t-il cette expression léonine qui trahit le lazaro ?

— C'est qu'elle a toujours ressemblé à un chat.

— Quoique vous disiez, la voie publique vous donne tort.

Cette conclusion devait décider de ma conduite. Ne voulant pas vivre en solitaire, il eut été absurde de ma part de braver une prévention établie. Mieux valait encore me résigner aux coliques de mon rez-de-chaussée. Heureusement, ma blanchisseuse vint me dire qu'une famille honorable consentirait à me céder une grande et belle chambre à raison de dix piastres (50 fr.) pour quinze jours. C'était le double du prix de mon humide appartement. Je me hâtai d'accepter l'offre qui m'était faite.

S'il est difficile de se caser à Quito, il n'en

est pas de même pour se nourrir. A l'exception du poisson qui arrive de Guayaquil ou d'Esmeraldas à dos de mulets et orne seulement les tables opulentes, le marché contient en abondance des viandes, du gibier et des légumes de toute espèce. Une cuisinière indienne ou mulâtresse coûte deux ou trois piastres par mois. Mais au lieu d'en louer une ou de recourir, comme en voyage, aux talents culinaires de Jose Maria, j'allais prendre mes repas dans une gargotte passable, tenue par un naturel de la Nouvelle-Grenade. Cet homme aimait son état, il avait couru le monde et rapporté de Lima les meilleures traditions de la gastronomie péruvienne.

Quelle trivialité de détails ! s'écriera le lecteur. — Je vous en demande pardon, mais ce serait vous offrir une idée imparfaite d'un pays comme l'Équateur que de vous faire passer par un chemin toujours riant. En narrateur fidèle, ne dois-je pas vous rapporter quelques-uns de mes ennuis ? Attendez-vous donc à rencontrer des épines parmi les fleurs ; tout n'est pas agréable à dire ou à lire dans l'examen physiologique et moral des peuples qu'entreprend le voyageur. S'il prodigue seulement des descriptions agréables, il oublie une partie de sa tâche.

Il devient classiquement faux. Je préfère le réalisme romantique de Shakespeare. Le poète de l'Angleterre ou plutôt de l'humanité, fait succéder dans ses drames les scènes triviales, hideuses et rebutantes, aux scènes les plus poétiques, les plus suaves et les plus délectables. La vie ne se compose-t-elle pas de ces brusques transitions ?

Monter et descendre, descendre et monter ; tel est le sort des habitants de Quito. Les rues de cette ville, grimpant de fossés en fossés, ne tolèrent aucun genre de voitures ; on n'y chemine qu'à pied ou à cheval. Elles ont cependant une certaine régularité ; quelques-unes décrivent même des lignes tout à fait droites, comme si elles se riaient des escarpements du terrain. Les principales de ces rues débouchent sur de grandes places, que les Anglais appelleraient des *squares* ; mais qui en diffèrent par l'absence de ces enclos d'arbres dont s'enorgueillissent les villes britanniques. La *plaza Mayor*, où s'élève la cathédrale, a un aspect plus civilisé et plus gai que la place renommée de Lima ; elle se compose de bâtiments d'un goût simple et élégant, appartenant les uns à l'administration, comme les palais des ministères et celui du Président encore inachevé (1851) ; les autres à trois ou

quatre riches particuliers. Ils forment un harmonieux ensemble. Les édifices publics et privés sont percés d'arcades animées par des boutiques et de nombreux étalages de marchandises quelquefois jeunes et jolies. Ces pacotilleuses appellent les passants de la voix, du sourire et de l'œil. Le milieu de la grande place se transforme le matin en marché de fruits et de légumes, qu'apportent les Indiens et les Indiennes sur leur dos ou à dos de llamas. L'encombrement disparaît vers le soir ; le monde fashionnais vient arpenter en long et en large un carré, où l'on se rencontre sans cesse.

Une autre place remarquable est celle de San-Francisco. L'église en est plus imposante que la cathédrale ; mais les maisons qui l'entourent ont une chétive apparence. Un immense cloître dépend de l'église ; ses cours et ses jardins usurpent au profit de quelques moines parasites, la huitième partie de la ville, et cela au centre même de son activité. Ce plateau d'où l'on découvre un panorama splendide, orné de collines vertes et de cimes blanches, semblerait destiné à devenir une *alameda* (promenade publique). Les Franciscains ont jugé à propos de s'en attribuer la jouissance exclusive. Réduits de plusieurs centaines à quelques dizaines, ils n'en

continuent pas moins d'occuper un emplacement beaucoup trop vaste pour leur nombre. Ainsi le catholicisme réalise encore, dans quelques pays, la fable du chien couchant. Il garde d'un air grognon, une propriété dont il n'a que faire. Rétrospectif dans ses doctrines, comme dans ses désirs, il espère que le lendemain redeviendra la veille. De là sa ténacité de possession. Elle durera, favorisée par l'inertie populaire, jusqu'à ce que l'Équateur voie surgir une Assemblée réformatrice comme celle de la Nouvelle-Grenade, ou un homme de forte volonté comme l'était le général Morazan, le célèbre dictateur de l'Amérique centrale. Cet ami de la saine raison sut purger dans le même jour les cinq républiques unies de Guatemala, de Honduras, de San Salvador, de Costa Rica et de Nicaragua, de tous les ordres religieux et restituer leurs fortunes mal acquises au domaine public.

En attendant qu'une alameda, sorte du cloître de San-Francisco, les habitants ne sauraient profiter de celle qui existe. Son éloignement du quartier fashionable et populeux la rend presque inutile. La température toujours fraîche de Quito, dispose à prendre de l'exercice; mais l'excessive raréfaction de l'air fatigue vite, ce qui fait que l'on répugne à parcourir de lon-

gues distances, et que l'on s'abandonne à la même inertie que dans les basses terres tropicales.

Les églises méritent une rapide revue. La cathédrale est d'un extérieur mesquin. On peut même dire qu'elle dépare la plaza Mayor. La *Compania* ou l'église des jésuites a une façade dans le goût de cette architecture où les tendances classiques de la Renaissance se marient à l'ornementation ouvragée du style gothique. Les églises de saint François, de saint Dominique et de la Merced (miséricorde) renferment de curieuses peintures dont quelques-unes révèlent un pinceau habile. Peut-être même des chefs-d'œuvre ignorés sont-ils ensevelis sous la poussière de plusieurs toiles. Un tableau du crucifiement suspendu dans le vestibule de l'église du Panthéon (cimetière général de la ville), m'a paru digne de Murillo.

A une petite église, dite des Douleurs de la Vierge, se rattache une curieuse histoire du xvi^e siècle.

Le capitaine Fernand Suarez avait pris à son service un Indien, abandonné de ses parents et repoussé de tous, à cause d'une laideur qu'on pouvait comparer à celle du diable. Il eut pitié de l'infortuné, découvrit en lui d'excellen-

tes qualités, le fit baptiser et lui enseigna à lire et à écrire. Bientôt l'attachement du maître pour le valet devint si fort qu'il le traita comme son propre fils. L'Indien qu'on appelait Cantuña, aima son bienfaiteur comme il aurait pu aimer un père tendre et affectueux.

Des revers de fortune frappèrent Suarez. Accablé de dettes, il ne lui restait plus d'autre ressource que de vendre sa maison, après quoi la misère l'attendait. Le voyant réduit à cette extrémité, Cantuña dit au capitaine :

— Vous n'avez pas besoin de vous dépouiller de votre habitation, faites-y creuser un souterrain secret. Là, retiré seul, avec tout ce qui est nécessaire pour fondre des métaux, je vous fournirai assez d'or pour satisfaire vos créanciers et vous faire vivre dans l'opulence. Mais à deux conditions, mon excellent maître...

— Lesquelles, mon fils ?

— Vous ne divulguez à personne que c'est moi qui vous procure tant de richesses et vous ne chercherez pas vous-même à savoir comment je les obtiens.

Suarez, convaincu des principes religieux et de la probité de Cantuña, ne le crut pas plus capable de commettre une action contraire aux lois que de faire un pacte avec Satan. Il accepta

les conditions requises et jura de les observer scrupuleusement, en présence d'une image bénite par le pape. Il pensa de plus qu'il ne serait pas prudent, puisqu'il fallait tant de mystère, de louer des ouvriers du dehors pour creuser la retraite.

— Faisons-la nous-même, dit-il à l'Indien. Tous deux y travaillèrent de suite et l'eurent bientôt terminée.

Dès la première séance solitaire, Cantuña apporta une masse d'or fondu, qui valait plus de cent mille piastres (500,000 fr.). Tout le monde s'étonna de voir un homme ruiné la veille, non-seulement sortir d'embarras, mais se montrer d'une prodigalité extraordinaire envers les moines et les mendiants. Le respect qu'il inspirait à tous, tint cependant sur la réserve les commentaires de la foule.

Il n'en fut plus ainsi après sa mort. Cantuña, devenu l'héritier de la fortune de son maître, le surpassa encore en pieuses donations et en aumônes. La curiosité publique voulait à toute force connaître la source d'une telle générosité. L'Indien se vit contraint de s'expliquer devant la justice ; sa réponse se résuma en ces mots :

— Oui, je le confesse, c'est moi qui ai donné de l'or à Suarez et à beaucoup d'autres. Mon

trésor est inépuisable, mais il me coûte cher. J'ai signé un contrat dans les mains du démon avec le sang de mes veines. C'est de l'enfer que me vient le pouvoir de faire d'inépuisables largesses.

Un tel aveu devait, on l'aurait cru, conduire l'Indien devant le Saint-Office, mais on prit en considération le pieux usage qu'il faisait de son or. Les pères Franciscains, qu'il favorisait d'une manière particulière, le protégèrent ; ils auraient craint de perdre le beau revenu auquel il les avait habitués. Néanmoins, ils l'exhortèrent à briser son pacte impie. Si Cantuña eût suivi leurs conseils et cessé ses offrandes, il eût bien attrapé les révérends pères ; ne leur étant plus utile, il aurait perdu lui-même leur amitié protectrice, et rien ne l'aurait défendu contre les feux de l'inquisition.

Il fit probablement ces réflexions prudentes et répondit :

— Qu'importe mon pacte ? il ne regarde que mon âme ; les avantages que j'en retire profitent aux églises et aux pauvres ; tant que je vivrai, je veux avoir de l'or à distribuer en abondance.

Dans ce temps-là, observe le père Velasco ¹,

1. *Historia del reino de Quito*, tome III, p. 62 et suivantes.

mon guide en ce récit, les Espagnols croyaient fermement que les Indiens vivaient sur un pied de familiarité avec le démon. Personne ne douta de l'assertion de Cantuña. Des gens timorés refusèrent ses dons, que le clergé continua d'accepter, tout en partageant, en apparence au moins, la crédulité populaire sur son compte. Les uns le plaignaient, les autres témoignaient de l'horreur et du dégoût à son aspect. Sa laidure, qui provenait de brûlures dont il avait été victime avant d'entrer chez le capitaine Suarez, parut surnaturelle et empreinte des attouchements du diable.

Cantuña bravait, calme et impassible, l'aversion et la pitié ; il riait de ceux qui rejetaient ses offres libérales, et leur disait qu'ils avaient tort ; à ceux qui les acceptaient — et tous les prêtres étaient de ce nombre — il faisait observer que le démon gémissait de douleur de voir passer dans des mains pieuses les fruits de son labeur.

Ainsi vécut Cantuña, en distribuant publiquement et secrètement un bon nombre de millions ; — *Bastantes millones*, dit son historien.

A sa mort, qui fit une immense sensation, les ordres religieux vinrent, munis de reliques et de conjurations, défendre son cadavre contre les

puissances infernales. Ils soldaient ainsi leur reconnaissance. Aspergée d'eau bénite, la maison du défunt fut visitée de fond en comble. On découvrit le souterrain ; là gisaient des monceaux d'or fondu et des bijoux d'or indiens préparés pour la fonte.

Ces bijoux expliquèrent le conte dont les Espagnols avaient été dupes. Cantuña les tirait indubitablement de quelque cachette inconnue. On se rappela qu'il était le fils de Hualca, un des compagnons de Ruminahui. Ce puissant chef Indien avait enterré, comme on le savait, les riches trésors des Incas Atahualpa et Huaynacapac. C'était donc de cette source, échappée aux recherches des conquérants, que Cantuña, renseigné par son père ou peut-être témoin lui-même de la précaution de Ruminahui, devait tirer les immenses trésors. Il avait soin de les fondre, imaginant une fable afin de ne pas mettre les Espagnols sur la trace de la vérité et d'éviter de se voir soumis à la torture pour être forcé de la révéler tout entière, et perdre ainsi la jouissance de son précieux monopole.

Grande fut la douleur des pères Franciscains de n'avoir pas soupçonné ce fait plus tôt. Ils auraient obsédé le mourant de promesses et de menaces pour devenir les légataires de son se-

cret. Ce secret, l'Indien l'emporta dans la tombe. Sa manière d'agir jusqu'à ses derniers moments donnait lieu de croire que le trésor des Incas était loin d'être tari. On le chercha en vain et on le cherche encore.

Néanmoins, les Franciscains crurent convenable de réhabiliter la mémoire de Cantuña et d'assurer avec une partie de son argent, le salut de son âme. Ils publièrent la narration qu'on vient de lire et fondèrent une église spécialement réservée aux Indiens, sous l'invocation de la Vierge des douleurs. De toutes les madones, c'était envers celle-ci que Cantuña avait montré le plus de dévotion.

L'église fut pourvue des fonds nécessaires à l'entretien du culte; et l'on institua des fêtes en l'honneur de l'image sacrée. On l'appelle Notre-Dame de Cantuña. Les Indiens qui la fréquentent admettent aujourd'hui la version d'un pacte infernal. Ils rejettent la simple explication donnée plus tard. Demandez leur ce qu'était Cantuña, ils répondront :

— Un des nôtres très-pieux et très-saint. Néanmoins, il s'était fait l'ami du diable en lui donnant sa signature sur un certain papier; et, par ce moyen, il put soulager les pauvres, doter les couvents et construire cette église.

Les bons rapports avec Satan et la piété en-

vers la Vierge se concilient parfaitement dans l'intelligence indienne.

Le tableau de Quito resterait incomplet si j'en cachais le côté le plus affligeant. Nous voici donc dans l'hospice des lépreux — *los lazarus*, les Lazares, comme on les appelle.

L'affreuse maladie qui après avoir déterminé l'exode des Hébreux, régna, plus ou moins, chez tous les peuples anciens, et se produisit avec une nouvelle recrudescence dans le moyen-âge, a disparu, comme on le sait, de presque toute la surface de l'Europe. On ne la connaît qu'aux deux extrémités de notre partie du monde, en Norvège et en Andalousie; mais elle existe au milieu des plus belles localités de l'Asie; elle ravage les chaudes contrées de l'Afrique, et en Égypte, son antique foyer, beaucoup de visages portent ses hideux stigmates.

L'Amérique du Nord est vierge de ce fléau. Mais on le retrouve au sein des îles enchantées de la mer des Antilles et dans le Mexique. Rare au Pérou, absent du Chili et de la république Argentine, il sévit sous des formes multiples dans le Brésil. La terre chaude de l'Équateur n'en présente que des cas accidentels; mais il se propage depuis le commencement de ce siècle sous l'atmosphère printanière de la terre

froide, qui par sa pureté semblerait devoir repousser toute espèce d'épidémie. Riobamba, Ambato, Latacunga et surtout Quito sont les lieux privilégiés du sinistre visiteur. — Le lazaro se généralise parmi nous, disent les habitants effrayés de ces villes, si saines d'ailleurs.

La lèpre est-elle contagieuse ? Les Pharaons le croyaient, ce qui fit que le roi Aménophis, d'après le récit de Manethon, ramassa tous les malheureux infectés de ce mal, et les envoya au nombre de quatre-vingt mille travailler aux carrières de pierre, séparés des autres Égyptiens. L'opinion du roi d'Égypte prévalait chez les nations de l'antiquité et du moyen-âge. La croyance populaire l'admet d'une manière absolue dans l'Équateur. Suivant la plupart de ses habitants, un simple attouchement communique le lazaro. De là une réserve excessive dans les rapports sociaux. Voit-on les traits d'un individu se décomposer et prendre une expression léonine, il est évité de tous. Mais si les oreilles se gonflent et si les cils tombent, il est déclaré lépreux. Pauvre, on le jette dans quelque solitude où l'abandon et la faim abrègent sa souffrance ; aisé, sa famille le relègue dans l'hôpital de Quito, la seule infirmerie destinée à l'horrible maladie réputée incurable.

Scientifiquement la contagion de la lèpre reste indécise. Il y a des médecins pour et des médecins contre. Les premiers citent l'exemple du docteur Echeveria. Ce médecin repoussait l'idée contagioniste, soignait les lazaros sans prendre aucune précaution et échappait, comme par miracle, aux atteintes de l'infection. Son courage s'accrut. Un jour, afin de convaincre d'une manière concluante ses adversaires, il se coucha dans le lit même qu'occupait une lépreuse et à côté d'elle. L'expérience tourna contre l'intrépide champion de la science : il devint lazaro lui-même. L'hôpital, théâtre de ses travaux, est aujourd'hui sa prison.

Mais on ne saurait tirer aucune conclusion absolue de ce fait particulier, auquel d'ailleurs se rattachent des circonstances qui militent en faveur de la non-contagion. Avec ce dévouement dont le sexe le plus parfait est seul capable, la femme d'Echeveria ne voulut pas le quitter ; elle partage depuis plusieurs années sa réclusion ; elle y a donné le jour à plusieurs enfants, et, ni elle, ni les enfants d'un père lazaro, ne portent le moindre signe de la maladie du médecin martyr.

La saleté et la mauvaise nourriture seraient-elles les causes déterminantes de la lèpre ? Moïse et ses successeurs guérirent le peuple

hébreux par des réglemens de propreté et la prohibition du porc, des anguilles, des coquillages, etc. C'est la lèpre que Mahomet avait en vue de combattre lorsqu'il recommanda aux Arabes de fréquentes ablutions, leur inspira une invincible horreur du cochon, et donna cours à la tradition d'après laquelle l'ignoble et abject animal serait né des ordures de l'éléphant.

La chair du porc produit, on le sait, des éruptions cutanées. Ne peut-elle donc pas, sous certaines conditions climatiques, engendrer la plus violente de ces éruptions?

L'usage du linge, l'augmentation du confort général, l'assainissement des villes, tels sont les progrès hygiéniques auxquels l'Europe actuelle est en partie redevable d'avoir pu fermer ses léproseries.

La population aisée des Antilles ne craint nullement une maladie qui, aux îles tropicales, n'attaque que la population misérable. Ce privilège aristocratique est attribué à un mode d'existence meilleur.

Les mêmes avantages ne donnent pas le même résultat dans l'Équateur. La lèpre n'y épargne guère la classe opulente. Cette terrible égalité est prouvée par beaucoup d'exemples. On a vu, entre autres, un marquis Larrea, jouissant de

la plus grande fortune du pays et occupant les premières fonctions de l'Etat, perdre peu à peu l'apparence humaine, se changer en monstre et s'en aller lambeaux par lambeaux. On raconte de lui, qu'habitué aux charmes de la société, il voulut en jouir jusqu'au dernier moment. Dans ce but, il s'était fait construire, au milieu de son salon, une cage en verre qui, épargnant aux convives son contact redouté, lui permettait de prendre part à leur conversation, d'écouter la musique et d'assister aux danses. Il mourut ainsi dans un épicurisme qui avait quelque que chose de stoïque.

La lèpre passe pour être incurable. Les remèdes les plus violents ont été inutilement essayés à Quito. On m'a assuré pourtant, au Pérou, que deux lépreux avaient été guéris par un séjour prolongé aux îles Chincha. L'air ammoniacal du *huano* aurait accompli cette cure. Il serait à désirer qu'on vérifiât ce fait par des expériences nouvelles.

Manethon a compté en Egypte quatre-vingt mille lépreux, ancêtres, tout porte à le croire, de la nation juive. L'Equateur est bien loin de ce chiffre. L'hospice de Quito contenait seulement quatre-vingts lazaros en 1851; bien qu'il reçût les malades de toutes les villes de la

Sierra. En dehors de cet hospice, il n'y avait peut-être pas, sur toute la surface d'un pays de 700,000 habitants, quatre-vingts à cent lazarus de plus. Le nombre total paraîtra insignifiant si on prend en considération que la lèpre ne tue pas comme le choléra et la peste ; elle met des années à dévorer sa victime. Quelques-unes, atteintes du mal dans leur jeunesse, meurent dans la décrépitude de l'âge.

On croirait donc exagérée la terreur du *luzaro*, nom donné par les Espagnols à la maladie et aux malades. Elle est pleinement justifiée. L'aspect d'un seul lépreux suffit pour le faire comprendre. Voir son semblable transformé en une créature hideuse, telle que le règne animal n'en offre aucun exemple, et se dire, qu'homme, on est exposé au même sort, n'est-ce pas assez pour épouvanter l'imagination?

L'hospice de Quito ne laisse pas sortir les reclus, mais admet les visiteurs. Une fois par an, le public y est attiré par une fête. Les salles sont ornées de fleurs et de draperies. Il y a, dans la cour, des courses de taureaux et d'autres amusements. Cette fête eut lieu pendant mon séjour, au mois d'août. J'y allai contempler d'étranges spectateurs, ces pauvres incurables. Quel groupe, grand Dieu !

Connaissez-vous les figurines en caoutchouc des notabilités contemporaines? Flexibles sous vos doigts, leur visage s'allonge ou se rétrécit à volonté. Supposez un moment que vous ayez le même pouvoir sur des têtes vivantes, et que vous les comprimiez les unes en long, les autres en large, de manière à les obliger de faire d'horribles grimaces et de perdre toute apparence humaine; vous feriez ce que fait la lèpre. Mais ce n'est pas tout!

A l'horrible contorsion des traits se joint la mutilation : beaucoup sont sans nez, quelques-uns sans lèvres. Le principal effet de la lèpre est la destruction des extrémités. Par un travail lent, si lent qu'il n'y a presque pas de douleur, les doigts des pieds et des mains s'en vont les uns après les autres. Ce n'est pas un ulcère qui les ronge et les détruit, mais une cause interne, invisible.

Je regardais les lazaros, dont les yeux étaient fixés sur les taureaux; ils riaient et applaudissaient comme le reste des spectateurs; ensuite je les vis à-travers les portes ouvertes de leurs chambres; les uns causaient, les autres restaient silencieux, mais tous avaient l'air indifférent ou résigné. Quatre d'entre eux jouaient aux cartes, argent ou plutôt cuivre sur table; leur joie

bruyante du gain et leur colère furieuse de la perte me prouvaient que la cupidité est une des passions les plus persévérantes chez l'homme, puisqu'il l'éprouve même après avoir perdu sa forme humaine.

Il y aurait eu à recueillir de curieuses observations psychologiques des rapports avec les lazarus, mais j'avais hâte de quitter leur séjour ; une pitié impuissante est pénible, je ne pouvais la prolonger plus longtemps.

Se trouver renfermé un instant avec ceux que la société repousse de son sein, c'est, pour peu qu'un cœur humain batte dans la poitrine, s'identifier avec ces malheureux ; c'est ressentir leur destinée, comme ils l'ont ressentie eux-mêmes au début, terrible et accablante ! Triste phénomène aussi que l'indifférence produite par la longue habitude de la souffrance ! Le chrétien l'appellera résignation, le philosophe y verra une froide apathie qui humilie et dégrade l'humanité. Rien de plus douloureux ne m'est resté de ma visite aux lazarus que la bonne humeur de quelques-uns d'entre eux. Pouvoir s'égayer, en étant un objet de dégoût, d'horreur et de pitié, n'est-ce pas perdre la conscience de sa nature élevée, comme si de l'homme il n'y avait de vivant que l'animal, la brute ! Une telle dé-

chéance est comme celle des esclaves, acclimatés à leur opprobre, qu'on voit se divertir sur les plantations.

— Sont-ils heureux ! disent les maîtres.

Oui, peut-on leur répondre, ainsi qu'à l'égard des lépreux rieurs, si le bonheur est la torture, qui arrivée à son comble, ne se laisse plus analyser ni comprendre de la victime.

Les places ou squares de Quito sont ornées de fontaines, mais, chose honteuse pour l'administration, ces fontaines se trouvent la plupart bouchées, bien que rien ne serait plus facile que de les entretenir en bon état. L'eau jaillit de tous les côtés ; elle se précipite en torrent au fond des ravines ; elle tombe en cascates du haut des rochers ; elle s'écoule en ruisseaux dans le centre des rues. Une telle abondance d'eau rafraîchit l'imagination et délecte le regard. Malheureusement, son usage, avec une incurie vraiment espagnole, n'est soumis à aucun règlement de police. Les *acequias*, comme on appelle les rapides canaux serpentant au milieu des rues, s'obstruent d'immondices ; les blanchisseuses y lavent, partout où cela leur plaît, leur linge ; les servantes y vident certains vases qui remplacent même dans les meilleures maisons les *water closets* de la civilisation euro-

péenne ; les Indiens, aux habitudes sauvages, y font ce qu'ils veulent, comme les lazzaroni au bord de la mer de Naples ; les *bolsiconas* ne se bornent pas à y laver leurs pieds, elles choisissent de préférence les *acequias* des rues les plus fréquentées, afin de mériter le reproche adressé aux serranas en général par les dames de Guayaquil.

Avec tous leurs défauts, les *bolsiconas*, ou grisettes de Quito, sont de piquantes créatures. Incultes fleurs des Andes, elles ont une suavité particulière. Elles colorent et animent la population où s'encadre leur existence curieuse.

Ce nom espagnol de *bolsiconas* vient de *bolsa* (poche, bourse), à cause des poches que ces demoiselles ou ces dames portent à leurs jupes. Les Indiens les appellent, eu égard à leur habitude de n'avoir ni bas ni chaussures, *llapangas* (prononcez *liapangas*), ce qui veut dire, dans la langue *quichua* : va-nu-pieds. Sous ces deux titres, l'un plus poli, l'autre plus expressif, se range une démocratie féminine composée de diverses nuances de couleurs, mais comprenant beaucoup de figures blanches et roses.

La classe des *llapangas* ou *bolsiconas* embrasse toutes les filles d'Ève condamnées à travailler pour vivre ; les différents états ne se dis-

tinguent pas l'un de l'autre par des costumes différents ; on les voit tous se confondre sous la même livrée.

Livrée simple mais coquette ! sur une jupe d'étoffe solide, un long châle de soie ou de coton qui couvre la chemise sans la cacher entièrement, et sur le châle une pièce de drap velu appelé *rebozo*, qui enveloppe la tête si le temps ou les circonstances l'exigent. L'éclat varié des couleurs fait l'originalité du costume. Ainsi, par exemple, sur une jupe bleue, tranche un châle rouge ; le *rebozo* sera jaune par contraste. Les perroquets, réunis en assemblée délibérante, ne sauraient présenter un plumage plus gai dans sa bigarrure qu'une troupe de *bolsiconas* suivant une procession ou assistant à une fête. Leur affluence, partout et en toute occasion, donne la vie à une cité qui paraîtrait morte sans elles, et lui impriment un cachet original. Supprimez les *bolsiconas*, qui, à force de se produire, semblent constituer la majorité de la population, et Quito sera le séjour privilégié de l'ennui.

Sachant joindre la réserve pudique au dédain des bienséances, l'instinct de la résistance au désir de céder, le recueillement pieux aux œillades lascives, les grisettes de l'Équateur ont

le caractère formé de contradictions que leur sexe sait partout allier, en dépit de la logique.

La beauté féminine de Quito est différente de celle de Guayaquil. Dans cette dernière cité, ce qui distingue les femmes, ce sont les yeux vifs et ardents, le pied fin et mignon, les teintes chaudes et dorées. Rien de semblable à Quito. Là, les yeux ne lancent pas de flammes, le pied est sans gentillesse, l'épiderme ne reflète pas les rayons du soleil. Le sang des Guayaquilliennes accuse presque toujours une affinité avec l'Afrique ou l'Asie. Le sang des Quiténiennes, en y comprenant la classe aisée et la majeure partie des *bolsiconas*, étale cette blancheur de lis et de rose dont l'Europe septentrionale croit, à tort, posséder le privilège exclusif.

— C'est une beauté de laitières, me disait madame de Montholon, en me résumant l'impression que les femmes avaient produite sur elle dans la capitale de l'Équateur. Leur chevelure est vraiment admirable, d'une couleur brune ou châtain, visant à devenir blonde, soyeuse au toucher ; on la voit magnifiquement exubérante, descendre plus bas que les genoux. Ces femmes peuvent se vanter encore de posséder un avantage précieux, dont on déplore l'absence chez beaucoup de Péruviennes et de

Chiliennes : des dents blanches et bien rangées.

Le rire, qui épanouit sans cesse les lèvres des Quiténiennes, est la plus enivrante de leurs séductions, et fait reconnaître qu'aucun nom ne leur va mieux que celui d'*alegria* (la joie), comme s'appellent beaucoup d'entre elles.

A voir leur folle insouciance on ne les supposerait jamais si disposées au fanatisme religieux. Mues par ce sombre sentiment, mélange de foi et de terreur, quelques-unes vont jusqu'à faire tomber sous de sacrilèges ciseaux leurs belles chevelures, afin de les dédier à l'image de la Vierge ou d'un saint ! Par un odieux abus de pouvoir, on voit des mères imposer ce sacrifice à leurs filles.

Ce fut sous l'influence des femmes de la meilleure société, que les jésuites trouvèrent un refuge dans l'Équateur et travaillèrent à en devenir les maîtres. Les femmes forcèrent la main à la Convention, en provoquant des pétitions de tous les points de la République et en signant elles-mêmes une pétition, fort curieuse, où il était dit que la tolérance est une doctrine impie et funeste aux États catholiques. Le jour de la discussion, les femmes envahirent la salle législative, encouragèrent du geste, du regard, de

la voix les orateurs favorables aux jésuites et jetèrent les épithètes de juif, d'hérétique, d'athée au visage de quelques hommes d'État, opposés à une mesure qui devait bientôt avoir la guerre civile pour conséquence.

Elles triomphèrent. On rendit à l'ordre de saint Ignace, l'église qui lui avait jadis appartenu à Quito, on lui alloua un couvent spacieux et on s'engagea à lui livrer, pour établir un collège, la maison de la Monnaie.

Ce n'est pas tout : L'article V du décret de la Convention remet après 83 ans d'absence¹ les révérends pères dans la possession de leurs biens qui n'auraient pas été aliénés et les déclare aptes à recevoir toutes les donations qu'ils obtiendraient par la suite de la piété des fidèles.

Ce ne fut pas de la faute des femmes, prêtes à tout livrer aux jésuites, si l'université leur échappa. Un conservateur raisonnable, don Pedro Carbo, l'emporta, dans cette circonstance, sur ses formidables adversaires en jupons et parvint à persuader à l'assemblée qu'il était temps de s'arrêter dans la voie des concessions.

Le jour marqué pour la restitution de l'église de la compagnie à ses anciens occupants, s'or-

1. La pragmatique de Charles III, qui expulsa les jésuites de l'Espagne et de ses colonies, est du 2 avril 1767.

ganisa une ovation publique. Voici comment les jésuites eux-mêmes décrivent l'enthousiasme dont ils furent l'objet, en rendant hommage au sexe par lequel ils espéraient subjuguier l'autre¹ :

« Les rues étaient ornées de belles draperies
« et du haut des balcons les personnes respecta-
« bles du beau sexe jetaient sur la procession
« des fleurs, des parfums et autres objets d'un
« goût très-délicat. Elles prouvaient, par ces
« démonstrations, combien elles étaient heu-
« reuses du retour des fils du grand saint Ignace,
« qui, au milieu d'une pompe et d'une magni-
« ficence inouïes, marchaient le visage fixé à
« terre et remplis de la plus profonde humilité. »

Les personnes respectables du beau sexe, comme dit la relation, ne se contentèrent pas de ces marques d'un dévouement public. De jeunes et jolies dames et demoiselles s'enfermèrent avec les fils du grand saint Ignace, les unes de longues heures, les autres de longues journées, afin de transformer les cellules en boudoirs. Les maris et les parents n'auraient pas osé s'opposer à une réclusion, d'où revenaient, avec un reflet de béatitude, les ardentes dévotes.

1. Extrait d'une brochure, vendue par les jésuites de Quito, sous le titre : *Establecimiento de la Compañía de Jesus en la republica de Ecuador*, Quito, 1851.

Les jésuites recueillis par l'Équateur étaient tous des hommes dans la force de l'âge. Carlis-tes espagnols, ils auraient au besoin, manié le sabre. Sous la soutane perçait le soldat. Qu'importe ! l'habit fait le moine. Au moins les Quiténiennes en paraissaient convaincues. Le croyaient-elles ?

Quoiqu'il en soit, l'événement qu'elles amenèrent les peint au moral, mieux qu'une minutieuse analyse. On les voit, pour arriver à leurs fins, tour à tour intrigantes et passionnées. Elles montrent une supériorité marquée sur les hommes qu'elles agitent, qu'elles subjuguent, qu'elles aveuglent.

Les Quiténiennes ont de brillantes qualités naturelles. Mais l'éducation, même des mieux élevées, est excessivement défectueuse ; il leur manque, pour y suppléer, cette spontanéité vive et gracieuse de l'esprit que donne le climat chaud de Guayaquil et de Lima.

Les tertulias de bonne compagnie sont paisibles et froides. Elles se passent en languissantes conversations, rarement vivifiées par le son du piano ou le piétinement de la danse. Parfois il y a de grands dîners, servis avec profusion, d'après l'antique mode espagnole. Ces banquets se divisent en deux actes ; on se lève

de table après le rôti, on laisse s'écouler un quart d'heure de repos, et on revient s'asseoir à une table couverte de pâtisseries, de fruits et de fleurs.

Quito est justement renommée pour ses confitures et ses glaces. Ces dernières sont comparables à celles de Naples et de Palerme.

L'hospitalité du général Vicente Aguirre m'a permis de juger de la gastronomie équatorienne dans toute sa splendeur; vingt-cinq plats au moins nous furent servis, et le dessert offrait une magnificence féerique. Si la première partie du banquet ne révélait pas une grande habileté dans l'art des Vatel et des Carême, en revanche la seconde surpassait en luxe les festins royaux d'Europe.

V. Aguirre, ministre de la guerre du gouvernement conservateur, me rappelait par sa figure et son âge, le vénérable prince Adam Czartoryski. Lui et Larrea, ancien marquis de San José, ministre des affaires étrangères (fils de celui qui mourut lépreux) sont les deux hommes les plus riches du pays. Leurs familles donnaient le ton à la société de Quito; elles formaient avec le corps diplomatique le cercle où s'écoulaient mes soirées. Cinq puissances seulement se trouvaient représentées dans la capitale de l'Équa-

teur : la France, l'Angleterre, l'Espagne, les États-Unis et le Pérou.

Quito n'a point de théâtre permanent ; rarement quelque mauvaise troupe de comédiens nomades s'aventure aussi loin du chemin battu. Les artistes comme Herz et Sivori, allant partout où les mène la vapeur, n'ont pas osé franchir le Chimborazo, et faire entendre dans les hauteurs des Andes, l'un son piano, l'autre son violon.

Les amusements publics se réduisent aux processions religieuses et aux mascarades des Indiens.

Ces dernières sont des vestiges de la vie sociale du temps des Incas. A certaines occasions qui coïncident avec les fêtes du calendrier catholique, arrivent des hameaux environnants, au centre de la ville, des bandes de demi-sauvages, conduisant des llamas ornés de banderolles éclatantes, et accoutrés eux-mêmes d'une manière singulière. Les uns sont complètement couverts d'un costume de tiges de plantes réunies et découpées comme une fourrure ; les autres représentent ce qu'ils appellent des géants et des géantes. Pour cela on les voit se revêtir d'un mannequin double de la grandeur naturelle, et couvert d'une longue robe ; quand ce mannequin

simule une négresse, il a deux têtes, l'une sur les épaules, l'autre, qui est la seule vivante, percé par une bouffonnerie grivoise, là où est censé se terminer le tronc et où doivent commencer les jambes. Une musique primitive, nullement mélodieuse de tambours et de fifres accompagne ces farces burlesques. Hommes, femmes, enfants et llamas paraded quelque temps sur la plaza Mayor. La cérémonie se termine par un immense feu de paille et d'herbes sèches. Ce bouquet final est une réminiscence du culte du soleil; les groupes se dispersent ensuite dans les *chicherias*. Figurants et figurantes se livrent à l'ivresse la plus complète, le soleil les surprend couchés pêle-mêle en plein air. La multitude urbaine, *bolsiconas* et hommes de toutes les classes, s'amuse de la gaite indienne à laquelle elle mêle ses rires et ses plaisanteries. Les señoritas aristocratiques dédaignent d'ordinaire de se montrer à cette mascarade populaire.

Gothique dans sa manière de vivre, Quito se lève de bonne heure et se couche de même. Les portes cochères sont presque toutes fermées à neuf heures du soir. La lumière de quelques rares maisons sortant des fenêtres trahit seule des tertulias qui s'achèvent. Le silence et la so-

litude règnent dans toutes les rues fort mal éclairées au moyen de reverbères ternes et lugubres. Le piéton attardé ne rencontre personne si ce n'est quelque *sereno* ou gardien de la ville, qui ne chante pas les heures comme à Santiago et ne siffle pas comme à Lima pour prouver qu'il est éveillé. Le protecteur de la sûreté publique se tient muet au coin de quelque rue, sa lanterne allumée par terre ; et s'il ne dort pas, sa rêverie ressemble beaucoup au sommeil.

Avec une police mal organisée, les larcins sont très-communs. Néanmoins les vols sérieux et violents se commettent rarement. Des meurtres, on n'en a constaté que trois en 1850, tandis qu'à Guayaquil ils ont atteint le chiffre de trente dans la même année. Ceci parlerait en faveur des habitants de la *terra fria*. L'atmosphère où ils vivent attiédit peut-être les passions désordonnées.

Les riches familles de Quito possèdent de fort jolies maisons de campagne. Ni le Pérou, ni le Chili n'ont rien à comparer à ces élégantes habitations, ornées de beaux jardins et placées au milieu de sites enchanteurs. J'ai visité *El Placer* (le plaisir) quinta ou villa de Valdivieso et je me suis souvenu des villas italiennes. La quinta de

Larrea, dans la délicieuse vallée de Chillo, passe, avec raison, pour une petite merveille du pays. Celle de M. de Mondeville (ancien chargé d'affaires de France, fixé dans l'Equateur) réunit tous les agréments qu'un Parisien pourrait se permettre à Auteuil ou à Montmorency.

Si l'intérieur de la capitale n'a pas de promenade digne d'elle, il ne s'ensuit point que le voyageur ne trouve pas à satisfaire son besoin de locomotion. De quelque côté qu'il tourne ses pas, il débouche dans la campagne, et partout la nature se présente à ses yeux ou riante ou accidentée. Une éternelle verdure émaille les ravines où bruissent les ruisseaux, les torrents, les cascades. Un de ces courants d'eau, qui passe pour une rivière et s'appelle le *Machangara*, compose, par un serpentement fantastique, une succession de bassins toujours remplis de baigneuses, plus où moins deshabillées. Des peaux blanches et roses tranchent sur des peaux brunes et noires, des señoritas et des bolsiconas, des Indiennes aux somptueuses chevelures et des mulâtresses au crin laineux ; assemblage piquant qui provoque le pinceau de l'artiste comme un tableau mythologique. On rencontre beaucoup moins d'hommes que de femmes dans ces bains ; les sexes ne sont pas confondus, mais

il n'y a pas d'autre rideau de séparation que les branches transparentes des arbres.

Le climat délicieux de Quito, réalisation du printemps perpétuel, permet de supporter toute l'année les immersions d'eau courante. C'est heureux pour des habitants, qui ne possèdent pas une seule maison de bains chauds. Une étuve, que fit venir d'Europe, M. de Mondeville, pour son usage particulier, attira vivement la curiosité et excita la surprise parce qu'elle était oblongue au lieu d'être carrée comme les boîtes dont se servent quelques sybarites indigènes, afin de se laver à domicile.

La *cantera*, ou ravine de Jérusalem, source qui s'échappe du mont Pichincha, est un autre rendez-vous de bains. Une arche de pont, en ruines, y produit l'effet le plus pittoresque; elle encadre une cascade aux bords joyeux.

Le sentier, qui y mène, passe auprès de la Chapelle-du-Vol, *Capilla del Robo*. Demandez aux indigènes l'origine de cette dénomination, ils vous avoueront leur ignorance. Un artiste intelligent, M. Charton, a communiqué le dessein de la chapelle au journal l'ILLUSTRATION et y a joint la légende suivante.

« Un moine dépouilla une image de ses pierres précieuses qu'il remplaça par des pierres fausses.

Avec une richesse si mal acquise, il rentra dans la vie mondaine sous un nom supposé, et conla ses jours au sein de l'opulence et des voluptés. A l'heure de la mort, le repentir lui arracha une confession générale, et il indiqua l'endroit où gisait le reste de son trésor qu'il n'avait pas eu le temps de dépenser tout entier. A cet endroit même et avec ce vaste trésor aurait été érigée la chapelle expiatoire dont le nom s'expliquerait par l'action qu'elle rappelle. »

Les Quiténiens sont reconnaissants à M. Char-ton de leur avoir fait présent de la susdite légende ; c'est un motif pour la laisser intacte ; autrement je serais tenté de suggérer une explication différente.

De temps immémorial on fusille sur la petite place où s'élève isolée la chapelle du vol. C'est le vol qui détermine la plupart des crimes auquel s'inflige le dernier supplice. Il y aurait donc comme un enseignement à désigner la place d'exécution par le vice qui y amène ses victimes. La sagesse spontanée des peuples, si on la scrute, est pleine de ces leçons-là.

Le mont Pichincha encercle à demi la ville par une succession de vertes collines nonchalamment ondulées ; on ne dirait jamais qu'une apparence si agreste cache d'affreux cratères ;

ni le Vésuve ni l'Etna n'ont cet air innocent. Du Pichincha vient la neige consommée à Quito et apportée sur le dos des Indiens et des Indiennes, qui sont obligés d'aller la chercher, humaines bêtes de somme, à quatre ou cinq lieues de distance. A moins de gravir, comme ils le font, au sommet du volcan, on ne soupçonne pas plus ses glaces que ses feux.

Restrepo, dans son *Histoire de la Révolution de Colombie*, énumère les diverses éruptions du Pichincha (vol. II, pages 71 et suiv.).

« Ce volcan, dit-il, sur le versant oriental duquel Quito a été fondée en 1534, fit sa première éruption après la conquête du pays par les Espagnols, en 1539, les remplissant d'horreur et d'effroi. Heureusement, la bouche du cratère est dirigée du côté opposé à la ville, et les matières enflammées qui en sortent, vont, le plus souvent, se perdre dans les solitudes d'Esmeraldas. La seconde éruption arriva en 1560 ; elle ne causa pas de dommages. La troisième, qui fut épouvantable, survint en 1566. Le volcan lança une immense quantité de poussière, de cendres et de pierres, qui couvrit Quito et ses environs à une *vara* (trois pieds) de profondeur. L'eau bouillante et le liquide bitumineux descendirent à torrents, détruisirent les champs

labourables et les maisons de campagne, emportant bestiaux et habitants sur leur passage, et rendirent le sol stérile en y déposant une multitude de pierres entraînées par le courant. On peut encore aujourd'hui voir ces pierres dans la plaine de Rupibamba. La quatrième éruption eut lieu en 1577 : elle occasionna autant de ruines que la précédente. La cinquième rendit tristement mémorable le 27 octobre de l'année 1660. Elle s'annonça et fut accompagnée par des tremblements de terre et d'affreux mugissements du volcan, qui, pendant plusieurs jours de suite, vomit des pierres, du sable et des cendres, avec tant de force et d'abondance, que ces éjaculations arrivèrent à Popayan, à Borba-coas, dans le voisinage de Guayaquil, à Loja et aux missions de Maynas. Quito souffrit, pendant toute une journée, d'une pluie de gros sable et de cendres, qui laissa sur les toits des maisons une couche épaisse. S'il faut en croire la tradition, les habitants firent le vœu de célébrer une fête annuelle en l'honneur de la Vierge de la Miséricorde; la pluie de matières pernicieuses cessa immédiatement et devint aquatique; l'air se rafraîchit; les maisons, les rues et la campagne se trouvèrent lavées. La fête se célèbre encore le 27 octobre de chaque année.

Ce fut la dernière éruption du Pichincha, qui est resté tranquille depuis. On entend seulement de temps en temps dans Quito, les bruits souterrains du volcan. »

Le Pichincha n'est qu'un des soupiraux d'un immense enfer.

« La haute plaine de Quito, remarque Humboldt dans ses magnifiques *Tableaux de la nature*¹, dont le Pichincha, le Cotopaxi et le Tunuragua forment le sommet, n'est aussi qu'un seul foyer volcanique. Le feu souterrain fait éruption, tantôt par l'une, tantôt par l'autre de ces ouvertures que l'on est habitué à considérer comme des volcans distincts. Depuis trois siècles, la marche progressive du feu a pris dans cette contrée la direction du Nord au Sud. Les tremblements de terre qui y causent de si terribles ravages attestent eux-mêmes l'existence de communications souterraines, non-seulement entre les pays sans volcans, ce qui est un fait depuis longtemps constaté, mais entre les cratères situés à une grande distance les uns des autres. Ainsi, en 1797, une haute colonne de fumée s'éleva sans interruption, pendant trois mois, du volcan de Pasto, et disparut au

1. Edition Gide et Baudry. Paris 1851, tome II, p. 258.

moment même où, à cent lieues de là, le grand tremblement de terre de Riobamba et l'éruption boueuse dont la matière est connue sous le nom de *moya*, donna la mort à trente ou quarante mille Indiens. »

Le Panecillo (petit pain) est un monticule conique. Sa forme abrupte contraste avec les lignes onduleuses du Pichincha. Sa cime est couverte de ruines de l'époque des Incas. Restes remarquables, dit-on, d'un temple consacré au soleil.

Outre ces deux élévations principales, il faut mentionner *la Chilena* (la Chilienne, — pourquoi ce nom ? je l'ignore) d'où la ville de Quito se déroule dans toute sa splendeur.

Les montagnes, dont on aperçoit, par un temps clair, les blanches têtes sont : *Corazon*, *Iliniza*, *Ruminahui*, *Sincholagua* et *Antisana*, cinq pics des Andes ; mes yeux n'en ont jamais découvert davantage du dehors ou du dedans de cette cité, que les géographes placent entre onze pics toujours visibles à la fois.

Toutes ces montagnes sont des volcans endormis, comme le Pichincha, depuis près de deux siècles. Rassurés par la protection de la Vierge de la miséricorde, les habitants ne songent pas au réveil possible de ces redoutables

voisins. Ils ne se préoccupent pas non plus des tremblements de terre et se croient au pis aller à l'abri d'un désastre général à cause de la nature du terrain sur lequel reposent leurs solides et massives maisons. Les ravines y produisent une force de cohésion qui ne saurait exister dans les plaines. Pendant mon séjour je fus témoin d'une série de secousses prolongées peut-être une demi-minute. Le tremblement de terre me parut très-sensible, mais n'occasionna pas le moindre dommage.

Les pérégrinations à cheval, comme les sorties des chevaliers errants d'autrefois, deviennent facilement une habitude et une passion. J'aurais voulu aller de Quito dans la Nouvelle-Grenade, en traversant l'intéressante et belliqueuse province de Pasto. Mais ce trajet jusqu'à Santa-Fé de Bogota ne prend pas moins de quatre ou cinq semaines. Limité par le temps je renonçai à cette idée. Alors, grande devint mon envie de faire une excursion dans le nord de l'Equateur et de visiter la fertile province d'Imbabura, où les Indiens sont plus industrieux, plus intelligents et plus heureux que leurs frères de Quito. Ce projet, d'une exécution facile manqua également. Enfin je me bornai à désirer une promenade au village de Yaraquí ou s'élèvent

les deux pyramides érigées par La Condamine en 1736, en mémoire de l'expédition scientifique qu'il entreprit dans le but de vérifier la forme du globe. Cette promenade même remise d'un jour à l'autre n'eut pas lieu.

La dernière lacune je la regrette, mais le lecteur n'y perd rien qu'une inscription lapidaire qu'il pourra trouver ailleurs.

VII

L'INTELLIGENCE SOUS LA LIGNE

Parallèle entre l'Amérique espagnole et l'Amérique anglo-saxonne. — D'où vient l'infériorité relative des peuples. — Éducation vicieuse. — Dégradation des Indiens. — Université. — Bibliothèque publique. — Pas de libraire. — Poésie. — Le père Velasco. — Publications des jésuites. — Le soufflet de la sainte Vierge. — Femme changée en furie. — Idée de l'enfer. — Le chanoine Noboa et ses pamphlets. — Les lettres de Frias. — Le journal unique. — Escarmouche décisive. — Dialogue entre Aguirre et Maldonado. — Triomphe du pronounciamento. — École de peinture. — Salas. — Sculpture. — Besoin d'un musée et d'une salle d'études. — Industrie française. — Caoutchouc. — Fabrique de drap. — Protection nuisible.

Sous tous les climats, la famille humaine possède la connaissance intime du *moi*. Cette connaissance, dont les brutes paraissent privées, donne la raison ou l'intelligence. Elle proclame l'identité radicale des races, des nations, des hommes, et exclut la prétendue supériorité dont se prévaut telle race pour asservir une autre race, telle nation pour subjuguer une autre nation, tel homme pour se faire l'arbitre de ses semblables.

Dans le développement historique de l'humanité, il arrive à un peuple de distancer pour un moment les autres peuples ; mais le sceptre du progrès est mobile. On l'a vu passer de l'Asie à l'Afrique, de l'Afrique à l'Europe et bientôt peut-être l'Europe le cédera à l'Amérique.

Là, des réfugiés de l'Angleterre ont fondé, comme on sait, la république aujourd'hui florissante des États-Unis. Là, les descendants des conquérants espagnols ont érigé aussi des États libres, non reliés encore par un lien fédéral. La première moitié de l'Amérique, fière de son commerce, de son industrie, de ses institutions, regarde en pitié la seconde moitié, qui est moins mercantile, moins active, moins bien organisée. De la pitié, l'orgueilleuse fille de la Grande-Bretagne passe au dédain ; elle se rengorge et se dit : — Je dois tous mes avantages à mon noble sang. — Et du Canada au golfe du Mexique, les journaux répètent des millions de fois cette assertion et la donnent comme une vérité établie.

Une telle doctrine est devenue d'autant plus populaire, qu'elle autorise d'abord les nord-Américains, en qualité de blancs, à transformer les noirs en bêtes de somme, et ensuite, en qualité d'Anglo-Saxons, à se rendre maîtres

quand ils le pourront, de la partie méridionale du Nouveau-Monde.

Lorsqu'ils parlent de je ne sais quelle vertu mystérieuse de leur sang, ils oublient, ces démocrates inconséquents, que les Espagnols du seizième siècle, sur l'empire desquels le soleil ne se couchait jamais, exprimaient alors et avec plus de droit, peut-être, une pensée tout aussi orgueilleuse. Eux aussi vantaient la qualité supérieure de leur sang ! avaient-ils raison ?

La prétention des nord-Américains n'est pas mieux fondée. Leur grandeur relative d'aujourd'hui s'explique facilement ; ils la doivent d'abord à leur point de départ, si favorable. Des proscrits politiques et religieux, c'est-à-dire les hommes les plus intelligents de l'Angleterre, furent les colonisateurs de ce qu'on appelle aujourd'hui les États-Unis. Sous la forme théologique protestante, ils importèrent dans leur asile le dogme fécond de la liberté de conscience ; la métropole leur permit de développer les principes du *self-gouvernement* ou de la souveraineté populaire. L'indépendance les trouva avec des institutions démocratiques et n'eut qu'à déclarer un fait accompli.

Voyez maintenant l'Amérique du Sud : des soldats aventureux, c'est-à-dire les hommes les

plus ignorants de l'Espagne, conquirent pour leur roi les vastes territoires, aujourd'hui découpés en une quinzaine de républiques sous la forme du catholicisme romain; ils plantèrent sur le sol arraché aux Indiens, l'oppression de la pensée. La métropole, jalouse de son pouvoir, empêcha les colonies d'avoir des rapports avec les nations étrangères et les courba sous une tutelle qui paralysait toute espèce de développement. L'indépendance arriva, prématurée, si elle peut jamais l'être. Les provinces insurgées prirent le nom de république et restèrent monarchies par leur religion et leur ignorance.

Si de ce parallèle politique nous passons à un rapprochement social, nous trouverons la population nord-américaine, livrée d'emblée au défrichement et à la culture de la terre; et la population sud-américaine adonnée tout entière, moins les parias indiens, à l'exploitation des mines d'or et d'argent. Là, l'agriculture et son heureuse influence sur le corps et sur l'âme; ici, un véritable jeu de hasard et ses effets corrupteurs.

Qu'on compare aussi les climats : tempéré ou froid dans la section échue aux Anglais, chaud et ardent dans la section espagnole, si l'on en excepte les hauteurs de la Cordillère et la partie

rapprochée du détroit de Magellan. La première de ces températures est faite pour accroître la vigueur et l'énergie, l'autre pour amortir ou tuer le goût du travail.

Lorsque je médite sur les fatales entraves jetées sur la voie de l'Amérique du Sud, ce qui m'étonne, à tout prendre, ce n'est pas sa prétendue stagnation, mais la carrière qu'elle a déjà parcourue. Comment, me demandai-je, élevés par les interprètes d'une croyance puérile, énervés par une vie sensuelle, écrasés par la force, ces créoles, bâtards des guerriers espagnols, ont-ils pu aspirer vers la liberté, réclamer leur indépendance et sortir victorieux d'un long combat? Comment, malgré des rechutes dont ils se relèvent sans cesse, marchent-ils à la réalisation d'une liberté plus logique que celle des États-Unis, car elle repousse l'esclavage? Comment, en moins d'un demi-siècle, comptent-ils déjà tant d'hommes dont s'honorerait n'importe quelle contrée et montrent-ils à l'univers ce Bolivar que le vieux monde envie au nouveau et que la postérité équitable mettra au-dessus de Washington?

Oh ! si un sang est plus généreux qu'un autre sang, allez, ce n'est pas le vôtre, nord-Américains ! car, quelle est la qualité qui élève les

hommes comme les nations ? ce n'est pas la patience d'où proviennent les richesses matérielles ; ce n'est pas l'esprit organisateur d'où émane l'ordre du foyer domestique et de l'Etat ; ce n'est pas même le génie trop souvent malfaisant : c'est la plus essentielle des vertus, l'attribut distinctif de notre nature, qu'on appelle l'humanité. Or l'humanité, nord-Américain, frémit à la vue de cette camisole de force maintenue par vous sur près de quatre millions de créatures humaines ; elle exécute cette institution brutale, meurtre et vol à la fois, que vous maintenez en face des préceptes de l'Évangile, de la philosophie, de la civilisation, et que vous vous efforcez, transfuges effrontés de vos propres principes, de propager dans le monde.

Non ! ni la physiologie, ni l'histoire, ni la géographie ne sauraient admettre le ridicule et oligarchique préjugé du sang ; les conditions d'existence de chaque nation expliquent le degré de son intelligence. Ainsi il est aisé de comprendre, par un simple coup d'œil sur une carte, pourquoi l'Équateur est en arrière de la plupart des républiques espagnoles.

Cinq provinces sur sept se trouvent plongées dans un labyrinthe de montagnes qui les isolent du monde. Pour arriver jusqu'à la capitale, les

idées, comme les voyageurs, doivent traverser des sentiers fatigants, rétrécis, bouchés même une partie de l'année. De ce centre du pays, une mer est à une distance de huit jours et l'autre à une distance d'un mois. La difficulté excessive des communications empêche le commerce de prospérer ; sans commerce, point de travail, et sans travail, pas de progrès ; aussi Quito, cernée d'une épaisse muraille, présente-t-elle l'étrange anomalie d'une ville espagnole, avec les mœurs, la culture d'esprit, les naïvetés du seizième siècle.

On a remarqué que les habitants des îles, rarement visitées par les navigateurs, conservaient longtemps leurs particularités sociales. Cela s'applique encore mieux aux habitants des hautes régions, n'ayant aucun contact, même avec des matelots ou des missionnaires étrangers.

Dans toute la Sierra, on peut dire dans tout l'Équateur, l'éducation publique, sous les auspices des prêtres, n'est que le maintien de l'ignorance. Le catéchisme en forme la base et là s'arrête l'enseignement pour l'immense majorité des habitants.

Les Indiens, pur sang ou métis, obtiennent rarement l'avantage d'apprendre à lire et à

écrire. On leur inculque avec la peur de l'enfer, quelques légendes des saints, voilà pour la religion. On leur apprend à ôter le chapeau aux passants avec la phrase latine : *Ave Maria purissima*, voilà pour la morale.

L'ancienne politique des conquistadores prévalant à l'égard de cette race infortunée. Une capitation de trois piastres (15 francs) pèse sur chaque individu. Ce tribut est payé en remplacement du service militaire, mais il n'exempte pas des corvées de la guerre. Il y a plus : contrairement aux lois de la république, des spéculateurs profitent de la misère des pères et mères pour s'assurer le service domestique, sans terme fixe, des jeunes garçons et des jeunes filles ; ils revendent ensuite le contrat avec un profit avantageux. Déplorables vestiges des odieux *repartimientos* d'autrefois, esclavage déguisé, contre lequel ni l'Indien, ni l'Indienne ne savent réclamer. Le sauraient-ils, la justice, complice des oppresseurs, repousserait les opprimés.

Une instruction rationnelle, indiquant à chacun ses droits et ses devoirs, détruirait bientôt un état de choses si commode ; les prêtres sont là pour l'empêcher.

Ils sont là aussi pour endormir dans la béate

crédulité du moyen-âge, les créoles émancipés des deux sexes.

Quito possède une université et une bibliothèque publique. Quelques-uns des professeurs sont considérés comme des hommes savants ; on m'a cité surtout Jameson, un Anglais équatorianisé, qui a découvert beaucoup de plantes nouvelles. L'introduction de la moindre notion de philosophie contemporaine me semblerait plus utile que la connaissance complète de la Flore tropicale.

La bibliothèque compte quinze mille volumes, provenant de l'ancien couvent des jésuites et complétés par un bon choix de livres modernes. Elle occupe un beau local ; mais les visiteurs y sont rares. Le goût de la lecture ne distingue nullement les habitants de l'Équateur. Dans tout le pays, il n'y a pas un seul libraire, ou marchant spécial de livres. Cette branche de commerce fait quelquefois appendice à la vente des étoffes et se réduit aux catéchismes, aux livres de messe et aux romans d'Alexandre Dumas et de Paul de Kock.

Le petit nombre de personnes instruites qu'un tel approvisionnement littéraire ne satisfait point, doivent faire venir directement leurs livres de Paris ou de Lima. Que Lima, la ville du *far*

niente, la Parthénope américaine, soit, ainsi, un foyer de lumières vis-à-vis de l'Équateur, cela seul prouve la prostration intellectuelle du pays.

Les lettres ne fleurissent pas sur les hauteurs de la Sierra. Olmedo, cité plus d'une fois dans cet itinéraire est un poète de la *Tierra caliente*. On m'a parlé à Quito d'une jeune dame qui tourne joliment le vers. Mais son talent n'égale peut-être pas celui de ma gracieuse compagne de voyage : Juanita Roca.

Dans la prose, le nom du père Velasco, jésuite, est cité avec beaucoup d'estime. Son histoire du royaume de Quito, intéressante à consulter à défaut d'un meilleur livre sur le même sujet, laisse beaucoup à désirer sous le rapport littéraire ou philosophique. Restée inédite jusqu'en l'année 1844, elle a été achevée en 1789. Ce n'est pas de l'actualité.

Des publications pieuses issues des jésuites, les diatribes politiques du chanoine Noboa et des réimpressions des articles conservateurs de Frias, voilà les seuls symptômes de l'activité de la pensée que j'aie pu surprendre au delà du Chimborazo. Tristes symptômes !

Les disciples de saint Ignace impriment des livres soit pour faire leur propre éloge, soit pour imposer la religion comme ils l'entendent.

Entre autres broderies religieuses, ils ont répandu à profusion le *Mois de Marie*. Ce petit volume renferme trente et une oraisons et autant d'exemples édifiants. Deux historiottes prises au hasard et fidèlement traduites montrent quel genre d'enseignement colportent les jésuites. Comme dans Esope chaque récit porte sa moralité.

« La vierge Marie s'indigne de voir qu'une
« chose qui lui a été consacrée serve au péché.
« — Il y avait une fois à Séville un secrétaire
« d'une confrérie de Marie, lequel fit confection-
« ner avec beaucoup de goût deux plumes en
« soie et en or, pour écrire les noms des mem-
« bres de la congrégation, les patentes et autres
« actes de sa charge. Ces plumes donnèrent
« dans l'œil à une jeune fille, qui en déroba
« une. La malheureuse fut punie, moins pour le
« larcin que pour l'usage qu'elle en fit. Liée
« avec une femme de mauvaise conduite, elle se
« mit à lui écrire, en se servant de la plume
« volée. A peine avait-elle commencé sa lettre
« qu'elle reçut un vigoureux soufflet, sans voir
« la main qui la frappait. En même temps ces
« paroles bien accentuées retentirent à ses oreil-
« les. — Comment oses-tu, mécréante, profaner
« un objet qui m'a été dédié ? — Le coup si

« brusquement appliqué et l'intonation d'une
« voix terrible firent évanouir la coupable ; une
« force occulte lui arracha la plume de la main.
« Ayant repris connaissance, elle comprit sa
« faute, demanda humblement pardon, et pro-
« posa toutes les réparations possibles. Elle n'en
« porta pas moins pendant plusieurs jours, une
« marque violette sur la joue, qui apparaissait
« aux yeux de tous comme la trace d'une main
« plus puissante qu'une main terrestre. Chacun
« pouvait lire dans cette meurtrissure l'applica-
« tion d'un châtiment céleste. La sotte ! n'ent-
« elle pas mieux fait d'écrire maintes et maintes
« fois de suite avec la plume le nom de Marie, à
« l'exemple de beaucoup de saintes, qui ont
« consacré tant d'heures à ce louable passe-
« temps. »

Je supplierais d'excuser la crudité de la se-
conde anecdote, si elle n'émanait pas d'un ma-
nuel de dévotion, à l'usage des demoiselles de
Quito.

« Voulez-vous être délivré du péché ? Soyez
« tendrement dévoué à Marie. — Surprenante
« est la manière dont la susdite dame (*esta se-
« nora*) vint au secours d'un jeune homme de
« Messine. Ce garçon avait montré, comme mem-
« bre de la congrégation, une grande pureté

« d'âme, mais il fut un jour sur le point de la
« perdre. Une femme de vie légère, le sollicita,
« à l'instigation du démon, au péché charnel,
« et, seule avec l'innocent, l'assaillit afin d'at-
« teindre le but coupable. Le jeune homme,
« prêt à céder, éleva son âme vers la vierge im-
« maculée, en l'invoquant par ces affectueuses
« paroles : — « Aide-moi, ma Marie, et ne
« m'abandonne pas dans cette occasion. » A l'ins-
« tant éclata l'efficacité de la prière : la femme
« dangereuse apparut transformée en monstre
« horrible, en furie de l'enfer. Epouvantable à
« contempler, elle avait des serpents entrelacés
« au lieu de chevelure. Le jeune homme n'eut
« plus de désirs pour elle ; il lui reprocha son
« dévergondage et sortit victorieux d'une tenta-
« tion à laquelle tant d'autres succombent,
« hélas ! »

Ces contes, comme on le voit, sont moins bien narrés que ceux de Perrault. Ils constituent cependant la partie agréable du *Mois de Marie*. Les oraisons sont d'une monotonie accablante par la menace continue de l'enfer, ce levier d'Archimède du sacerdoce et cette épée de Damoclès de la crédule multitude.

« Et si tu tombes dans le feu, y resteras-tu longtemps ? Combien ? Cent ans ? — Plus. —

Mille ans ? — Plus. — Un million d'années ? — Beaucoup plus. — Combien de temps cela durera-t-il ? — Tant que Dieu sera Dieu ; toujours, toute l'éternité ! — Et dans ce cours de temps infini, y aura-t-il au moins un instant de répit ? — Pas un seul. — Pourrai-je au moins mouvoir un doigt ? — Jamais. — N'aurai-je pas au moins un court relâche afin d'ouvrir et de fermer les yeux ? — Tu ne l'auras point. — Ne me donnera-t-on pas même une goutte d'eau qui éteigne ma soif brûlante ? — Elle te sera refusée. »

Telles sont les douceurs d'une doctrine qui passe pour être consolante.

Les pamphlets périodiques du chanoine Noboa étaient un amas d'injures prodigués au général Urbina et à ses adhérents.

L'écrivain emporté, digne rival de M. Veillot pour son fiel et son acrimonie, croyait terrasser ses adversaires en les appelant des rouges et des communistes. Je le priai un jour de me donner les définitions de ce terme, dont il était si prodigue.

— Rouge ou communiste, me répondit le chanoine, veut dire un homme capable de tous les crimes mais désigne spécialement un ennemi de la religion catholique, comme Urbina voudrait le devenir, à l'exemple de ces révolutionnaires

maudits de la Nouvelle-Grenade, qui ont introduit la tolérance impie du culte protestant. »

Il n'y avait pas à discuter avec le chanoine, mais ce qui m'étonna, c'est que sa définition était généralement adoptée. Une charmante dame de la famille Aguirre, me demandait, d'un air de regret :

— Comment se fait-il que vous soyez communiste.

— Je suis communiste, señorita ?

— A quoi bon le nier ? L'influence des jésuites vous paraît une chose déplorable.

— Et quand cela serait ?

— Ne pas aimer l'ordre religieux le plus saint, c'est se révolter contre la foi catholique, c'est être communiste.

Les divagations de Frias, revêtues d'une meilleure forme, exprimaient au fond les mêmes pensées que les libelles de Noboa. Ce réfugié argentin, résidant à Paris, communiquait ses impressions cléricales au journal de Valparaiso : *el Mercurio*. Il était élève de Montalembert et de Donoso Cortès, et reproduisait avec un coloris brillant les anathèmes des deux célèbres ultramontains contre l'émancipation des peuples, qu'il transformait, comme ses modèles, en épouvantable impiété.

Par analogie, il tonnait contre toute réforme en Amérique dans le sens du progrès, comme l'entendent le protestantisme et la philosophie. Il encourageait le parti conservateur de toutes les républiques espagnoles à résister aux suggestions sataniques du parti de l'avenir. Retourner aux vieilles croyances, rendre au clergé sa suprématie d'autrefois, redevenir les enfants humbles et soumis de la cour de Rome : à ce prix seulement, suivant Frias, peuvent être sauvés ses compatriotes, ici-bas et là-haut.

A ce bagage littéraire il faut ajouter un journal, l'unique alors de l'Équateur, qui paraissait sous le titre : *el Nacional*. Cette feuille ne contenait pas autre chose que les actes officiels du gouvernement.

Dirigé par de tels imprimés, on comprendra l'esprit public de Quito. Indicible fut son indignation à la nouvelle de la révolution de Guayaquil. Les personnages importants tremblèrent de voir s'évanouir leur influence ; les femmes craignaient de perdre les jésuites, et, ceux-ci, la protection des personnages importants et la direction des femmes. Après la première surprise, le gouvernement, transmis au vice-président Valdivieso, se leurra d'une espérance trompeuse ; il crut ôter tout prétexte sérieux à la

durée de la rébellion par des négociations pacifiques avec la Nouvelle-Grenade. Pedro Carbo, homme honorable et habile, fut, d'une manière éclatante, nommé à cette ambassade. Il partit. En même temps, les troupes portées aux frontières reçurent l'ordre de revenir au sud.

L'illusion dont se berçaient les conservateurs de garder le pouvoir, s'affaiblit quand arrivèrent coup sur coup les pronunciamientos de Latacunga, d'Ambato et d'autres villes de la Sierra. La guerre civile devenait inévitable. Pour la faire, l'argent manquait au trésor. On essaya un emprunt volontaire ; il n'y eut pas de souscripteurs. On décréta un emprunt forcé de 4 à 50 piastres, par tête, suivant la fortune des habitants aisés. La mesure avorta également. Le parti de la conservation n'est point, comme on sait, le parti du sacrifice.

Les enrôlements se faisaient, en même temps, à la mode du pays. On saisisait au hasard les Indiens, malgré leur exemption légale, et les mulâtres, qui sont toujours, les premiers, victimes de la conscription. On leur mettait un fusil en main, et ils étaient censés convertis en soldats. Une armée de mille hommes, dont j'avais rencontré l'avant-garde, put être expédiée à la rencontre des rebelles. Pour inspirer le dévoue-

ment aux recrues, une image miraculeuse fut exposée, et, en son nom, les jésuites promirent une victoire décisive.

Ce fut la révolution qui triompha. Une petite rencontre entre deux détachements d'avant-garde eut lieu, aux environs de San-Miguel, sur la frontière de la *Tierra fria*. Les Guayaquilien mirent hors de combat six de leurs adversaires et eurent deux hommes blessés. Les Quiténiens, d'ailleurs moins nombreux, battirent en retraite. Les conscrits, comme cela arrive toujours, jetèrent leurs armes à terre et désertèrent en masse. L'honneur de cette journée revint au colonel Urbina, frère du général. Apprenant la déroute des siens, le commandant en chef de l'armée conservatrice, don Vicente Maldonado, qui se trouvait à Riobomba, rassembla ses soldats et leur déclara qu'il était d'avis de mettre fin à une lutte fratricide. Ses paroles reçurent l'approbation des défenseurs de l'ordre, qui, par un pronunciamiento empressé, se déclarèrent en faveur de la révolution. Ainsi cessait le combat, faute de combattants.

La veille du jour où ces nouvelles parvinrent à Quito, le commandement de la garnison de cette capitale avait été confié à D. Manuel Maldonado, frère de Maldonado de Riobomba. Une

foule nombreuse se répandit sur la plaza Mayor expectante et curieuse. Les jésuites et leurs amis paraissaient tristes, soucieux, découragés. Cinq ou six habitants, hommes policés, instruits, qu'on flétrissait de l'épithète de rouges, et qu'on fuyait la veille, étaient recherchés, entourés, écoutés. Les Indiens, assez indifférents aux partis politiques, attendaient quelque spectacle militaire. Les bolsiconas, avides d'attroupements, jetaient çà et là des œillades et des sourires, comme elles le font aux processions religieuses.

Le docteur Sanchez, envoyé de la Nouvelle-Grenade, abordait ses amis avec le cri : Vive la liberté universelle !

Pendant ce temps-là, voici ce qui se passait : Le vieux Valdivieso, trop faible pour tant d'émotion, s'était prudemment fait malade et gardait le lit. Les rênes du pouvoir avaient passé au général Aguirre, vieillard d'un caractère plus énergique. Il invite le commandant de la garnison à passer chez lui, et l'échange suivant de paroles s'établit entre eux :

AGUIRRE. La capitale et le reste de nos troupes, pouvant s'élever, avec les renforts du nord, à mille hommes, sont à votre disposition, colonel. Que comptez-vous faire ?

MALDONADO. Ne pas combattre mon frère, général.

AGUIRRE. En ce cas, quelle est votre résolution ?

MALDONADO. Je vais écrire au chef suprême Urbina, pour lui dire que je conserverai la tranquillité publique jusqu'à son arrivée.

Cette lettre terminait la révolution. Afin de donner les apparences d'une capitulation à ce qui n'était en réalité qu'une soumission absolue, le général Aguirre réussit à intercaler deux clauses dans la lettre : l'une demandait pour gouverneur provisoire de Quito un fonctionnaire dont les opinions ne fussent pas trop hostiles au parti déchu ; l'autre exigeait que l'armée victorieuse s'arrêtât dans sa marche. Le général Urbina ne devait pas tenir compte de cette double injonction.

A Guayaquil, j'avais vu comment débutent les pronunciamientos ; à Quito, je voyais comment ils s'achèvent.

Si l'on jugeait de l'intelligence sous la ligne équinoxiale par une éducation négligée, par une littérature absente, par l'esprit public d'une impuissance manifeste, on aurait une triste idée des Sierranos. Les beaux arts et l'industrie la feront voir sous un jour meilleur.

Quito est, je crois, la seule cité du Nouveau-Monde qui puisse se vanter de posséder, de longue date, une véritable école de peinture. Le père Velasco cite avec éloge plusieurs artistes, entre autres Miguel de Santiago, dont les tableaux auraient été admirés à Rome, et un Indien, qui obtint le classique surnom d'Apelles.

« Les jésuites, ajoute-t-il, ont emporté en Italie des productions de nos peintres, et là je ne dirai pas qu'elles excitent la jalousie, mais un grand étonnement de ce que des choses si parfaites et si délicates se produisent en Amérique. »

Samaniego a laissé une réputation méritée ; son élève Salas jouit actuellement d'une grande vogue ; imitateur habile, il a reproduit avec fidélité plusieurs créations d'Horace Vernet. Ces copies, montrées au peintre français lui-même, ont obtenu, dit-on, son approbation.

Le meilleur tableau de Salas, et qu'il a multiplié, c'est la chaste Suzanne entre les vieillards bibliques. La figure belle et froide de Suzanne est le portrait de la froide et belle madame Larrea, une des dames marquantes de l'aristocratie de Quito.

Le talent de la peinture ne s'allie que trop souvent au dérèglement des mœurs. Salas est un

ivrogne, et l'ivrognerie l'a conduit au meurtre. Rentré un soir chez lui, après des libations plus copieuses que de coutume, il chercha querelle à sa femme et la tua de plusieurs coups de couteau. Si encore le malheureux avait eu pour excuse l'art, comme Carravage, lorsqu'il crucifia bel et bien son modèle afin de mieux rendre les douleurs du Christ sur la croix ! La bouteille ne parut point une circonstance atténuante au tribunal ; la peine de mort fut prononcée contre Salas ; il allait la subir, mais le président (je ne sais si c'est Florès ou un autre) annistia le criminel, à condition qu'il enseignerait le dessin gratis dans les écoles publiques.

Beaucoup plus jeune, Paez promet de surpasser Salas ; son pinceau a de la vigueur et son coloris de l'éclat.

Un autre art existe à Quito, sans que l'on puisse dire qu'il y fleurisse : la sculpture en bois. Ce sont des Indiens ou des métis qui s'en occupent spécialement ; ils ne brillent ni par l'exacte imitation, ni par un talent fantastique, comme celui qui se révèle dans les bas-reliefs de l'antique Égypte ou de l'Allemagne du moyen-âge. Ils confectionnent généralement des vierges, des Christ et autres notabilités du calendrier. Les églises sont remplies de ces hideuses pou-

pées dorées, argentées, habillées de soie. C'est à peine si les figures humaines peuvent être prises pour telles ; quant aux animaux on ne saurait décider à quelle espèce les rapporter. A voir l'enfant Jésus perché sur son âne, on le croirait tout aussi bien sur un lièvre, un chien ou un chat. Le bon marché auquel s'obtiennent ces sortes d'ouvrages explique la raison pour laquelle plus de soin n'est pas apporté à leur confectionnement. Dans le siècle passé, vivait un Indien, qui se montra véritable artiste dans son art devenu métier aujourd'hui. Ses statuettes sont recherchées et admirées des connaisseurs. Dûment encouragées, les sculptures équatoriennes prendront de l'essor et s'élèveront peut-être au niveau des chefs-d'œuvre en bois de la cathédrale de Nuremberg, où le marbre est quelquefois égalé. La race indo-américaine a une patience minutieuse, comme celle des Allemands ou des Chinois, et dans certains travaux la patience c'est presque le génie.

Les beaux arts à Quito suivent les tâtonnements de la routine. Si j'avais pu voyager, m'observait Salas, j'eusse été un bien meilleur peintre ! — Il n'y a pas le moindre doute. Mais une salle d'études, à l'instar de celle qu'on a fondée au Chili, sous la direction de professeurs

européens, remplacerait, en quelque sorte, les voyages. Il n'existe aucun établissement de ce genre dans l'Équateur. Il n'y a pas de musée. Singulière lacune ! avec un goût si répandu pour la peinture, que la plupart des maisons ont leurs murailles intérieures couvertes de fresques. Les sujets en sont toujours empruntés aux légendes monacales.

La population des deux sexes, au milieu de l'atmosphère tonique des Andes, montre des dispositions laborieuses. Les femmes brodent, d'une manière parfaite, des jupons et des mouchoirs : ces articles deviennent des objets d'exportation et se vendent à Bogota et à Lima. Des punchos, manteaux sans manches, en coton ou en soie, sortent aussi des manufactures de Quito ou des villes voisines.

Une industrie curieuse et utile, c'est celle du *jeve* (*siphonia elastica*) le meilleur peut-être de tous les caoutchoux. On en fait des coussins, des matelas, des manteaux, des bouteilles etc... aussi imperméables que les marchandises dites macintosh.

Les diverses branches de l'activité sociale, spontanées et naturelles au pays, se développeraient sous les auspices d'un gouvernement éclairé. Des encouragements opportuns, et des

récompenses nationales éveilleraient l'émulation, sans laquelle languissent ou meurent les plus heureuses capacités naturelles.

Le parti conservateur ou gothique, jusqu'à présent maître du pouvoir, s'est montré aussi peu soucieux du progrès matériel que de l'éducation intellectuelle. Il a laissé vivoter d'elles-mêmes les industries, pour lesquelles les habitants ont une aptitude particulière, mais en revanche, il a imaginé de créer des fabriques de drap, au grand détriment des classes pauvres ; afin de donner de gros bénéfices à une des plus riches familles du pays, qui a introduit et exploite cette nouvelle et artificielle industrie, il a mis des droits exorbitants sur l'importation des draps les plus ordinaires. Qu'en est-il résulté ? C'est que les classes pauvres ont à payer davantage pour être moins bien vêtues. Et les gens intéressés au maintien d'une mesure mal-faisante, ont le front de dire : — L'Équateur avance, nous avons des manufactures de drap.

VIII

RETOUR A GUAYAQUIL

Indiennes consternées et consolées. — Baiser tardif. — Achat d'une lance. — Recrutement des soldats. — Une armée en campagne. — Désertion. — Fait incroyable mais authentique. — Le mendiant de Gil-Blas. — Le colonel Aparicio. — Retour auprès de dona Vicenta. — Pronunciamento de Latacunga. — Rivalité provinciale. — Le brave commandant d'Ambato. — Rencontre sur le Chimborazo. — Le colonel Urbina. — Un tableau réaliste. — Piscarco. — Transition de la Sierra à la plaine. — Recette médicale. — Portraits politiques. — Le général Urbina. — La question des jésuites. — Maxim^e de gouvernement. — Le général Villamil — Ses mémoires inédits. — Anecdote sur les femmes de Pasto. — Robles et Franco. — L'Othello équatorien. — Absence du préjugé épidermique. — So^aciabilité de la race noire. — Rentrée à Guayaquil. — Nuit tropicale. — Adieux de l'Équateur.

Permettez-moi, lecteur, de vous faire voyager une seconde fois par la même route. Simple topographe, je ne me donnerais point une telle liberté. Mais je suis, de plus, comme vous vous en êtes aperçu peut-être, collecteur des scènes de la vie sociale et privée des peuples. Les mêmes lieux vous offriront d'autres esquisses morales ou politiques. Je vous promets d'éviter

les redites qui vous ennuiroient comme elles m'ennuient. Si même d'anciennes connaissances se présentent de nouveau à vos yeux, ce sera sous un autre aspect. En route donc ! si cela vous convient.

Mon départ avait été arrangé pour le jour même, où arriva la nouvelle du denouement de la révolution. A l'heure fixée, au lieu de chevaux prêts pour la marche, je trouvai deux Indiennes en pleurs. C'étaient les femmes de mes arrieros. Effrayées de l'émotion produite par un événement qu'elles comprenaient d'une manière vague et confuse, elles venaient me supplier de retarder mon voyage. Autrement, disaient-elles, elles ne reverraient peut-être jamais leurs pauvres maris. Je tâchai d'expliquer la situation politique des choses. Peine perdue ! Les Indiennes recommençaient leurs lamentations. Elles finirent par m'émouvoir et je mis dans la main de chacune d'elles une demi-piastre. Quel changement soudain ! Le sourire dérida les figures des sensibiles dames ; le danger disparut de leur imagination et elles me promirent d'envoyer les arrieros, le lendemain à la pointe du jour.

Elles tinrent parole. Ma jeune hôtesse, très-jolie femme, vint me faire ses adieux. Je crus devoir l'embrasser ; elle me rendit mon baiser

de si bon cœur, que je regrettai de ne lui avoir pas donné plus tôt cette marque de sympathie.

Quoique la guerre civile eût rendu les routes peu sûres, j'avais la ferme confiance d'effectuer, sain et sauf, mon retour. Mais je songeais aux moyens de faire passer quelque chose de cette confiance dans le cœur de Jose Maria. A la sortie de Quito un soldat frappe ma vue ; armé d'une lance énorme, plus imposante que celle des cosaques , il stationnait devant une caserne.

— *Amigo*, lui dis-je, voulez-vous me vendre votre arme ?

— Pourquoi pas, Señor ?

— Combien ?

— Dix réaux.

— Les voici.

Contre la valeur de cinq francs, je devins possesseur de la redoutable lance, dont la longueur bien mesurée était de neuf pieds. Je la remis à Jose Maria ; ses yeux scintillèrent de plaisir et sa figure prit une expression martiale.

— Maintenant, s'écria-t-il, nous pouvons affronter les bandits de Tiopullo et les taureaux sauvages du Chimborazo.

— Que ne me disiez-vous plus tôt qu'un morceau de bois avec un fer au bout vous mettrait du courage dans l'âme ?

— J'y ai bien pensé, señor, mais je n'osais vous suggérer cette idée. Elle vous aurait fait supposer que je suis poltron.

— Inutile modestie ! Voulez-vous encore un sabre ?

Un officier m'offrait justement de vendre le sien. Témoin de mon marché avec son subalterne, au lieu de lui en faire un reproche, il se montrait empressé de l'imiter ; mais le mulâtre déclara que le sabre serait superflu. Autrement il m'eût été facile et peu coûteux de désarmer une bonne partie de la garnison de Quito.

Une telle absence de discipline étonnera. Elle s'explique, si on examine comment se forme et se gouverne l'armée de l'Equateur.

Point de règles fixes, nous l'avons observé, pour le recrutement, dont sont exemptés, moyennant une capitation de trois piastres, les Indiens pur sang ; mais qui s'empare du reste des habitants de la manière la plus arbitraire et la plus brutale. Les ouvriers sont arrachés à leurs travaux et les laboureurs à leurs champs, sans subir de tirage au sort et uniquement parce qu'il convient au recruteur tout-puissant de

prendre tel individu et de laisser tel autre. Ni la jeunesse, ni la vigueur ne le déterminent dans son choix. Il épargnera le célibataire en échange de quelques écus et saisira impitoyablement le père de famille trop pauvre pour se racheter. A chaque enrôlement, les montagnes et les forêts se remplissent d'hommes échappant à l'uniforme ; on les traque, on les pourchasse, on les ramène, quand on peut, garrottés comme des bêtes fauves.

La paie des soldats est mesquine, tellement mesquine, qu'elle suffit à peine à les nourrir. Cette paie, vu le mauvais état des finances et la mauvaise foi des employés, est retardée, rognée, quelquefois détournée. Menacés de mourir de faim, comme leurs familles abandonnées à la Providence, ces soldats, malgré eux, sont prêts à échanger, contre un morceau de pain, leur équipement militaire. Vendre tout ce qu'ils peuvent et puis voler : telles sont les extrémités auxquelles les pousse la dure nécessité.

On ne saurait imaginer un spectacle plus bizarre, plus barriolé, plus déguenillé qu'un détachement de troupes équatoriennes en marche. Les hommes sont armés de toutes les façons, habillés d'après toutes les modes. Les uns por-

teront des fusils, les autres des lances ; il y en aura, comme dans la chanson de Malborough, qui ne porteront rien du tout. La moitié de la bande sera couverte de manteaux gris, l'autre moitié, sans aucune espèce d'uniforme ; être chaussé, sera le privilège du petit nombre ; aller nu-pieds, le sort de la grande majorité.

J'ai vu l'armée de Faustin I^{er}, empereur d'Haïti ; elle était un modèle de bon goût et de bonne tenue, si on la compare à la plupart des armées de l'Amérique du Sud, et spécialement à celle de l'Équateur.

Arraché par la violence ou la surprise au foyer domestique, l'enrôlé attend avec impatience l'occasion d'y revenir. Vainement a-t-on établi un châtiment terrible pour le retenir sous les drapeaux : cinq cents coups de fouet, appliqués de manière à causer souvent la mort, punissent la désertion. En dépit d'une peine si terrible et plus digne d'un code russe ou autrichien que d'un code républicain, le désir de s'échapper prédomine sur la crainte et devient contagieux. Les chefs militaires, au milieu de la guerre civile, ont hâte de terminer leurs campagnes, car ils sont menacés de rester seuls les uns vis-à-vis des autres. Le premier peloton envoyé de Quito contre Urbina, comptait trois

cents hommes au départ; après huit jours, il était réduit à deux cents.

Les déserteurs, répandus en groupes, mendient, pillent et tuent. L'humeur passive des habitants de la Sierra a laissé, une fois, douze vétérans de Bolivar, passer de Guaranda jusqu'à Bogota, rançonnant les villes et les villages. Ils arrivèrent chargés de butin dans la capitale de la Nouvelle-Grenade. Là, ils auraient eu peut-être à rendre compte de leur conduite, si leur ange gardien ne les eût fait tomber au milieu d'une amnistie générale dont ils purent se couvrir.

Cette prouesse de douze maraudeurs traversant un espace de plusieurs centaines de lieues, volant tout le long du chemin, et ne rencontrant aucune résistance dans les populations, est étonnante, sans doute, mais elle est authentique. Je la tiens de M. Maquet, volontaire français, et ancien aide de camp du Libérateur. Une semblable éventualité pourrait se présenter aujourd'hui, car les mœurs de la Nouvelle-Grenade, pendant la guerre civile, sont restées les mêmes qu'il y a quinze ans.

Je rencontrai, jusqu'au Chimborazo, un grand nombre de déserteurs. Heureusement ce n'étaient pas des vieux soldats de Bolivar.

La plupart me parurent de jeunes conscrits, peu à craindre. Du plus loin que je les apercevais, j'allais au trot à leur rencontre. Ce mouvement déterminé et la lance de Jose Maria les effrayaient ; me prenant peut-être pour un officier, envoyé à leur recherche, ils s'écartaient de ma route et me saluaient d'un air humble et timide. Ils étaient parfois jusqu'à cinq et six ensemble, mais toujours sans armes apparentes. Une seule exception à cette règle mérite d'être rapportée.

Mon mulâtre me suivait un jour d'assez loin, et en attendant qu'il m'eût rejoint je laissais marcher mon cheval, à sa guise, la bride flottante, quand tout à coup je le vis faire un soubresaut qui faillit me renverser. Je regarde ; il y avait une casquette au milieu du sentier, et plus loin, sous un arbre un homme se tenait à genoux, avec un fusil sur l'épaule. La casquette avait effrayé mon cheval ; le fusil aurait pu me donner de l'inquiétude, mais la position suppliante de l'homme devait me tranquilliser. D'une voix humble il me demanda l'aumône ; c'était le mendiant de Gil-Blas, dans une position moins menaçante. Je crus lui devoir quelque reconnaissance de m'avoir reproduit, par un tableau vivant, une ébauche des vieilles

mœurs espagnoles, telles que les a peintes Lessage et qu'on les surprend aujourd'hui dans l'Amérique du Sud mieux qu'en Espagne; je jetai un réal au fond de la casquette.

Le déserteur, car c'en était un, me combla de bénédictions.

Un tambo solitaire, appelé romerillo me servit de gîte, la première nuit de mon voyage. L'unique pièce du réduit, je fus obligé de la partager avec deux officiers, sorte de déserteurs aussi, mais déserteurs loyaux. Au moment du pronunciamiento accompli par Maldonado en faveur d'Urbina, contre lequel il avait été envoyé, six officiers refusèrent de suivre l'exemple de leur chef, montèrent à cheval et quittèrent Riobomba, changée soudainement en ville urbiniste de floréaniste qu'elle était. Deux de ces militaires, restés fidèles jusqu'au bout à un parti perdu, étaient mes compagnons de chambre. L'un d'entre eux me frappa par sa physionomie martiale; maigre et long, il réalisait aux yeux le spectre d'un vieux chevalier errant. Je le comparerais avec le héros de la Manche, si on n'avait usé et abusé d'une comparaison, qui, pourtant, se présente toujours, partout où se parle la langue castillane. Le co-

lonel Aparicio, homme de bon sens, d'ailleurs, unissait comme ses ancêtres les rodomontades aux sentiments d'honneur les plus raffinés. Une victoire ne l'aurait pas rendu plus fier que sa retraite d'un camp insurgé, à travers un pays en révolution, pour venir remettre son épée vierge au gouvernement qu'il avait promis de servir, et dont il jugeait lui-même la cause désespérée ; son orgueil se trouvait flatté de n'avoir eu que cinq imitateurs de sa conduite chevaleresque. Certes, la rareté du fait le rendait d'autant plus méritoire, et le désintéressement du sacrifice en rehaussait la valeur. Il est beau de voir les hommes mettre au-dessus des avantages matériels une conviction morale, n'importe laquelle ; je renchéris donc sur les éloges que se donnait à lui-même le colonel, car il avait probablement perdu une occasion de devenir général.

Qu'on ne croie pas pour cela qu'il y ait beaucoup de péril, à rompre ouvertement avec le parti qui prédomine. Une grande tolérance règne sur ce point, au milieu des dissensions de l'Amérique du Sud, Maldonado, en convoquant ses troupes pour substituer au drapeau de Noboa celui du général Urbina, avait dit suivant l'usage :

— Ceux d'entre vous, messieurs, qui ne veulent point adopter le pronunciamiento, proposé par moi, sont libres de partir.

Six officiers, Aparicio en tête, profitèrent de la permission, et ils purent, sans avoir besoin de se cacher, traverser les villes et les campagnes qui se prononçaient contre le gouvernement de Quito.

La réception la plus cordiale m'attendait à Latacunga. Doña Vicenta se précipita dans mes bras. Après les premières effusions :

— Que je suis contente de vous revoir ! s'écria-t-elle ; oh ! combien de femmes vous avez dû courtiser à la Machangara ! Je craignais d'être oubliée de vous, mauvais sujet que vous êtes !

— Vous oublier, Vicensita ! Je veux vous donner un témoignage de mon souvenir.

Et je tirai de ma poche un de ces fins mouchoirs qui se brodent à Quito ; elle le déploya et y vit, saillantes, les initiales de son nom : V. G.

Le plus doux et le plus reconnaissant des regards me rembourssa au centuple de mon léger cadeau. Dans une conversation animée, doña Vicenta oublia bientôt la peine que lui causait le récent pronunciamiento de Latacunga.

La transformation politique de cette ville avait

été opérée principalement par les deux frères de bonne maison auxquels la rumeur publique attribuait l'assassinat du courrier, racontée plus haut. Avec une audace qu'ils auraient pu employer d'une manière plus blâmable, ils s'étaient jetés, accompagnés d'une douzaine de camarades, sur le gouverneur Carreon et l'avaient déclaré prisonnier jusqu'à l'établissement des autorités nouvelles.

La captivité de cet excellent fonctionnaire fut courte; on lui assigna comme lieu de réclusion la maison de mon aimable hôtesse; il obtint ensuite la permission de partir pour Quito.

Doña Vicenta me raconta ces événements, en y mettant une grande chaleur d'élocution. Ce qui l'affectait au vif, ce n'était pas le remplacement de Noboa par Urbina, ni l'expulsion probable des jésuites, mais la victoire de la *tierra caliente* sur la *tierra fria*. L'antagonisme de la terre froide et de la terre chaude va jusqu'à la haine, qui éclate, sous la forme du sarcasme ou de l'invective, chez le beau sexe des deux régions rivales. De chaque côté c'est un sentiment provincial maintenu par la rareté des rapports, et, il faut le dire, par la divergence des intérêts. La montagne, qui occupe cinq départements, est humiliée de subir la volonté des deux départe-

tements de la plaine. La tendance de Guayaquil d'enlever à Quito son titre de capitale alarme la contrée trans-andique qui perdrait à cette déchéance le peu de vie qu'elle possède.

Le vieux Simon Rodriguez, qui m'avait pris en affection, me rendit visite et m'apporta plusieurs lettres de Bolivar. Je regrette de n'avoir pas pris copie d'une correspondance où l'âme du libérateur s'épanche en paroles brûlantes ; mais la faute en est à doña Vicenta ; elle rôdait sans cesse autour de moi et se plaisait à me donner des distractions.

Afin de raccourcir le chemin, je passai sur les hauteurs qui dominent Ambato, sans entrer dans cette jolie ville. Un de ses habitants me rejoignit à cheval ; nous nous saluâmes, et je reconnus en lui un des notables que le commandant Villagomez avait appelé en toute hâte, inquiet qu'il était du piétinement de ma petite caravane au milieu du sommeil de la cité confiée à sa vigilance. Je m'empressai de demander des nouvelles de l'excellent colonel.

— Oh ! oh ! répondit en riant le cavalier d'Ambato ; ce pauvre Villagomez ! Au premier signal du pronunciamiento de cette ville, les miliciens, qu'il avait l'habitude de passer en revue tous les matins, s'emparèrent de lui, le lièrent avec des

cordes et ne le lâchèrent qu'après l'avoir obligé de crier : Vive Urbina ! Vive la révolution de Guayaquil !

— Comment ! ces miliciens auxquels il faisait jurer de mourir pour lui !

— Les mêmes.

— Il a bien dû en coûter au colonel de joindre ses acclamations à celles de l'insurrection !

— Mais non !... A peine eut-il les bras libres, qu'il s'empressa d'écrire une lettre au général Urbina, pour lui témoigner son dévouement et lui offrir son épée...

— C'est étrange vraiment... Comme les circonstances changent les hommes !

— Il serait plus étrange, reprit mon interlocuteur, que les circonstances ne les changeassent point. Qu'en adviendrait-il ? Jamais un parti ne pourrait vaincre l'autre : il y aurait désordre, malaise, guerre civile à perpétuité... Et croyez-moi, il vaut mieux servir d'instrument docile au destin que d'être broyé par lui. Vous m'avez cru dévoué à Noboa : Je l'étais sincèrement il y a un mois, mais sitôt qu'il m'a semblé voir pencher la balance dans le sens opposé, je me suis hâté de provoquer le pronunciamiento, d'ailleurs immanquable d'Ambato. C'était éviter d'inutiles tiraillements.

Tels sont les sophismes par lesquels, la grande majorité des hommes déguise une absence absolue de principes. Théorie commode qui a, pour dieu, le succès et, pour culte, l'intérêt personnel.

D'Ambato à Mocha s'étend un triste *arenal*. L'obscurité de la nuit avait, la première fois, transformé à mes yeux les touffes d'herbes en moissons et les plateaux arides en champs cultivés.

Le Chimborazo m'apparut, d'après sa coutume, enveloppé d'un gaz de pluie fine, fastidieuse à la longue. En descendant l'*Ensellada*, où une portion de la montagne simule une selle, je rencontre deux voyageurs : Don Carlos Aguirre et M. Burman, revenant l'un de la Palestine, l'autre du Pérou. Le premier était le fils du général don Vicente Aguirre et le mari de la jolie femme qui me reprochait d'être communiste parce que je n'aimais pas les jésuites. Le second était le chargé d'affaires d'Espagne auprès de la république de l'Equateur ; sa position diplomatique et surtout sa qualité d'Espagnol hautement appréciée par le parti conservateur, lui avait donné une influence considérable sur les affaires de la jeune république. Ce fut grâce aux conseils et aux efforts de M. Burman que

les disciples de saint Ignace durent en partie leur entrée dans le pays. Son zèle était allé jusqu'à fournir aux dames les arguments des pétitions présentées par elles à la Convention Nationale.

Les voyageurs à cheval sont toujours pressés d'atteindre leurs étapes respectives. La courtoisie, qualité prédominante des contrées espagnoles, les oblige cependant d'échanger quelques paroles, lorsqu'au premier salut ils se considèrent comme des caballeros. Je transmis à MM. Burman et Aguirre, des nouvelles de Quito ; ils m'apprirent, de leur côté, que l'armée révolutionnaire était en marche.

J'arrivai à Guaranda, au moment où le colonel Urbina allait quitter cette ville, avec trois cents hommes de troupes. Je voulus faire sa connaissance et je m'introduisis auprès de lui. Au lieu de se féliciter d'une victoire qui terminait la guerre, suivant toutes les apparences, il la déplorait. Il me raconta qu'à la rencontre de ses soldats avec leurs adversaires, il avait taché de prévenir le choc, quoique la supériorité des forces lui assurât d'avance le succès. Mais les champions de Quito se mirent à injurier ceux de Guayaquil et il lui fut impossible de retenir la colère de ces derniers. Le résultat fut

huit hommes blessés ou tués. Le colonel Urbina trouvait que c'était trop. Car, dit-il, notre révolution aurait été si belle tout à fait pure de sang !

De telles paroles révèlent sous l'habit militaire, un cœur d'homme. Elles contrastent avec la réponse de certain général, fort connu, qu'on accusait d'avoir perdu, sans utilité, beaucoup de monde. — « On ne fait pas d'omelette, dit-il, sans casser des œufs. »

La réquisition des chevaux s'opère, dans l'Équateur, avec autant d'arbitraire que l'enrôlement des hommes. Chaque propriétaire obtient un reçu pour son animal, mais s'il le revoit, c'est dans un état pitoyable. En vain demanderait-il une indemnité si l'animal est mort, ou si un officier a trouvé bon de se l'approprier. Les démarches pour faire prévaloir le droit sur la fraude sont tellement longues et dispendieuses, qu'il est préférable de se résigner au sacrifice.

Les habitants cherchent, par tous les moyens à dérober leurs chevaux au vol militaire. Je n'aurais pas su comment revenir à Guayaquil, si le colonel Urbina ne m'avait signé un petit papier pour protéger contre toute réquisition les chevaux qui me seraient loués, et si mon hôte obligeant, don Diaz de la Peña, n'eût parcouru,

avec moi, toute la campagne de Guaranda pour découvrir un loueur moins intimidé que les autres.

Enfin, après un délai de trente-six heures, je pus partir en payant le double du prix ordinaire. Le tambo, situé près de San-Miguel, m'abrita la nuit, une seconde fois. Les puces, qu'il faut savoir braver si l'on veut voyager dans l'Amérique du Sud, s'acharnèrent contre moi, sans m'empêcher de dormir d'un profond sommeil. Le tableau qui s'offrit à mes yeux, à peine ouverts, me prouva que j'aurais pu subir des attaques plus désagréables. Un jenne Indien et une jeune Indienne, uniques gardiens du tambo, n'étaient pas encore levés. L'homme serrait la femme dans ses bras et mangeait les poux qu'il récoltait dans sa longue chevelure d'ébène. La femme rendait le même service à l'homme; elle mordait avec de belles et blanches dents tous les animalcules qu'elle pouvait saisir. Ce festin semblait leur plaire à l'un et à l'autre. Leurs regards pétillaient de satisfaction gastronomique.

Le joli village de San-Miguel repose tranquille, en dehors de la voie publique, au fond d'un vallon. La bataille, ou l'escarmouche, qui venait de décider du sort de la révolution de

1851, avait eu lieu sur les hauteurs environnantes, auprès du hameau de Piscurco, dont cette bataille ou cette escarmouche porte dorénavant le nom.

Voluptueuse et douce apparaît la plaine tropicale au sortir de la région sévère et rude des montagnes. Comme l'air y est caressant, la végétation somptueuse, la nature entière vivace ! A lui seul, le climat compose un paysage plus éblouissant que ne pourraient le faire, avec toutes leurs merveilleuses splendeurs, les Pyrénées, les Alpes et les Andes réunies. La surexcitation produite par ce climat réaliserait, au milieu des jardins tropicaux, le rêve du paradis, si elle pouvait être durable. Mais elle passe comme l'ivresse ; la lassitude arrive après elle, et l'homme énervé tombe dans l'impuissance d'admirer, de comprendre, de sentir les délices dont il est entouré.

Heureusement pour lui, le voyageur sain d'esprit et de corps, n'a pas le temps, dans un rapide passage, de perdre la première impression. Il la garde au fond de sa mémoire, et s'il arrive ensuite que les brouillards ou la gelée d'autres contrées pèsent sur lui, il aime à revenir, par l'imagination, là où le ciel est plein de clarté, l'atmosphère pleine de tiédeur. Alors, il

se rappelle avec volupté la transition si agréable de la terre froide à la terre chaude ; il voudrait la renouveler, et la retrouve, pour un instant rapide, en se rapprochant d'une pétillante cheminée, tout en pensant au magnifique soleil de l'Équateur.

Je n'invoquerai pas davantage le souvenir de la *tierra caliente*. Sultane embaumée de parfums, entourée de fleurs, couverte de bijoux, ni la plume, ni le pinceau ne sauraient rendre ses ineffables attraits et ses riches ornements.

De la poésie vainement essayée, je reviens à la prose. Ce sera reprendre mon métier d'observateur. En cette qualité, je suis obligé de consigner ici une recette curieuse de la médecine populaire. Toutefois, je dois le dire d'avance, je me servirai d'un mot banni des salons, mais usité dans la science médicale. Vous, qui n'écrivez pas de livres, vous ne sauriez vous imaginer combien il est ennuyeux de chercher toujours des périphrases pour ne pas appeler les choses les plus simples par leur nom. Excusez-moi donc, ou sautez la page si vos oreilles sont trop chatouilleuses. Je ne veux pas vous prendre en traître, surtout si vous me lisez à haute voix.

Tandis que je longuais une des maisons

aériennes, construites à jour, où l'on aperçoit tout ce qui s'y passe, ma curiosité fut excitée en voyant une femme qui trempait un mouchoir dans un vase d'un usage vulgaire, et qui l'appliquait, imbibé d'un liquide rougeâtre, sur son visage.

— Que faites-vous là, lui demandai-je, señora rita ?

— Je tâche de me guérir d'une névralgie.

— De quoi se compose votre remède ?

— D'urine et de rhum.

— Cela vous réussit-il ?

— A merveille ! la même composition me sert aussi à me blanchir le teint.

Je ne manquai pas de me renseigner au sujet de cette mixture. Elle est d'un usage général dans toute la *tierra caliente*, et guérit promptement, m'a-t-on assuré, les maux de tête les plus violents. Comme cosmétiques, les dames de la bonne compagnie de Guayaquil préfèrent à son emploi, les pâtes, les poudres, les eaux virginales de la parfumerie parisienne, mais toutes les femmes des classes ouvrières n'ont pas d'autre ingrédient, pour purifier leur peau, que celui qu'elles fabriquent naturellement avec une addition de rhum ou d'eau-de-vie.

Dans plusieurs pays, l'urine passe pour être d'une bienfaisante vertu. Elle guérit, en réalité, les piqûres des insectes et des reptiles, comme j'en ai fait l'expérience sur moi-même en Virginie. Une morsure d'araignée m'avait donné une douleur vive, accompagnée de gonflement ; l'eau de Cologne fut impuissante contre des symptômes qui disparurent en un instant avec quelques lotions d'urine. Les almées du Caire voient dans le même liquide un préservatif efficace contre les maladies auxquelles elles sont exposées par leur genre d'existence. Les Arméniens de Constantinople lui attribuent une précieuse qualité : celle de les garantir de la peste. Dans ce but, le liquide doit provenir d'un enfant et non d'une personne adulte.

Certes, la médecine populaire renferme beaucoup de préjugés, mais aussi beaucoup de vérités auxquelles la médecine officielle, encore si imparfaite, substitue quelquefois des erreurs. Utile serait pour l'art de guérir l'étude analytique et consciencieuse des procédés curatifs et des remèdes employés chez diverses nations par les sorcières et les charlatans. On y trouverait, sans le moindre doute, non-seulement d'excellentes précautions hygiéniques, mais encore des secrets dont s'enrichirait notre phar-

macopée. A l'île de Cuba, les négresses comptent parmi les malades du vomito (fièvre jaune) plus de cures que les docteurs patentés. N'y aurait-il pas là quelque mystère comme celui de ces sauvages du Pérou, qui guérissaient, on ne savait comment, des fièvres intermittentes jusqu'à ce que, en les observant de près, on parvint à découvrir le quinquina !

Qu'on ne me reproche pas de courir par monts et par vaux : c'est mon rôle. Esquisser des tableaux, émettre des idées à mesure qu'elles se présentent tour-à-tour, imprévues ou prévues ; passer de la topographie aux mœurs ; sauter des coutumes locales à la politique du jour : tout cela est du ressort de ces notes, recueil de souvenirs de toute nature, qui montrent sous divers aspects la société sud-Américaine.

En traçant les portraits des chefs révolutionnaires, je rendrai plus nette et plus claire l'ébauche d'un mémorable pronunciamento, type des mouvements soudains qui constituent l'état normal de la plupart des républiques espagnoles. Une telle ébauche, dont l'intelligence du lecteur reliera les parties éparses dans mon itinéraire, c'est toute une vie nationale, saisie au milieu du jeu des passions et du développement des caractères. Pour connaître l'Équateur et

faire connaître ce pays et les pays de position analogue, meilleure fortune ne pouvait m'échoir que d'avoir assisté à l'explosion d'un pronunciamiento, d'avoir passé d'un camp dans l'autre camp, d'avoir vu les partis aux prises avec leurs espérances et leurs regrets, d'avoir été le confident des récriminations mutuelles et d'avoir clos enfin mes études par des causeries familières au foyer même de ce pronunciamiento triomphant.

Revenu à Bodegas, j'y trouvai le chef suprême et son état-major, autour duquel étaient réunis un millier de soldats. Le docteur Destruche, médecin français depuis longtemps établi dans l'Équateur, accompagnait l'armée qui se dirigeait vers la Sierra. Il se chargea de me présenter au général Urbina, et l'entrevue fort désirée de ma part, eut lieu sans le moindre délai.

Le général achevait son dîner au moment de ma visite. D'après les règles de la courtoisie castillane, il m'offrit de prendre part au repas très-simple, apporté de la gargotte où je venais de manger moi-même.

Le système électif a déjà eu une heureuse influence dans l'Amérique du Sud, sur la manière d'être des fonctionnaires publics. Simples, polis, prévenants, on ne les voit jamais, comme en Autriche, en Russie ou même en France (que

cette noble terre me pardonne!) se rengorger avec des airs de supériorité et de protection. Ils ne posent point, afin de donner une idée exagérée de leur importance et de capter le respect des sots. S'ils ont de la vanité, jamais elle n'est ridiculement pompeuse; s'ils ont de l'orgueil, jamais il n'est gravement insolent. Le moindre sous-préfet, le moindre secrétaire de bureau, le moindre commissaire de police chez la nation censée la plus égalitaire, assument un ton de grandeur qu'aucun président ou dictateur n'oserait et ne voudrait afficher chez les nations émancipées du Nouveau-Monde.

Je m'attendais donc à recevoir de la part du personnage le plus élevé de l'Équateur, un accueil tel que tout homme a droit de l'obtenir de son semblable; la courtoisie du général Urbina ne me surprit nullement, mais je rencontrai en lui, outre cette courtoisie, une spirituelle humeur qui m'inspira une confiance sympathique et prêta à notre conversation une tournure dégagée et franche.

Après les compliments d'usage, le chef suprême me questionna sur la situation politique de Quito. Je la résumai en ces mots.

— Suivant moi, général, vous pourriez y entrer à vous seul.

— Et suivant moi, reprit-il avec un fin sourire, il me semble plus convenable de me présenter accompagné de trois mille hommes. Ce sera le moyen de comprimer toute velléité de résistance et de prévenir une nouvelle effusion de sang. Je m'estimerai heureux si la rencontre qui nous a été avantageuse, avait pu être prévenue.

— Le colonel Urbina est de votre avis, et c'est par ce motif noble et généreux comme le vôtre qu'il m'a dit : « Hâtez l'arrivée de mon frère. » Néanmoins les habitants de la capitale et ceux de la Sierra m'ont paru n'avoir aucune idée de prolonger la lutte.

— Je le crois, mais ma responsabilité est grande; et si par hasard ils changeaient d'intention, j'aurais manqué à mes devoirs en négligeant de prendre les mesures nécessaires contre une telle éventualité.

— La prudence est la première vertu d'un homme d'État; elle est la meilleure de toutes les politiques, dis-je, en modifiant ma première pensée.

— Le pronunciamiento de Maldonado a-t-il produit un changement notable sur les adversaires de la révolution, les amis de Florez et de Noboa?

— Un tel changement que les uns, acharnés contre vous la veille, allaient jusqu'à vous louer, et les autres, dont la colère avait été intarissable, gardaient un morne silence. Le chanoine Noboa lui-même disait qu'il fallait se résigner au destin, et avait cessé d'accoler à votre nom les épithètes de rouge et de communiste.

— Il croyait me faire peur en me lançant des sobriquets, le révérend père ! pourquoi ne les adopterais-je pas ? Rouge signifie, dans l'idée de ces messieurs rétrogrades, un homme dévoué au progrès ; par communiste, ils entendent quelqu'un qui ne reçoit pas ses ordres des moines (frailes). En ce sens je suis ce qu'ils disent ; j'accepte ce double titre, je m'en honore.

Puis nous abordâmes le chapitre des jésuites.

— Parmi les jeunes gens conservateurs, dis-je au général, il existe une forte jalousie à l'égard de ces prêtres insinuants qui, maîtres absolus de la conscience des femmes, les attirent soir et matin dans les églises et leur font préférer les sermons à la danse. Beaucoup de maris ou d'amants désirent de cœur et d'âme l'éloignement de leurs redoutables rivaux.

— « Mais les femmes voudraient les garder ? n'est-ce pas ? »

— « A tout prix, s'il faut prendre à la lettre

leurs paroles. Je les ai entendu dire qu'elles défendraient elles-mêmes les jésuites avec des pierres et des projectiles de toute espèce. »

— « Elles n'iraient pas si loin, remarqua Urbina, il est fâcheux, pourtant de les voir soutenir des prêtres, dont les principes et les enseignements appartiennent au seizième siècle et tendent à faire reculer l'Amérique du sud vers une époque de servitude. Je voudrais me dispenser de combattre les inclinations du beau sexe ; mais il me faudra agir conformément aux intérêts du pays et j'apprends avec plaisir, de votre bouche, que je trouverai des auxiliaires contre les jésuites, même dans le camp ennemi. »

La question des jésuites préoccupait sérieusement le général Urbina. C'était en réalité la question la plus importante du moment. Au dehors la paix ou la guerre en dépendait. La Nouvelle-Grenade faisait un *casus belli* du voisinage de ces religieux la plupart anciens carlistes, qu'elle avait chassés de son sein et qui revenaient l'attaquer par sa frontière du sud, en y fomentant des insurrections. Au dedans, aucun système libéral ne pouvait subsister à côté des jésuites, dont les doctrines sont inconciliables avec l'esprit et les besoins de notre époque. Ou

devenir entre leurs mains, comme un bâton, comme un cadavre, ou succomber sous les complots qu'ils sauraient ourdir habilement : voilà l'alternative qui s'offrait au général Urbina si sa tolérance protégeait d'intolérants ennemis.

L'homme aux généreuses pensées qui avait soulevé sa patrie contre le retour du régime colonial, sous un masque trompeur, ne pouvait ni donner le spectacle d'une soumission honteuse aux professeurs patentés de ce mode de gouvernement, ni se résigner à devenir la victime de leurs machinations à l'ombre du confessionnal. Mais tout lui commandait de procéder avec de sages ménagements. Sa position personnelle contre laquelle il eut été dangereux d'envenimer les haines et de fournir des prétextes de calomnie ; l'intérêt de la révolution trop faible encore pour attaquer de front la superstition et le fanatisme ; le succès enfin de la mesure elle-même qui ne pouvait être mené à bonne fin qu'en gagnant peu à peu l'opinion publique trop longtemps travaillée dans un sens favorable aux disciples de Loyola.

Les jésuites ne peuvent être vaincus au sein des pays catholiques de l'Amérique, sur laquelle ils ont jeté leur dévolu, que par leurs propres armes : le jésuitisme.

Le général Urbina avait la qualité qu'appréciait si bien Louis XI, quand il disait ; « Ne savoir pas dissimuler, c'est ne savoir pas régner. » — Ne savoir pas dissimuler, on est en droit de le dire au milieu du dix-neuvième siècle, c'est ne pas savoir améliorer la société. Présentées sans déguisement, les réformes les plus salutaires soulèvent l'indignation de ceux-là même qui en retireraient le plus d'avantages. L'homme reste toujours l'enfant de la *Gerusalemme liberata* de Torquato Tasso. Il redoute une drogue amère dans le breuvage qui doit lui rendre la santé ; et il faut mettre du miel aux bords de la coupe, présentée à ses lèvres effarouchées.

Vice ou vertu, suivant l'application, l'art de dissimuler est profondément estimé chez les peuples de race espagnole. Leur caractère conserve, d'un bout de l'Amérique du Sud à l'autre, l'empreinte visible des règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Les libérateurs comme les oppresseurs ne réussissent qu'en puisant des maximes de conduite à l'école de ces deux monarques. Jamais Bolivar n'aurait accompli l'indépendance des colonies s'il n'avait reçu, par héritage et par éducation, le talent de feindre et s'il ne s'en était servi. Ce fut aussi à l'aide du même moyen qu'usurpèrent la dictature, Fran-

cia, dans le Paraguay ; Rosas, dans la République-Argentine ; Santa-Ana, dans le Mexique ; Carrera, dans le Guatemala ; Florez, dans l'Équateur.

Fils naturel, dit-on, d'un prêtre et d'une dame du monde, Urbina avait déployé de bonne heure la capacité politique si appréciée de ses compatriotes. Unissant à cette qualité la bravoure militaire, il gagna la faveur de Florez et monta rapidement de grade en grade. Jeune officier, il fut un jour envoyé auprès de Bolivar ; le grand homme, dit-on, reconnut aussitôt dans l'Équatorien imberbe une intelligence supérieure et communiqua son impression à Florez. Celui-ci redoubla d'efforts pour s'attacher Urbina et l'initia aux mystères de son astucieuse diplomatie. De ce que le disciple profita des leçons du maître, afin de s'en servir contre les projets de ce maître ambitieux et égoïste, c'était un crime aux yeux des Floreanos ; c'est une gloire à nos yeux, car la reconnaissance personnelle doit avoir des bornes et cesser là où commence une complicité immorale. *

La puissance de dissimulation du général Urbina va jusqu'à se dissimuler elle-même ; sa conversation est remplie de laisser-aller ; ce qu'il dit on sent qu'il le pense, seulement il ne

dit pas toute sa pensée ; cette retenue, pleine de tact et d'à-propos, est le secret de sa brillante carrière.

Agé de quarante et quelques années, mince et de petite taille, cet homme distingué porte dans des traits réguliers et dans un regard expressif, les signes des plus heureux dons de la nature. Sa bouche serrée indique la résolution. La pâleur de son visage dénote-t-elle l'ambition ou une mauvaise santé ? Je ne sais ; mais, en tout cas, cette ambition a servi une cause juste en 1851.

Le général Villamil, chef d'état-major, était, après Urbina, l'homme le plus marquant de l'armée. Sa tête presque chauve, et sa longue barbe, lui donnaient l'air d'un belliqueux patriarche, mais sa démarche ferme et l'expression vive de sa physionomie dénonçaient une ardeur juvénile. Il appartenait au petit nombre de ces mortels privilégiés qui, sous les glaces de l'hiver, gardent les premières chaleurs de l'été.

Né à la Nouvelle-Orléans, d'une famille créole venue d'Espagne, il était resté Français par ses mœurs, ses manières, sa gaieté ; mais, en même temps, il était devenu sud-Américain par son existence inséparable, depuis quarante ans, des destinées de sa terre adoptive. Dès 1811, il se

déclarait l'un des promoteurs de l'Indépendance et on devait le voir, en 1852, contribuer à la déroute de Florès et de ses slibustiers. Il s'est battu, dans ce long intervalle, contre les Espagnols sur terre et sur mer, jusqu'à leur complète expulsion; il a joué un rôle distingué en Colombie où les guerres civiles remplacèrent les guerres étrangères; fixé ensuite dans l'Équateur, il n'a pas laissé passer une seule des fréquentes révolutions de cette république sans y prendre part, et toujours dans le sens libéral. Le 17 juillet 1851, il apparaissait, une cravache à la main, au milieu des soldats de la garnison de Guayaquil, les haranguait avec une familiarité amicale, et les entraînait à se prononcer contre le président Noboa. Il reçut provisoirement d'Urbina les portefeuilles réunis de tous les ministères. Faisant le plus noble usage de son influence, le premier décret qu'il donna à signer au chef suprême fut l'affranchissement des nègres.

A mon débarquement sur le rivage de l'Équateur, le général Villamil avait prévenu ma visite et était venu faire ma connaissance, en me proposant de me présenter à sa famille, l'une des plus respectées et des plus aimables du pays. La révolution datait de deux ou trois

jours. Son chevaleresque promoteur conquît mon entière sympathie par ces simples paroles : « Il est si facile de faire le bien ! » Cette pensée est peut-être une illusion, mais elle indique une âme honnête.

Avec sa facilité d'humeur, le général Villamil allait à la guerre comme à une partie de plaisir. Je le voyais, au milieu des préoccupations de sa charge, décocher des plaisanteries, déployer une verve intarissable et un esprit charmant.

Je regrettai de dire un adieu que je croyais éternel au brave vétéran ; mais, par une agréable surprise, je le rencontrai, trois années après l'avoir quitté à Bodegas, habitant de New-Yorck et accrédité comme ministre de l'Équateur aux États-Unis. — Ah ! c'est vous ! général ! — Comment, c'est vous, camarade ! — Ainsi se fit notre reconnaissance.

Le général Villamil n'avait pas vieilli, au moins de caractère. Il me donna un précieux témoignage de sa confiance en me communiquant des mémoires manuscrits *sur la guerre de l'Indépendance et la république de l'Équateur*, qu'il rédigeait en français et comptait publier un jour. Ces notes, jetées à la hâte, et en style militaire, n'en contiennent pas moins des

renseignements curieux relatifs au développement politique d'une contrée mal connue de l'Europe. J'aurais voulu y trouver plus de détails ; mais ses appréciations, quoique courtes, résument bien les événements ; et quelques anecdotes, recueillies au milieu des campagnes, peignent, d'une manière piquante, les mœurs sud-américaines. Celle-ci, par exemple, donnera une idée vive du courage de la population de Pasto, dont le turbulent pays est entre Quito et Bogota.

« En 1841, dans l'escarmouche de Buesaquillo, dit le narrateur, une profonde ravine nous séparait de l'ennemi. Les balles qu'on nous envoyait passaient outre. Buesaquillo est tout près de la ville de Pasto. Une centaine de femmes étaient assises sur l'herbe avec leurs enfants endormis dans leurs bras. Elles couraient le même danger que les combattants.

— « Pourquoi, leur dis-je, venir vous exposer ainsi ? N'entendez-vous pas siffler les balles ? »

— « Ah ! señor, répondirent-elles, nous sommes venues *para curiosear* ? »

— « Pour satisfaire votre curiosité ! Au péril de la vie ! Passe encore pour vous, puisque vous êtes si curieuses, mesdames. Mais ces enfants !

Ne concevez-vous donc pas qu'ils peuvent être tués dans vos bras ? »

— « Ah ! monsieur, nous les avons apportés afin qu'ils s'accoutument au feu dès le berceau. »

Et toutes se mirent à rire avec la plus tranquille hilarité. S'étonnera-t-on à présent que les hommes du Pasto soient si braves ! »

Dans cette petite esquisse, le général Villamil, tout en traçant le caractère des femmes d'une vaillante province, laisse deviner le sien. Elles s'exposaient aux balles pour habituer leurs enfants au feu ; lui au milieu du feu et des balles s'amusait à causer avec ces femmes, qui sont, malgré leur sang froid viril, pleines de charmes, comme l'étaient leurs sœurs de Sparte, au moins dans l'opinion d'Alcibiade.

Les généraux Robles et Franco avaient aidé le général Villamil à soulever la garnison de Guayaquil. Le premier, considéré comme un des plus intrépides soldats de l'Équateur, était un chevalier sans peur, sinon sans reproche, car on lui reprochait d'aimer un peu trop la bouillie. Avec beaucoup de négligence dans sa tenue il ne manquait pas de savoir-vivre, ni d'urbanité. Mais il voulait trancher par le sabre toutes les difficultés. Ainsi au sujet des Jésuites,

qu'il n'aimait pas, il s'écria : — « Qu'on me charge de leur renvoi, l'affaire sera bientôt faite. » — Et en disant ces mots, il agita son sabre, tiré du fourreau.

Quant au général Franco, il me plaisait moins. Son air rébarbatif ne me fit pas désirer d'entrer en conversation avec lui. On le disait brutal et grossier ; mais sous cette rude écorce, il passait pour avoir deux importantes qualités guerrières : la détermination et l'énergie.

Je fus plus curieux d'aborder le colonel Romero, beau nègre noir de jais. Le gouvernement de Quito avait fondé de grandes espérances sur lui ; et celui de Guayaquil s'était efforcé en vain de le gagner à la cause de la révolution par l'offre du grade de général. Romero se montra incorruptible ; mais il n'hésita point d'accéder aux pronunciamiento de Riobomba, et sa défection fut d'autant plus sensible aux conservateurs qu'ils le croyaient en état, à lui seul, de relever leur fortune. Tant était considérable la réputation de valeur et de talent du guerrier de race africaine ! — « Puisque Romero a passé de l'autre côté, il n'y a plus rien à faire » me dirent les habitants de Quito.

On citait de Romero des traits belliqueux qui justifiaient la haute idée qu'en avaient les deux

partis. Il me parut un parfait caballero ou gentleman; imposant et bizarre était son aspect; le teint noir de sa figure tranchait merveilleusement avec le rouge éclatant de son ponchos; monté sur un beau coursier, on l'aurait pris pour quelque roi du Soudan enveloppé dans sa pourpre.

L'estime qu'on avait pour ce brave officier prouvait combien les sud-Américains sont exempts de l'absurde préjugé d'épiderme par lequel les Américains du Nord se déshonorent aux yeux de l'humanité et de la saine raison. Romero était l'heureux époux d'une femme blanche d'une des meilleures familles de Latacunga; leur ménage paisible ne promettait point une tragédie domestique; à la fusion des couleurs s'arrêtait le parallèle de ce couple avec celui de Shakespeare dans le drame d'Othello.

Dans toutes les républiques espagnoles, les noirs et les mulâtres sont admis sur un pied d'égalité par les créoles de sang européen. Ces derniers les regardent comme étant beaucoup plus civilisables que les indigènes indiens. Cette opinion est d'une incontestable vérité. Les peaux rouges ont fui avec les bêtes fauves, toute participation à la vie policée; ou bien, semblables aux animaux qui gardent des instincts sauvages

dans la domesticité, ils se sont isolés tant qu'ils ont pu d'une existence conforme à la haute destinée de l'homme.

Partout les importés d'Afrique ont adopté les mœurs et les coutumes d'une éducation supérieure ; leur sympathique nature les pousse partout à se mêler, s'amalgamer, se confondre avec les blancs, dont ils prennent bientôt les vertus et les vices. Quand je compare les deux races, l'une me semble l'humanité vieillie, dégénérée, abrutie ; l'autre m'offre l'humanité jeune, vigoureuse, avide de perfectionnement intellectuel.

Les noirs et les mulâtres passent pour les meilleurs soldats de l'Équateur et du Pérou. Dans ce dernier pays, ils ont bravement combattu en faveur de l'Indépendance, et le général Miller ¹, Anglais, qui les commandait à la bataille de Junin, leur attribue, en partie, le succès de cette mémorable journée.

Entre Bodegas et Guayaquil, le steamer ne circulait plus à cause d'un dérangement de sa machine. Le général Urbina, plein d'aimable obligeance, me tira d'embarras. Il me prêta sa

1. Voir les mémoires de ce volontaire européen, cités plus haut.

propre chaloupe qui devait porter ses dépêches et marcher avec toute la force musculaire de quatrerameurs d'élite. Mon retour s'effectua ainsi très-agréablement pendant une nuit tropicale, dont la magnificence donnait aux paysages de la rivière une fantasmagorie féerique. L'onde reflétait la suave demi-clarté du ciel. Calme comme un miroir, elle renvoyait en lignes prononcées les contours bizarres et variés du rivage. La nocturne veillée des oiseaux et des quaprupèdes mariait, en un concert étrange, les chants, les cris et les rugissements. Ce décor et cette musique formaient un véritable opéra qui initiait le cœur et les sens aux mystérieuses beautés de la nature tropicale.

La terre de l'Équateur disait ses adieux au voyageur, en un langage qu'il ne saurait oublier, mais qu'il se sent incapable de traduire.

Sur ce, lectrices et lecteurs, si je ne vous ai pas trop ennuyé, j'espère que vous m'accompagnerez bientôt au Pérou et ensuite au Chili. Au revoir !

FIN.

TABLE

Introduction.	1
-----------------------	---

I. — GUAYAQUIL

Navigation de Panama à Guayaquil. — El muerto. — Sainte-Clair. — Le phare et ses gardiens. — Pana. — Rivière de Guayaquil — Etude sur la propreté. — Grecs et Romains. — Moyen-âge. — Islamisme. — Création d'un ministère d'hygiène publique. — Rues de Guaya- quil. — Architecture. — Hamacs. — Chapeaux de paille. — Cacao. — Ananas. — Beauté des femmes. — Couleur œuf d'autruche. — Education et société. — Amour et plaisir. — Chronologie du cœur et des sens. — Guitare et piano. — Danses. — Hospitalité. — Aventure d'un peintre. — Nécessité de l'émigration. — Effets d'un beau ciel sur l'âme. — Fièvre jaune. — Mortalité. — Fécondité des femmes. — Population. — Avenir de Guayaquil.	1
--	---

II. — UNE RÉVOLUTION DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

Instabilité des gouvernements sud américains. — Florès et son admi- nistration. — Ses partisans. — Sa chute. — Concours de la reine régente d'Espagne. — Roca. — Noboa. — Renaissance du floréa- nisme. — Wright. — Un fanatique des Pyramides. — Soulèvement de Guayaquil. — Le général Urbina. — Proclamation. — Noboa ar-	
--	--

rété. — Meeting des pères de famille. — Abolition de l'esclavage.	
— Washington et Bolivar. — Libéralisme des colonies émancipées.	
— Bandos. — Appel aux armes..	32

III. — TIERRA CALIENTE

Moyens de transport sur le Guayaquil. — Canots et steamers. — Pi- rates d'eau douce. — Attirail de voyage. — Samborondon. — Juanita Roca. — Ses confidences poétiques. — Bodegas. — Inonda- tions périodiques. — Habitations flottantes. — Comment se logent les voyageurs. — Bataille d'Elvira. — Sabaneta. — <i>Tierra caliente</i> . — Les oisieux d'Amérique chantent-ils. — Punta-Playa. — Une hôtesse aimable. — Caractère des caïmans. — Manta-Blanca. — Fausse alerte de Jose Maria. — Aliza Agua. — Montagne des Han- ches. — Heureux privilège de l'Équateur..	62
--	----

IV. — LE CHIMBORAZO

Camino Real. — <i>Tierra fria</i> . — San-Miguel. — Tambos. — Un cha- pitre du <i>Voyage sentimental</i> . — Pruderie des langues modernes. — Misère des campagnes. — Gnaranda. — Quinquina. — Ce que coûtent l'utile et l'agréable. — Don Diaz de la Pena. — Un admi- rateur de Florès. — David et Goliath. — Chimborazo. — Sites fa- meux et hommes illustres. — Arenal. — Force du vent. — Olmedo et son Pégase. — Effets du froid. — Un toast d'Anglais. — Chro- nique du crime. — Chnquipocyo. — Andes et Alpes. — Mes ar- reros et leur délicatesse..	79
---	----

V. — LA SIERRA DE L'ÉQUATEUR

L'ascension du Chimborazo. — Mocha. — Cimes des Andes. — Am- bato. — Alarme des autorités. — Une revue de miliciens. — L'in- trépide colonel Cuchibamba. — Le molle et sa curieuse propriété. — Jose Maria perdu et retrouvé. — Histoire d'un prêtre assassiné. — Chacon et Victorino. — Considérations sur le brigandage. — Méta- morphose du diable en taureau. — La queue des libres penseurs. — Latacunga. — Cotopaxi. — Dona Vicenta. — Une tertulia. —	
--	--

<u>Siméon Rodriguez. — Jeunesse de Bolivar. — Encore la queue. —</u>	
<u>Les proverbes de dona Vicenta. — Région des bandits. — Meurtre</u>	
<u>récent. — Impuissance de la justice. — Rencontre imprévue. —</u>	
<u>Utilité des petits mensonges. — Ignorance de la Géographie. — As-</u>	
<u>pect de Quito. ..</u>	95

VI. — QUITO

Population de Quito. — Vanité des villes. — Vraie destination des couvents. — Un logement garni. — Maison msudite. — Rues. — Plaza Mayor. — Peinture remarquable. — L'Indien vendu au diable. — La lèpre et les lépreux. — Le docteur Echeveria. — Le marquis Larrea et sa cage. — Aspect des Lazaros. — Balsiconas. — Beauté de laitière. — Chevelure et sourcils. — Engouement des Quiteniennes pour les Jésuites. — Rappel de l'Ordre. — Cellules changées en boudoirs. — Diners somptueux. — V. Aguirre. — Corps diplomatique. — Processions religieuses. — Fêtes populaires. — Les serenos. — Maison de campagne. — Machangara. — Chapelle du vol. — Eruptions volcaniques. — Pichineba. — Tremblements de terre. — Excursions manquées. 135

VII. — L'INTELLIGENCE SOUS LA LIGNE

Parallèle entre l'Amérique espagnole et l'Amérique anglo-saxonne. — D'où vient l'infériorité relative des peuples. — Éducation vieieuse. — Dégradation des Indiens. — Université. — Bibliothèque publique. — Pas de libraire. — Poésie. — Le père Velasco. — Publications des jésuites. — Le soufflet de la sainte Vierge. — Femme échangée en frie. — Idée de l'enfer. — Le chanoine Noboa et ses pamphlets. — Les lettres de Frias. — Le journal unique. — Escarmouche décisive. — Dialogue entre Aguirre et Maldonado. — Triomphe du pronunciamento. — École de peinture. — Salas. — Sculptura. — Besoin d'un musée et d'une salle d'études. — Industrie française. — Caoutchoue. — Fabrique de drap. — Protection nuisible. . 181

VIII. — RETOUR A GUAYAQUIL

Indiennes eousternées et consolées. — Baiser tardif. — Achat d'une lance. — Recrutement des soldats. — Une armée en campagne. —

Désertion. — Fait incroyable mais authentique. — Le mendiant de
Gill-Blas. — Le colonel Aparicio. — Retour auprès de dona Vicenta.
— Pronunciamento de Latacunga. — Rivalité provinciale. — Le
brave commandant d'Ambato. — Rencontre sur le Chimborazo. —
Le colonel Urbina. — Un tableau réaliste. — Piscuro. — Transi-
tion de la Sierra à la plaine. — Recette médicale. — Portraits po-
litiques. — Le général Urbina. — La question des jésuites. — Maxime
de gouvernement. — Le général Villamil — Ses mémoires inédits.
— Anecdote sur les femmes de Pasto. — Nobles et Franco. —
L'Othello équatorien. — Absence du préjugé épidermique. — So-
ciabilité de la race noire. — Rentrée à Guayaquil. — Nuit tropicale.
— Adieux de l'Équateur. 206



